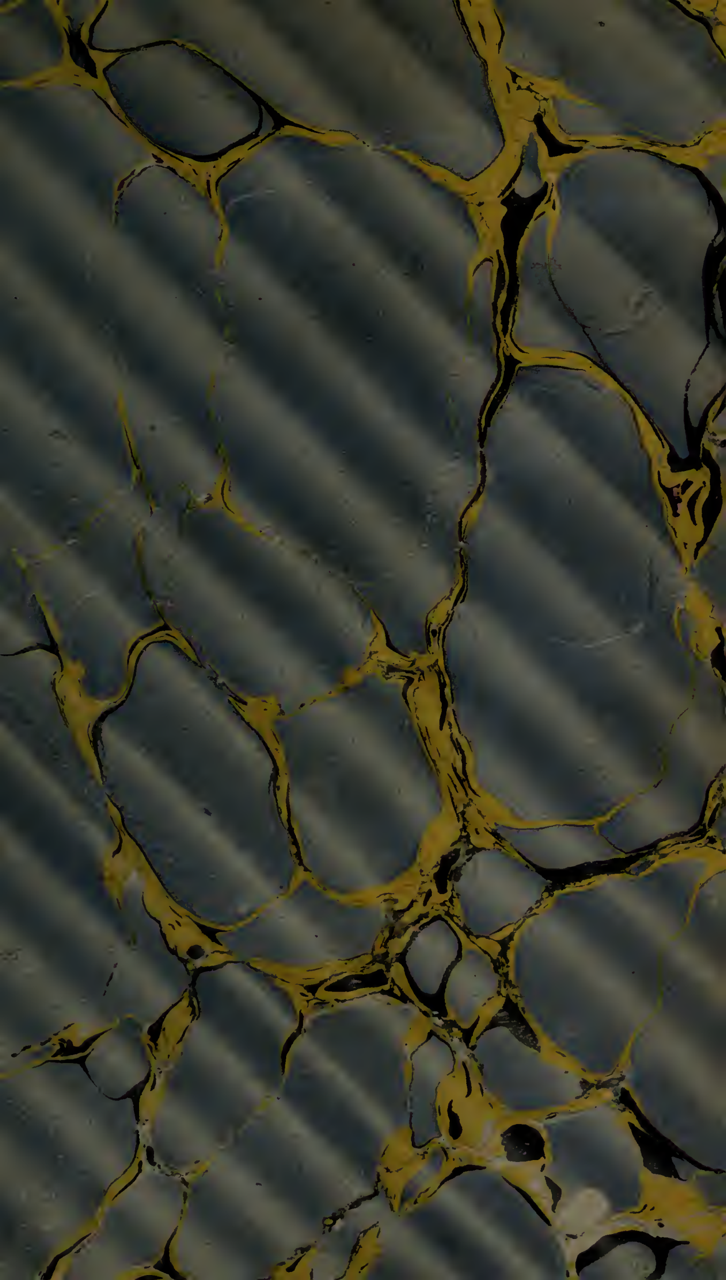






MARINS ET SOLDATS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

TOUT POUR L'HONNEUR. . . . . . . 1 vol.

Poitiers. — Imprimerie Oudin et Cie.

LES GENS D'AUJOURD'HUI

MARINS

ET

SOLDATS

PAR

HUGUES LE ROUX



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce recueil de *Marins et Soldats* est le premier tome d'une série qui sous ce titre général *Les Gens d'Aujourd'hui* formera comme une petite *Comédie Humaine.*

Les portraits de l'Ecclésiastique moderne, du Bourgeois et du Villageois d'aujourd'hui, du Mondain et de l'Ouvrier contemporains seront successivement tracés par l'auteur.

A

CHARLES LE ROUX

IN MEMORIAM

H. L. R.

LA PART DU PÈRE

LA PART DU PÈRE

— C'est la mère Lefrançois, madame, qui vient offrir du poisson.

Et le domestique attendait un ordre sur la porte.

La jeune femme répondit :

— J'y vais.

Ses yeux coururent jusqu'au bas de l'histoire romanesque qu'elle tenait à la main, puis, elle se leva, élégante, fine dans la lumière du bow-window, et, un instant, ses regards traînèrent sur le paysage.

C'était un jour d'octobre, une après-midi claire, sans soleil. Dans l'angle doux des valeuses, la mer vaguée et verte roulait au loin sous un ciel gris.

A droite, à gauche, sur la falaise, par-

dessus les haies de tamaris, les villas se dressaient, déjà closes, barricadées contre l'assaut de l'hiver.

La jeune femme eut un frisson. Elle n'avait pas encore senti si fort la solitude où elle s'était attardée.

— Mon Dieu ! songea-t-elle, comme cela devient triste ici !

Et avec une joie égoïste sa pensée se reportait vers ses malles à moitié bouclées, vers le prochain retour à Paris, devant cette marée de silence et de tristesse qu'elle sentait venir du fond de l'horizon.

Elle avait déposé son livre, elle descendit à la cuisine.

Une femme l'attendait là, tout debout, en jupons courts, pieds nus sur le pavé.

A la vue de la dame de Paris, deux enfants, jambes nues eux aussi, se cachèrent dans la robe de leur mère ; un troisième, un nourrisson, dormait contre le sein, sur le bras.

Le vent du large avait tanné tous ces vi-

sages, où brillaient les mêmes yeux, couleur de la vague. Les cheveux blonds semblaient plus clairs que la peau ; il y avait sur ces gueux comme l'odeur salée des lames, et ils semblaient porter du vent dans les plis de leurs guenilles.

La mère Lefrançois dit :

— Bonjour, not'dame.

Elle souriait d'un air humble. Ce sourire rayait sa peau lisse de fines rides, invisibles au repos et comme tracées à l'ongle, qui, tout d'un coup, lui donnaient son âge, ses trente-six ans las de grossesses sans relevailles, de courses longues, sous les charges trop lourdes, de misère au logis.

La châtelaine regarda les enfants et dit avec grâce :

— Bonjour, petits.

Puis s'adressant à la pêcheuse :

— Qu'est-ce que vous m'apportez, mère Lefrançois ?

Le panier était posé sur la table, débordant de varechs ; dedans du menu poisson,

brillant comme de l'argenterie, un congre formidable, des barbes de bouquets.

La belle dame regarda tout ce fretin et fit la moue :

— Il n'est pas joli, votre poisson !

La bonne femme eut un geste d'excuse :

— C'est tout c'qu'on a pris à nuit, en six heures d'filet, la mè était dure.

La Parisienne se souvint qu'en effet, elle avait entendu le vent souffler. Et cette question se posa dans son esprit :

— Comment trouve-t-on des hommes pour faire des métiers pareils ? C'est leur faute, s'ils sont misérables ! Pourquoi ne pas se faire maçons ou jardiniers ?

Mais elle savait par expérience la fierté des gens de mer pour leurs barques. Et elle prononça :

— Mère Lefrançois, je pars à la fin de la semaine, vous viendrez demain chercher un paquet de vêtements que j'ai mis de côté pour vous. J'espère que, l'été prochain, je vous retrouverai tous bien

portants, vos enfants grandis. Quel âge a-t-il, votre nourrisson ?

— Six mois, not' dame... Et il tire dru !

Elle montrait sa mamelle que l'enfant avait ressaisie.

L'élégante regarda ce sein, hâlé comme le visage, et qui semblait tari.

— Trois enfants ! dit-elle, c'est une rude charge, ma pauvre femme. Il faudrait tâcher de vous arrêter là...

... Dehors, c'est la nuit d'équinoxe, les vents lâchés, le hurlement sans fin sur la mer.

Depuis longtemps, la rafale qui s'engouffre par la cheminée a éteint le petit feu d'ajoncs. Au milieu de ces mugissements, dans l'obscurité opaque, la femme du pêcheur veille ses enfants endormis auprès de son lit.

L'homme est dehors pour la marée.

Dix fois déjà, elle a cru l'entendre à la porte. Dix fois sa tête est retombée dans les draps : ce n'est que le vent qui s'écrase, furieux, contre le volet.

Sa clameur a réveillé le nourrisson. Il crie : il veut le sein. La mère Lefrançois le prend dans le berceau, le cache dans sa gorge. Et tandis que son angoisse continue de veiller, elle lui verse ce lait inquiet des femmes de pêcheurs où les futurs hommes puisent, avec la vie, le rêve de la mer.

Tout d'un coup, la porte s'ouvre. C'est Lefrançois qui rentre. Il se bat avec le volet pour empêcher l'ouragan de pénétrer, derrière lui, dans la chaumière.

Elle les connaît, la pauvre, ces retours silencieux, découragés, ces allées et venues brusques de l'homme qui se heurte de colère dans la chambre.

Lefrançois va au feu éteint, puis à la table, où l'attendent la miche et le pichet de cidre.

Il mange dans l'obscurité, toujours muet. Et, dans son lit, la femme qui n'ose parler sent avec douleur cette boisson gelée descendre dans les entrailles du père. Dire qu'on n'a pas seulement un coup d'eau-de-

vie à lui verser après des nuits pareilles!

Le repas est fini. Le pêcheur arrache ses bottes, sa vareuse. Pour lui faire sa place, la femme a remis le nourrisson dans le berceau.

Lui, debout devant le lit, entend ce mouvement et interroge :

— Tu dors pas, la Lisée ?

Elle découvre le drap, pour le recevoir :

— Viens t'en, m'n'homme! Qu'j'te réchauffe un brin...

Et quand il s'est glissé, perclus de froid, à côté d'elle, elle demande encore :

— All' t'ait dure la mè ?

Le pêcheur murmure entre ses dents qui claquent :

— J'crois qu'all' m'en veut !

Elle devine sa douleur. Et comme elle fait pour consoler l'enfant, elle l'attire dans sa chaleur, contre son corps à elle. Lui que le vertige prend, il se défend, il voudrait la repousser...

— Pas de ça, la Lisée ! Ils sont d'jà trois enfants à taper su'l'pain.

Mais les bras l'enlacent toujours, et la voix résignée dit, près de son oreille :

— Bah ! m'n'homme ! y en pas pour trois, y en aura ben pour quat'...

...C'est une volupté après les fatigues mondaines de l'hiver de venir se retremper dans l'air marin, de marcher le long de la mer qui clapote, baise doucement les galets brûlants.

La villa a rouvert ses fenêtres, le soleil emplit toutes les chambres. Il dore les boiseries de sapin ciré, fleurit dans les jardins les parterres d'œillets, les espaliers de roses.

Sur le gravier craquant de l'allée, la Parisienne marche, abritée par son ombrelle claire, fringante dans sa toilette bleu-marine, heureuse de sentir sa taille si souple, sa chair raffermie par les premiers bains.

Par-dessus la haie de tamaris, dans le sentier, elle aperçoit une bonne femme qui

monte ; le soleil de midi ruisselle sur sa tête, si ardent qu'il l'habille de gris comme la poussière de la route. Les pas se rapprochent et la châtelaine reconnaît la mère Lefrançois.

Sur le dos, courbée, la pêcheuse porte sa hotte de poissons. Ce n'est pourtant pas ce poids qui alourdit sa marche.

Elle était plus alerte autrefois sous les fardeaux. Et, à voir sa ceinture si chargée, la boîterie de ses pieds, la Parisienne songe avec un pli des sourcils mécontents :

— Comment ! Est-ce qu'elle serait encore enceinte ?

Maintenant la pêcheuse est toute proche ; timidement, elle salue de la tête :

— Vous v'là de retour, not'dame, et en bonne santé à c'que j'vois ?

La jeune femme s'est fait un visage un peu sévère. Ces petites gens sont d'une insouciance impardonnable ! Ils découragent la charité.

Et montrant du doigt le tablier que sou-

lève le germe de la vie, la belle dame répond :

— Qu'est-ce que je vois, mère Lefrançois ? vous attendez un nouvel enfant ?

La bonne femme ouvre les mains. Ses yeux clairs regardent bien en face ; ils n'ont pas honte. Non, ce n'est pas pour le plaisir qu'elle a accepté ce surcroît de fardeau.

Et, les bras tombés, dans un geste qui ne se défend pas, qui accepte la réprimande comme la douleur, elle murmure :

— Qui qu'vous voulez, not' dame ! Mon pauvre homme, il n'a qu'ça et sa goulée de pain...

UNE RUPTURE

UNE RUPTURE

A quatre heures et demie, après la « grande soupe », il sortait du bastion et faisait quelques pas le long du boulevard Lannes, en descendant vers le Bois de Boulogne ; puis il montait sur les fortifications pour voir le coucher du soleil.

Là, le petit soldat s'asseyait sur un tertre. Il déposait son shako, dessanglait son ceinturon, et il regardait devant lui dans ses souvenirs.

A cette époque de moisson et de journées chaudes, le mal du pays lui revenait plus fort. Il étouffait dans les chambrées et dans les cabarets. Il avait besoin de voir devant soi l'espace, en souvenir de ses beaux champs de Picardie, où, en cette saison,

on marchait dans l'or des blés versés sur la terre, entre des allées de gerbes dressées comme des sentinelles.

...Autour du soldat les talus de gazon étaient piétinés par des bandes d'enfants en vacances. Ils jouaient là, jusqu'à la nuit. Des femmes roulaient des nouveau-nés dans de petites voitures. Elles s'asseyaient sous les sycomores avec des ouvrages à l'aiguille. De temps en temps un orgue sanglotait au milieu de la chaussée ; et, régulièrement, le chemin de fer de ceinture lançait avec un coup de sifflet un nuage de fumée.

Une fois, le petit soldat vit passer une servante qui ressemblait aux filles de son pays. Elle avait des cheveux blonds, presque roux, nattés derrière le dos, un tablier très blanc, et elle conduisait en laisse un caniche noir.

Le chien s'approcha du shako posé à terre. Le soldat le caressa et fit :

— Voilà un beau quin !

C'était une entrée en causerie. Cependant

il n'en dit pas davantage, et même il n'osa pas se lever pour marcher, de loin, sur les pas de la fille. Mais, en rentrant au bastion, il songea :

— J'suis sûr qu'elle est d'chez nous...

Le lendemain il se rassit au même endroit dans l'espérance de la revoir. Elle reparut avec le caniche. Et cette fois il s'enhardit, il fit quelques pas avec elle.

Comme la servante se retournait tout le temps, il demanda :

— D'quoi qu'vous avez peur ?

Elle répondit :

— C'est à cause de mes patronnes. Elles me chercheraient des raisons si elles me voyaient avec vous.

Alors il lui proposa de descendre dans le fossé pour continuer la promenade. Et, ayant hésité un instant, elle accepta.

Le petit soldat avait deviné juste. La fille était bien du Nord, comme lui, mais plus près de la frontière et des charbonnages. Son père et sa mère avaient été tués dans un

coup de mine. Des personnes charitables, s'étaient partagé les cinq orphelins. Elle avait été recueillie par les deux vieilles demoiselles chez qui elle servait. C'étaient des personnes tout habillées de noir, comme des religieuses. Elles visitaient les pauvres, les enfants dans les écoles, et portaient des bibles aux prisonniers.

— Jugez un peu si elles me voyaient avec vous !

Pourtant la fille prenait tant de plaisir à ces rendez-vous que, tous les jours, ils se retrouvaient au pied du même sycomore et descendaient dans le fossé. Le caniche courait devant eux, puis revenait, au galop, se jeter dans leurs jambes. Ils marchaient, côte à côte, en se tenant par la main. Ils ne se parlaient pas : s'étant raconté leur histoire, ils n'avaient plus rien à se dire. Ils allaient jusqu'à ce que le soleil fût tout à fait tombé derrière le Mont-Valérien. Alors, profitant de la nuit, ils s'embrassaient. Puis elle rappelait son chien et remontait bien vite.

Un soir il lui dit :

— Je n'ai plus que cent vingt jours à faire. Après je retournerai au pays ous'que l'travail ne me manquera pas. Veux-tu nous marier ?

Il avait apporté un anneau d'argent. Il le lui mit au doigt. De l'autre bras il la serrait par la taille ; et il dut la soutenir, car elle se laissa aller, la tête sur son épaule.

Quand elle put parler, elle prononça :

— Moi... j'veux bien, de tout mon cœur... mais il faut que mes patronnes permettent...

— Et si elles ne veulent point ?

— Y a pas d'crainte. T'agis honnêtement avec moi.

Le lendemain il laissa sa gamelle à moitié pleine pour courir plus vite au rendez-vous. Il savait qu'il devrait l'attendre une grande heure ; mais tout de même, il ne pouvait pas se tenir.

Enfin elle parut. Elle avait un air joyeux :

— Voilà ! dit-elle, on fera prendre des

renseignements dans ton pays ; s'ils sont bons, on nous mariera ; puis elles m'ont encore dit de te demander si tu étais protestant ?

Il la regarda avec stupeur :

— Protestant ? Qui que c'est ça ?

— C'est de la religion.

— Tu veux dire huguenot ?

— Tout de même...

— Sûrement, je l'suis pas. Qui qu'est huguenot ?

— Moi, j'en suis...

— Et pourquoi que tu en es ?

— Elles m'ont élevée comme ça.

Longtemps ils se turent. Le petit soldat regardait devant lui, la mine sérieuse, cherchant où cette question-là pourrait bien le conduire. A la fin, il demanda :

— Et quoi que ça peut faire que tu soyes huguenote ?

— Ça fait que j'nous marierons pas à l'église, ni par un curé.

Il resta atterré :

— C'est tes patronnes qui veulent ça ?

— T'iras avec moi au temple, chez le pasteur.

Mais il s'emporta :

— Qui que c'est ça le pasteur ? Un homme qu'a d' s'éfants et qu'est habillé comme tout le monde ? Si j'aurions voulu nous mettre ensemble, j'aurions eu besoin du consentement de personne. C'est en vrai mariage que j'te demande. Des mariages de pasteur ! P't-être ben qu'ça peut s'faire à Paris, mais chez nous on n'connaît pas ça. J'serions tenus pour des adonnés et j'veux point qu'm'a femme soye regardée. Dis-leur z-y ça à tes patronnes. Faut qu'a soyent raisonnables.

La servante répondit :

— J'leur demanderai.

Ils s'embrassèrent comme d'habitude, mais toute leur joie était tombée.

Le jour suivant il l'attendit plus longtemps que de coutume. Elle vint, mais tout essoufflée de sa course. Elle n'amenait point le chien avec elle et il vit qu'elle avait pleuré.

— Descendons vite, dit-elle en l'entraînant vers le fossé, on ne m'a donné qu'une demi-heure.

La nuit tombait déjà, une nuit de septembre qui faisait fumer le gazon, mouillait leurs pieds dans la rosée. Ils allèrent quelque temps le long du mur de briques, noyés dans son ombre sévère. Enfin, ils s'arrêtèrent, et il demanda sans la regarder :

— Qué que t'as décidé ?

Un soupir souleva la poitrine de la servante, gonflant sa gorge, étranglant sa voix. En même temps, ses larmes jaillirent, et elle se laissa aller contre la poitrine du petit soldat.

Elle murmura :

— Ça n'se peut pas...

D'abord il n'eut pas le courage de répondre. Ils écoutaient le vent qui commençait de se lever, le roulement des voitures sur le pavé, les abois des chiens dans le faubourg, et le sanglot de leurs cœurs appuyés l'un sur l'autre.

Puis le chemin de fer passa, traînant derrière soi, sur les rails, une plainte déchirante, étouffée par les freins.

Le petit soldat dit:

— T'y tiens donc b'en à c'te religion-là ?

La fille sanglota :

— C'est pas moi... c'est elles !

Ils souffraient, ils ne se révoltaient pas. Ils sentaient au-dessus d'eux une force formidable et obscure, une puissance à qui l'on ne résistait point. Et, dans cette angoisse, leurs visages se levèrent.

Un croissant de lune montait dans le ciel avec les premières étoiles. La douceur de la nuit augmentait leur souffrance.

Soudain elle fit :

— L'heure est passée. Faut que j'rentre.

Ensemble ils remontèrent jusque sur le fossé.

Là elle lui tendit les joues. Il l'embrassa et dit :

— Adieu.

Elle répéta :

— Adieu.

Elle lui rendit son baiser, puis ils s'en allèrent, chacun de leur côté, sans tourner la tête.

LE PARI

LE PARI

— A té, Magloire !

Le matelot saute dans la vague qui roule avec fracas, et, tout dégouttant d'eau, il charge le câble sur son épaule, pour haler la petite barque.

Alors, le vieux patron de pêche, le pè Martin, enjambe le bastingage. Soulevant lentement ses bottes goudronnées, il gravit jusqu'au cabestan les banquettes de galets. Les deux hommes enfoncent dans les crans des barres de bois ; puis, sans parler, ils tournent dans la petite piste. La corde se tend. La barque, hors de l'eau, s'incline sur une joue. Et, ainsi, sans saccade, d'un effort continu, avec un râclement dur, elle escalade la plage.

Quand le canot est hors des atteintes de la marée, les deux pêcheurs s'arrêtent, et Magloire dit :

— Pè Martin, j'pouvons-t-y point monter au carreau avant de décharger le pesson ?

Sans se retourner le vieux répond :

— Qué que tu vas fè au carreau ? Couri' après un jupon ? T'auras toujou's l'temps pour c'te bésogne-là ! Décharge ton pesson, premièrement.

Magloire obéit à regret. Il a le cœur pris pour une fille de Saint-Jouin, une repasseuse, qui met une fleur dans ses cheveux et qui cause avec tous les beaux garçons. Quand Magloire n'est pas à la mer, il vient s'accouder à la fenêtre de sa bonne amie, et il regarde le petit fer qui glisse...

Qu'est-ce qui le tient là ? La douceur de cette maison tiède, ou le bâillement de la camisole qui, quand la fille se penche, laisse voir la chair d'une poitrine rose comme de la fleur de pommier ? Sans que jamais Ma-

gloire ait pris dans ses mains durcies par l'aviron, cette taille qui se cambre, toute la vie du matelot tient dans le cadre de cette fenêtre. Et parfois, quand le garçon est à la mer, la jalousie lui crève le cœur comme un hameçon. Il songe qu'un autre homme peut-être est accoudé à la fenêtre de la repasserie. La fille lui rit. Il aperçoit dans le bâillement de la camisole la gorge en fleur...

— Guette un peu, Magloire ! La v'là ta Lisée ! Même qu'all's'en vient avec un douanier qu'a l'air b'en complaisant...

Lentement, le matelot détourne la tête. A l'entrée du « cran », il aperçoit le couple. Lisée apporte un panier de linge, pour le battre, au pied des falaises, dans les sources. Magloire ne lui en veut pas d'avoir permis au douanier de l'aider ; mais, tout de même, cela le fâche qu'un autre ait rendu ce service à Lisée. Et, sans se déranger, il feint de continuer sa besogne.

Est-ce que Lisée devinerait ce qui se passe

dans le cœur de son bon ami ? Elle est bien empressée de crier de loin :

— C'est-y vous, pè Martin ? C'est y tè, Magloire ?... Avez-vous fait belle pêche ?

Il semble à Magloire que Lisée est encore plus rose que de coutume et le douanier la regarde d'un air avantageux. Aussi le matelot ne répond point aux politesses de Lisée. Il charge une hotte sur son épaule, et, lui aussi, pour laver ses hameçons, il se dirige vers les sources.

Tous les quatre ils marchent sur le galet, le pè Martin goguenard, le douanier bombant sa tunique, la fille embarrassée, Magloire les yeux fixés sur ses bottes. L'écho du roc répercute jusqu'à l'assourdissement le bruit des pas sur le galet qui s'écroule. Tout en haut de la falaise, sur le fond du ciel, les oiseaux de mer tournent par grands vols. Ils battent de l'aile autour de leurs nids.

Pour sortir du silence qui la gêne, Lisée dit au douanier :

— C'est pas vous, Justin, qu'iriez me dénicher les cormorans qu' j'apercevons là là-haut ?

Les trois hommes lèvent les yeux. A une vingtaine de mètres au-dessus de la plage, sur une saillie de rochers, une couvée d'oiseaux noirs piaillaient dans un bouquet d'ajoncs. Des cous très longs et raides portent en avant des becs jaunes. Chaque fois que les parents reviennent de la mer, avec un grand frémissement d'ailes qui les suspend au-dessus du nid, les petits poussent des cris sauvages.

Le douanier dit :

— Point besoin de monter vous les querir. J'aurons p'us tôt fait d' vous en descend'e un avec mon fusil.

Déjà l'homme porte la main à sa cartouchière. Mais Magloire l'arrête. Il demande en ricanant :

— Pour sûr, douanier, qu' t'oserais point grimper là-haut ?

Les yeux du matelot brillent comme du

mica. Il a pris le bras du douanier. Il serre trop fort.

L'homme se dégage et riposte :

— Montes' y donc, matelot...

— C'est-y que tu m'en défies ?

Pour la première fois depuis leur rencontre, Magloire pose son regard sur les yeux de Lisée. La petite repasseuse est tout ensemble fière et effrayée de cette querelle d'hommes. Elle tire Magloire par sa manche :

— Vrai que t'irais me les chercher, Magloire, les p'tits cormorans ?

— J'y vas.

— Merci... Ça me suffit que tu veuilles b'en y aller... mais n'y monte pas... c'est trop dangéreux.

Magloire secoue la tête.

— Fallait pas demander après.

— Mais quoi que j'en ferions, Magloire, de ces cormorans ?

Le matelot regarde à terre, puis il relève les paupières, et prononce avec ironie :

— Tu les donneras à Justin.

Il va vers la falaise. Déjà il met la main dans une fente du rocher pour commencer son escalade.

Une voix l'appelle :

— Magloire !

Il se retourne :

— Quoi que c'est encore ?

— T'es-t-y fou, ou t'as-t-y ton bon sens ?

C'est le pè Martin qui se fâche. Les bras croisés, le menton tremblant de colère, il crie :

— Descends ! Et plus vite que ça !

Mais Magloire ne lâche pas prise. Il dit posément :

— Pè Martin, tout ce qu'est du bateau j'suis dans votre obéissance. Mais pour c' qu'est des cormorans, j' fais à mon plaisir.

— Tu vas te casser le cou !

Lisée est devenue toute pâle. Elle joint les mains. Elle supplie...

— Descends, Magloire...

Il n'a pas seulement l'air de l'entendre. Il grimpe le long de la paroi de rochers. Il est déjà à dix mètres au-dessus du sol. Alors le pè Martin crie encore une fois :

— Magloire, t'o'stines-tu ?

D'en haut la voix répond :

— J'm'o'stine.

— Eh ! ben ! mè, j'te r'gardons point.

Le vieux tourne le dos, il s'asseoit sur le galet, la face vers la mer.

Contre la paroi du rocher, Magloire reste un instant accroché comme une chauve-souris. Il reprend haleine. D'en bas, Lisée et Justin ont les yeux levés : le douanier ricane toujours, la fille tremble. Allons, il a rattrapé son souffle, le voilà qui se remet en mouvement. Dans le roc lisse, le tâtonnement de ses mains découvre d'invisibles fissures. Ses doigts s'y glissent, s'y agrippent, comme des crochets. Alors il tire sur ses bras robustes ; ses épaules s'élèvent, sa poi-

trine, tout son corps. Une nouvelle marche est franchie. Au début, il poussait chaque fois un cri de triomphe. Sans doute ses forces diminuent, car ses repos se prolongent et il monte muet.

Maintenant, il n'est plus qu'à peu de mètres du nid. Les cormorans sont installés sur une table de pierre qui surplombe le vide, et le roc est à pic tout autour d'eux.

— Assez ! Ça suffit ! T'as gagné ! crient les voix sur la plage.

Est-ce qu'il n'entend point ? Est-ce qu'il aurait la folie de se risquer au delà ? Au-dessous du nid il marche, tout debout, le long de la paroi de roc, comme sur la crête d'un mur. La saillie a bien juste la largeur d'un de ses pieds. Que veut-il faire ? S'accrocher à ces touffes de joncs marins qui, de loin en loin, ont poussé dans le roc ? Il ne va pas susprendre sa vie à ces racines pourries ?

— Magloire ! Pas ça... Ah !

Au cri d'horreur de Lisée, le père Martin s'est retourné.

— Crédié !

Les racines ont lâché. Le long de la paroi l'homme glisse, avec des pierres qui roulent. Il va se rattraper à ce buisson de ronces... Il l'a manqué... il glisse plus vite. . Il a déjà l'air d'un mort... Pouf ! pouf !... C'est comme un sac de terre mouillée qui saute, qui rebondit sur les marches de roc... Voilà la dernière. Après cela le corps sautera dans le vide... Oh !... La tête et les bras pendent à la renverse... C'est déjà fini !...

— Magloire ! Magloire !

La fille a fait un mouvement pour se précipiter vers le corps et pour le recevoir.

Cette bouillie de chairs aplaties sur le galet n'a même plus l'épaisseur d'un homme. Lisée appuie ses mains sur son visage. Elle se détourne. Elle s'enfuit.

Le pè Martin et le douanier restent seuls en face l'un de l'autre.

Justin se penche vers le mort ; mais le vieux lui saisit le bras.

— Touchez point !

Lui, il se baisse, et avec des mains qui tremblent, il retourne sur le dos cette forme écrasée.

— Pauv'gas !...

Puis il jette un regard du côté par où la fille s'est enfuie, et il murmure :

— Pourtant ça vaut peut-être mieux pour lui, une fin comme ça ! Il s'aurait marié avec une sans cœur et il aurait pas été heureux...

PATRIOTISME

PATRIOTISME

— Patriotisme !... Réveil du patriotisme !... des gros mots tout cela !... — dit Mauclerc en se renversant dans son croking-chair. — Moi qui vous parle, je me crois aussi bon Français que vous tous ; le jour où il faudra marcher, je prendrai un fusil, j'irai de l'avant, comme les autres, je ne chercherai pas à échapper au devoir ; mais, laissez-moi vous le dire, cette patrie dont on parle dans les livres, dans les proclamations, dans les programmes politiques, c'est une abstraction philosophique, une vérité géographique, une entité. Les vraies bornes de ma patrie à moi ne sont pas la Méditerranée et la Manche, l'Océan et les Alpes. Ma patrie est autrement étroite. Ce n'est

même pas une ville provinciale, même pas un village, c'est un grand jardin, avec une maison enterrée sous les vignes vierges, un mur de lierre, une terrasse de tilleuls d'où l'on aperçoit la mer et les départs de navires. C'est aussi, tout près de cette maison, un autre jardin, celui-là encore plus petit, entouré d'une grille. Une colonne tronquée se lève au milieu de ce parterre de fleurs. Elle est chargée de noms, de larmes et de dates. Tout mon attachement à la terre, tous mes amours tiennent entre ces buissons fleuris. La place du berceau et de la tombe : la voilà la patrie.

Et comme l'un de nous levait le doigt pour répondre, Mauclerc ajouta vivement :

— Je sais ce que vous allez dire. Toute l'éducation qu'on nous a donnée va justement à nous apprendre comment on s'élève de cette idée particulière à l'idée générale. Aussi bien, en vertu de cette habitude d'esprit, je consens à élargir ma tendresse, à risquer ma vie pour la maison, pour la tombe

des autres quand, à l'autre bout du pays, elles seront menacées de violation ; mais ce faisant, je céderai non plus à un sentiment, à un raisonnement de civilisé qui ne peut pas entrer dans la cervelle des simples. Chez ceux-là l'amour de la patrie n'existera jamais que sous sa forme élémentaire : l'amour du clocher qu'on voit par-dessus les pommiers et qui appelle aux messes du dimanche. Vous ne ferez pas comprendre à un paysan normand qu'il est lésé dans son honneur parce qu'on bombarde sur le Rhin une flèche gothique. Il vous répondra que, n'ayant jamais entendu sonner ces cloches-là, il n'a que faire de les aller secourir. Tout le monde a recueilli, pendant la guerre, des preuves de cette indifférence paysanne. Nos soldats inspiraient fort peu de pitié aux gens de campagne, qui les voyaient passer pieds nus, le ventre vide. On cachait d'eux les barriques et les jambons comme on le faisait au temps de la vieille France dans la crainte des bandistes qui pil-

laient le pays entre deux guerres. Et vraiment les mobiles affamés ne mettaient pas beaucoup plus de scrupule que ces pittoresques traîneurs de rapière à s'emparer violemment de ce qu'on ne leur donnait pas de bonne grâce. Je ne leur en fais pas un crime. Moi, tout le premier, j'ai le souvenir d'avoir déjeuné sur une grande route de Normandie, aux dépens d'un brave homme qui me regardait mâcher, sans plaisir.

C'était au moment de la signature de la paix. J'avais fait la campagne sous le général Faidherbe. Il ne nous avait pas laissé moisir dans les casernes. On était bien las, à bout de forces. La pensée de retourner dans son pays, de s'asseoir, atténuait dans tous les cœurs la tristesse de la défaite.

Le matin même du licenciement, je partis d'Amiens à pied, pour Rouen, avec des vêtements civils, — les miens ou d'autres — on n'y regardait pas de si près ! Le pis de l'affaire, c'est que je n'avais pas retrouvé la plus petite pièce blanche dans mes gous-

sets. Et la route était longue à dévider qui se déroulait devant mon bâton de voyage ! Par chance, j'avais deux compagnons de chemin : un menuisier du Petit-Quevilly et un contremaître des filatures de Maromme. Un Parisien celui-là, bien de son pays ; un bagout de tous les diables, une gaieté qui le soutenait comme de l'avoine.

Il nous en repassait un peu. C'était charitable de sa part, car nos trois escarcelles sonnaient la même misère : de quoi manger du pain avec du fromage jusqu'au bout de la route — encore à la condition de forcer les étapes. Toutes les trois lieues on rencontrait des auberges de rouliers, un cheval blanc en zinc, balancé au bout d'un bras de fer. Chaque fois on s'approchait de la porte, bien polis, bien aimables. On portait la main à son chapeau, on demandait :

— Salut, patron ! Y a-t-il une assiette de soupe pour des militaires qui regagnent leur chez eux ?

D'ordinaire, on ne nous répondait seulement pas. L'homme regardait nos souliers poussiéreux, notre défroque, nos bâtons ; il secouait durement la tête. Souvent il se levait pour boucher la porte avec ses épaules. Parfois, les femmes nous injuriaient :

— Ça, des pioupious ! Voulez-vous passer vot'chemin, prop'es à rien ! feignants ! voleurs !

Au début, nous nous fâchions. Le menuisier du Petit-Quevilly, qui avait conservé une veste d'artilleur, montrait ses boutons d'or. Mais, dès le deuxième jour, on s'était résigné. On ne s'arrêtait même plus pour frapper aux carreaux des auberges.

En arrivant à Malaunay, nous eûmes l'explication de cette ladrerie. De chaque côté de la route, pendant sept kilomètres, alignés comme des poteaux télégraphiques, les Prussiens défilaient sur un seul rang.

C'était pour eux que les aubergistes gardaient leurs vivres.

Je vois d'ici le décor :

A perte de vue, la grande route de Malaunay, plate, déserte, nous trois marchant au milieu de la voie, entre la double haie de baïonnettes. Il m'en souvient, ils défilaient ces hommes casqués, sans chansons, sans musique, silencieux. Ils ne prenaient pas garde à nous. Leurs yeux bleus semblaient regarder très loin. Ils n'avaient pas l'air de vainqueurs.

Cela nous angoissait de sentir ces Allemands à côté de nous, mornes, comme des gens de troupe qui escortent un corbillard, Du coup notre envie de chanter nous était restée dans la gorge. Instinctivement on s'était mis à marcher, comme dans le rang. On marquait le pas, sans débandade, par dignité et par amour-propre. Même on ne causait plus. Seulement, toutes les dix minutes, le Parisien disait :

— Je casserais bien une croûte...

Et le menuisier répondait, invariablement :

— Dame ! J'avons gagné la soif !

Tout d'un coup, il s'écria :

— Guettez voir !

— Quoi donc ?

— Guettez un peu... tout droit d'vant nous... N'y a un homme qui march' avec un panier su'la route...

— Un panier ! riposta le mécanicien. Qué qu'y a dedans ?

— Faudrait voir ! dit le natif du Petit-Quevilly.

On allongea le pas.

Nous marchions depuis le lever du jour, et le soleil marquait tout près de neuf heures. Mais la pensée que l'homme portait peut-être des vivres à la ville ranimait nos courages. Nous le gagnâmes vivement. Déjà on distinguait son costume : sa blouse bleue, toute neuve, gonflée par le vent des plateaux, son pantalon de drap gris. Il marchait, le corps jeté sur la droite, en équilibre de son panier, comme un gars qui porte une charge trop lourde.

Nous n'étions plus qu'à une vingtaine

de mètres de l'homme à la blouse. Le Parisien disposait ses mains en conque sonore devant sa bouche, et il se disposait à lancer un des triomphants : « Piiiii... ouit ! » avec lesquels, au temps jadis, il faisait retourner les bourgeois, à la sortie des théâtres, quand le menuisier le tira par sa manche.

— Quitte-moi faire !

Il passa son doigt sur ses lèvres et nous fit signe d'approcher sans bruit.

Quand on fut sur les talons de l'homme au panier, il s'élança, d'un bond, puis, formidablement, lui tapa sur l'épaule.

Le compagnon poussa un cri et se retourna tout d'une pièce. Il avait l'air terrifié. Il porta sa main à sa casquette avec une mine d'obséquiosité sournoise que je n'oublierai de ma vie. Evidemment il croyait que c'était un Prussien qui l'attaquait. Mais dès qu'il eut considéré notre accoutrement et nos mines, son échine déjà courbée se redressa. Il dit d'un ton arrogant :

— Fait'-z-excus'. J'vous connaissons point.

— Et qué qu't'as là-dedans ? fit le menuisier qui, déjà, avait porté la main sur le panier, recouvert d'une serviette.

Lestement, l'homme changea sa charge de bras. Il prononça :

— Ça n'té regarde point à c't' heure !

Mais en même temps il poussa une clameur déchirante :

— Ah ! bougri !

C'était le Parisien qui venait d'attaquer le panier de l'autre bord. Il avait glissé sa main sous la serviette. Il criait :

— Chic ! Chic ! Une couvée !

Et au-dessus de sa tête, dans ses doigts écartés il élevait deux œufs gris perle, transparents.

A cette vue, le paysan affolé disposa son panier par terre.

— Quitte-les, bougri ! Quitte-les !

Il levait son bras menaçant ; mais le menuisier le saisit solidement à bras-le-corps, et lui mettant le poing sous le nez :

— Crie pas ! ou j'fricasse ta couvée sur la route !

Le paysan jeta un regard désespéré du côté des Prussiens qui défilaient toujours. Ils allaient devant eux, sans prendre garde à la scène : sûrement, ils n'interviendraient pas. Alors son courage l'abandonna et, brusquement, il fondit en larmes :

Quelle omelette, mes amis !

— Pleurniche pas, Gogo ! glapissait le Parisien accroupi et tout en cassant ses œufs, au bord du panier ; nous n'en sifflerons pas plus d'une douzaine par tête !

La vérité, c'est que nous en avalâmes un demi-cent.

Debout au milieu de la route, le paysan ne résistait plus. Il gémissait comme un chien à l'attache. Sa blouse neuve, détrempée par les larmes, avait déteint sur sa figure. Il répétait :

— Hou... hou... hou !... Ça durera-t-y longtemps ces vies-là !

Le menuisier du Petit-Quevilly retrous-

sait ses moustaches engluées d'albumine. Irrité de ces pleurnicheries avec sa rudesse d'ouvrier républicain, antiplébiscitaire, il prononça :

— Viaupe pas tant, bougre de « oui » ! C'est d'ta faute tout c'qu'arrive !

Interloqué, l'homme s'arrêta de pleurer. Il demanda :

— Et quoi qu'est d' not' faut' à c' t' heure ?

— Pourquoi qu'tu les as appelés ? fit l'ouvrier en montrant du doigt les Allemands qui défilaient.

L'homme se recueillit une seconde, cherchant sa riposte. Il considérait la veste d'artilleur du menuisier. Tout d'un coup, sa figure bleuie s'éclaira d'un sourire narquois :

— Et tè ? fit-il en raillant, pourquoi qu'tu les as quittés entrer ?

SUR LE QUAI

SUR LE QUAI

Le *François* Ier, sous vapeur, bourdonne le long du quai de Trouville. On dirait un bon vieux cheval de famille qu'on a monté d'avoine un jour de noce, et qui piaffe. Aussi bien le capitaine et son équipage ont-ils revêtu leurs vareuses et leurs vestons neufs. Les galons d'or reluisent, et aussi les cuivres des deux ponts, la peinture blanche du roof, le parquet de la passerelle, cirée comme une boîte à cigares. Et cela fait sur le gris du ciel et de la mer des taches d'aquarelle, très douces, vibrantes et fondues !

Aujourd'hui le *François Ier* va transporter au Havre un ministre qui vient visiter les travaux du port. Et le capitaine Cheminel a une revanche à prendre. On a raconte

qu'il avait une façon sournoise de présenter à la lame le flanc de son bateau, tout exprès pour décrocher les entrailles des Parisiens de train de plaisir. A Trouville et au Havre cette manœuvre est connue. Elle a un nom. Elle s'appelle : « Le coup du capitaine Cheminel. » Les passagers débarquent en si mauvais état que la seule odeur des cuisines les met en fuite. Cela ne fait pas le compte des hôteliers : ils se sont plaints. Et le capitaine qui veut rentrer en grâce auprès de sa compagnie s'est juré que ce Parisien ministre ne passerait pas par l'épreuve du petit baquet.

Pour assister à la sortie du bateau, les baigneurs ont envahi l'estacade. C'est une foule très fashionable de messieurs vêtus de flanelle blanche et de dames abritées par des ombrelles claires. Ces gens ont des chapeaux de paille et des bottines de cuir jaune. Beaucoup portent comme une guitare une raquette de lawn-tennis sous le bras. Et tous, les femmes sous un nuage de poudre,

les hommes avec leurs moustaches relevées à la russe, ils ont sur le visage un air de satisfaction, la certitude qu'ils embellissent le paysage, qu'ils concourent à la grâce d'un ensemble élégant.

Comme la marée vient de ramener les barques, les pêcheurs encombrent le quai, avec leurs charges de poisson. Ils les portent dans des mannes profondes d'où le varech déborde. Ils les tiennent à deux, chacun par une anse ; l'autre main soutient un second panier, posé sur l'épaule, en équilibre. Ils coudoient les baigneurs sans les regarder, sans les voir. Une seule songerie loge sous leurs bérets : Y aura-t-il beaucoup de poisson ce matin sur le « carreau », et cela fera-t-il baisser la criée ?

Ils entrent dans la halle. D'un tour de poignet robuste, ils se déchargent. Et ils restent là, devant les mannes, les bras ballants, regardant presque avec tendresse ce tas d'écailles d'argent, qui, dans leurs mains, va se changer en monnaie de cuivre.

Un paysan est entré, derrière eux, dans la halle : un petit homme sec et tordu comme une branche de pommier. Des favoris en pattes de lapin embroussaillent ses joues ravinées, et son menton rasé découvre une bouche fendue au sabre, tout ensemble madrée et niaise. Le bonhomme a une blouse bleue toute neuve et un parapluie déteint. Il s'avance avec circonspection. Le buste en avant, il se penche sur les paniers.

Un matelot l'avise et l'interpelle :

— Quoi qu'c'est, joli cœur ? C'est'y qu'tu veux m'acheter mon pesson ?

Le bonhomme se redresse un peu craintif :

— J' r'gardons seulement. C'est-y point not drèt ?

Le colosse le jauge d'un air de pitié, et il ricane dans son collier de barbe :

— Ça l'est, joli cœur ! Mais tout d'même, n'mets point ton nez tant si tellement près de mon pesson... tu vas l'faire puantir.

Toute la halle éclate d'un rire formidable.

Des voix crient :

— D'mande l'i d'z argent, Médri : tu vois pas qu'avec ses yeux i' t'a b'en mangé la moitié d'ta manne ?

Le paysan est inquiet. Il sent bien qu'il s'est fourvoyé chez ces gens d'une race différente de la sienne. Entre la vareuse et la blouse, ça ne pourra jamais marcher : le matelot tient le paysan pour un grippe-sou et il le méprise ; l'homme du champ se revenge en songeant qu'à labourer la mer les « péqueux » ne feront jamais fortune.

Mais, tout de même, en bon Normand, le paysan ne veut pas s'en aller sur sa défaite.

Il demande :

— Pour qué faire qu'y a tant de monde au départ du bateau ?

Nonchalamment le pêcheur tourne la tête vers le quai. Un triple rang de badauds cache le petit vapeur, encombre les abords de la passerelle.

Une poissarde crie :

— C'est un minist'e qui s'en va avec le Pè Cheminel...

Le matelot attrape le mot au vol. Il se tourne vers l'homme en blouse et il dit gravement :

— Un minist'e, joli cœur ! J' serais que d' toi, j'irais l'i souhaiter le bonjour... C'est pé'têtre b'en ton cousin... I' sera aise d' t'voir.

La réponse du paysan se perd dans le brouhaha de la criée, des mannes qu'on bouscule, des lots qui montent en enchère. Et le bonhomme profite de l'inattention générale pour s'esquiver.

Sur le quai, il joue des coudes. Lentement, par petites poussées, il se glisse au premier rang.

Il voudrait le voir, ce ministre ; il demande à ses voisins qu'on le lui désigne. Il ne peut croire que ce soit ce monsieur, en chapeau rond, en veston court, qui cause là, familièrement, avec le Père Cheminel.

Il trouve que ce ministre a piètre figure à côté du commandant de gendarmerie, un homme superbe, en grand uniforme, avec une croix d'honneur et un large ruban rouge, cousu sur la poitrine. Il est persuadé qu'on l'a trompé. Les mains derrière le dos, l'œil et l'oreille aux aguets, il tend la tête hors de sa blouse, comme un mouton entre les claies d'un parc.

Le *François Ier* lance des beuglements plaintifs, pour inviter les barques à s'écarter du chenal. Une volute de fumée, que la brise pousse vers la mer, raie le paysage d'un trait de fusain. Par-dessus le glas de la cloche qui sonne le départ à la volée, on entend les commandements du capitaine Cheminel :

— A babord !... A tribord !... Lâchez tout !

A ce moment on se pousse sur le quai.

Ce sont les haleurs qui remontent la passerelle brusquement.

Les badauds du premier rang s'accrochent

à leurs voisins. Au moment où le bateau secoue ses palettes et s'écarte en faisant mousser la mer, un cri s'élève sur le quai. Vingt voix le répètent :

— Un homme à l'eau ! Un homme à l'eau !

Dans la flaque d'écume que le vapeur a laissée derrière lui, sur la mer, il y a un paquet bleu qui barbote.

L'homme ne sait pas nager. Une seconde il s'est maintenu par le gonflement de sa blouse, par l'écart instinctif de ses bras.

Des trognons de choux, des épluchures de légumes, entraînés dans le cercle de ses mouvements, flottent autour de sa chute. Il a bu un grand coup. Il voudrait crier, il ne peut pas. Il va disparaître.

A l'instant où l'eau va emplir sa bouche, il se sent harponné aux reins. Un grappin l'accroche à la ceinture et brusquement le soulève. Il saisit à deux mains la hampe de la gaffe. Quatre hommes vigoureux sont à l'autre bout. D'un seul effort, ils l'enlèvent.

Le voilà en l'air, accroché comme un singe à un bâton. Il a perdu sa casquette. L'eau coule de ses cheveux collés par mèches. Elle ruisselle de ses favoris en pattes de lapin. Elle pleure par les manches de la blouse et les jambes du pantalon. Encore une violente secousse, et l'homme est sur le quai.

Le cri de la foule a retenti jusque dans la poissonnerie. Une seconde, il a arrêté l'enchère. Les matelots sont sortis, tout prêts à se porter au secours; les femmes se sont fait place, leurs bras nus croisés sur leurs camisoles flottantes. On étale, à leurs pieds, le paquet lamentable, dégouttant d'eau, que la gaffe vient d'arracher à la vase. Elles le regardent d'un air indifférent, et une d'elles demande :

— Où qu'il est l'homme ?

— Eh ben ! dit le maître gaffier, vous le veyez point ? I' rend son eau...

La poissarde jette un coup d'œil de mépris à cette blouse bleue, aplatie sur le pavé, comme sous un battoir de blanchisseuse, et

d'une voix où éclate le mécontentement d'avoir quitté sa criée, pour une si médiocre affaire, elle lance :

— Ça ?... Mais c'est point un homme, c'est un paysan !

LE MEURTRIER

LE MEURTRIER

...Je descendais avec Max et un « goum » de Chaâmba, la région des Gours.

On marchait depuis le matin dans des champs de drine, bleus comme la mer. Un « ibel » de chameaux, à demi sauvages, se refaisait dans cette prairie des fatigues de l'hiver et des caravanes. Debout sur des monticules de sable, avec des morceaux de ciel encadrés entre leurs grandes pattes, ils regardaient notre petite troupe de loin. Quelques-uns portaient dans leurs fortes mâchoires des ossements ramassés sur la route. Ils les balançaient d'un air grave; tous avaient le muffle humide et nos mehara tiraient sur les rênes, allongeaient le cou vers cette odeur d'eau.

Nous n'avions qu'à marcher dans les traces de l' « ibel » pour découvrir le puits. On l'atteignit vers six heures du soir.

Un gourbi de feuilles était bâti tout auprès. A notre approche, deux hommes en sortirent, et aussitôt ils accoururent pour nous baiser les mains.

C'étaient deux tout jeunes gens, un chaâmbi, et un métis soudanien. Ils vivaient nus dans des loques, d'un blanc jaune, presque doré. Et, malgré l'ardeur du soleil, ils étaient seulement coiffés de petites calottes rouges, qui couvraient bien juste les trois quarts de leurs crânes rasés. Le chaâmbi s'appelait Brahim ; le fils de négresse Ben Aich. Ils nous contèrent qu'ils gardaient ces chameaux pour un riche propriétaire de Ouargla. La place était bonne. L'été écartait les voleurs. Ils passaient leur temps à boire du lait dans le gourbi, à dormir, et à jouer de la flûte.

Max leur dit :

— Je donnerai deux paquets de tabac à

celui de vous qui fera boire nos mehara et nos djemel.

Alors Brahim répondit :

— Moi, je les fais boire !

Et en patois il lança une plaisanterie à Ben Aich qui avait mal compris nos paroles.

Le fils de négresse sembla tout déconfit. Il s'approcha de nous, baisa nos mains pour la seconde fois et dit avec une voix qui priait :

— Moi, j'abreuverai tes mehara et tout ton goum pour un seul paquet.

Ma foi, quand on est en route, et qu'on voit venir la fin de ses provisions, on ne se sent pas d'humeur à faire des largesses. Nous avions mis l'abreuvage en adjudication : Ben Aich se chargeait du travail à meilleur compte que Brahim, nous criâmes au Chaâmbi :

— Va t'asseoir ! C'est le nègre qui travaillera pour nous.

Brahim avait déjà relevé ses loques et retroussé les pans de sa ceinture. Il ne

répondit pas, mais il rentra dans le gourbi, s'assit en tailleur, et se remit à souffler dans sa flûte.

L'abreuvage des chameaux est un travail long et pénible. D'ordinaire, la nappe gît à une grande profondeur et, comme le puits manque de poulie, il faut hisser l'eau à force de bras dans un sac de cuir, le « delou ».

Le delou monte et descend bien une quarantaine de fois avant que la petite auge de cailloux s'emplisse. Les mehara font cercle autour du puiseur ; ils poussent des rugissements qui l'assourdissent; ils courent auprès des colonnettes du puits comme autour d'un phare de fantastiques oiseaux de mer. Ils sont si pressés de boire qu'ils tètent dans l'auge la boue humide.

Nous avions déballé nos cantines, tous nos bagages, étendu les couvertures sur le sable pour la nuit. Depuis deux heures Ben Aich ne cessait de puiser et Brahim de jouer de la flûte. Les méhara eux-mêmes avaient

fini de s'ébrouer ; ils rôdaient maintenant autour du campement, à grandes enjambées. Seul, un petit djemel, que les ruades de ses puissants camarades avaient éloigné de l'abreuvoir, continuait de barboter dans l'auge, et Ben Aich, essoufflé, avait dit :

— Encore un seau, et ce sera le dernier.

Il se penchait sur la margelle, les reins plus haut que la tête, attiré vers la nappe d'eau par le poids du « delou ».

A ce moment-là Brahim déposa sa flûte. Il sortit du gourbi et s'approcha de son camarade. De loin, nous le regardions. Nous pensions qu'il venait à son aide... Mais quand il fut debout derrière Ben Aich, Brahim leva le bras.

Ce fut l'affaire d'une seconde :... un éclair de couteau... un cri... et le Soudanien s'affaissa sur la margelle comme un paquet de loques.

Tout le monde s'était levé en rumeur. Nos sokrars coururent sur Brahim, le saisirent par les épaules. Il se laissa prendre

sans résistance. Seulement il dégagea l'un de ses bras, qu'il étendit vers l'assassiné pour le maudire, l'injurier encore :

— Nègre, fils de nègre, chien ! esclave !

Ben Aich ne pouvait pas répondre. Le couteau avait pénétré au milieu de ses omoplates, il était sorti par devant, entre les côtes, et il avait cassé sa pointe sur la margelle du puits. C'était une arme touareg, large de dos, très effilée et dont la poignée de cuivre figurait une griffe.

Au moment où nous l'arrachions de la plaie, Ben Aich fit encore un léger mouvement, le dernier.

Notre première pensée fut d'adosser le meurtrier au puits et de le fusiller. Il ne résistait pas, résigné à mourir et visiblement satisfait de sa vengeance.

A la réflexion, nous résolûmes de le conduire jusqu'à Ouargla pour le remettre aux mains du bureau arabe. Notre passage avait été signalé par des nomades. On n'aurait pas manqué de dire, si l'on avait retrouvé les

deux corps auprès du puits, que nous avions tué les chameliers pour nous emparer de l' « ibel ». Ces histoires-là trouvent un crédit facile auprès des pèlerins d'Insalah. C'est un prétexte à représailles qui n'en finissent plus. Dans l'intérêt de la civilisation et de notre prestige, il valait mieux entraver le joueur de couteau, et l'amener, tout vif, aux autorités militaires. On lui lia les pieds et les mains. On le jeta dans un coin et l'on s'étendit sur les couvertures pour dormir jusqu'au lever de la lune.

Comme nous n'avions pas de méhara pour monter le prisonnier, nous résolûmes qu'on le remettrait aux mains des sokrars et qu'il voyagerait à pied, derrière les bêtes de bât, avec les cantines et les gens de popote. Nous leur expliquâmes qu'ils répondaient sur leur tête de la garde de Brahim; et le campement ayant été levé au milieu de la nuit, nous prîmes les devants au grand trot.

Notre étape finissait vers neuf heures du

matin, à cause de l'ardeur du soleil. D'ordinaire, la cantine nous rejoignait vers onze heures. On préparait le café, on réchauffait avant la sieste quelque ragoût de gazelle ou de lièvre tués sur la route.

A une heure, la cantine n'était pas encore en vue. Elle arriva beaucoup plus tard, alors que nous avions perdu tout espoir de manger ce jour-là, et que le tourment de la soif nous empêchait de dormir.

Max saisit le chef de cantine à la barbe et se mit à le secouer comme une sonnette.

— Canaille ! bandit ! qu'est-ce que tu as fait en route ?

L'homme se prit à gémir.

— C'est la faute de Brahim ! Je l'avais attaché derrière mon djemel ; mais il ne voulait pas marcher ; il se couchait par terre ; il se laissait traîner sur les pierres ; et tu m'avais dit de te l'amener vivant.

De fait le chamelier était fort abîmé : le visage et les genoux tout saignants, les chevilles si entamées qu'il fallut couper son en-

trave et lui donner un gardien. Pour le principe on plaça le chef cantinier en sentinelle. Mais il ne pouvait monter indéfiniment la garde, étant lui-même accablé par la route. Et nous songions avec inquiétude qu'il faudrait prendre notre tour de veillée, voler quelques heures à notre misérable repos de la nuit.

On a beau nourrir dans son âme l'amour de la justice, il ne résiste pas longtemps à des étapes de quatre-vingts kilomètres, sur le dos d'un dromadaire, par des chaleurs qui dépassent cinquante degrés. Dès le second jour, nous commencions à nous demander, tout bas, si les mânes de Ben Aich méritaient qu'on leur sacrifiât les délices du café et l'intégrité de notre sieste nocturne.

— Si seulement cet animal de Chaâmbi pouvait crever d'insolation ! murmura Max en quittant son lit pour prendre la garde du prisonnier.

Il était convenu qu'il viendrait me réveiller pour lui succéder jusqu'au lever du

camp, et je m'étais rendormi bien vite, n'espérant aucune discrétion de sa part. Je fus donc tout surpris, à l'aurore, en ouvrant les yeux, d'apercevoir mon compagnon roulé comme moi dans sa couverture. Tout le « goum » dormait encore, mais le Chaâmbi n'était plus là.

Je demandai :

— Et Brahim ?

Max s'étirait les bras. Il répondit avec une superbe indifférence :

— Brahim ? Il a décampé ! Il a profité de ce que je le gardais en ronflant, et il a bien fait.

Même Max ajouta cyniquement :

— Je ne lui adresse qu'un reproche : il ne m'a pas réclamé le paquet de tabac de Ben Aich.

LE MOUSSE

LE MOUSSE

Je causais avec le capitaine de la *Louisiane*, tous deux accotés à l'appui de la passerelle. Nous regardions l'équipage faire, pour le départ, la toilette du navire. Derrière-nous une voix prononça respectueusement :

— Cap'taine...

Le capitaine Touffet se retourna. Et nous vîmes le maître d'équipage qui s'avançait, suivi, à quelques pas, par un enfant. Le petit se tenait immobile, les sourcils froncés, son béret de laine à la main.

Le capitaine sortit sa pipe de sa barbe. Il toisa le garçon d'un air mécontent et dit avec brusquerie :

— Ah ! c'est votre jeune homme ?

Puis s'adressant à l'enfant qui n'avait pas bronché, il demanda :

— Quel âge as-tu ?

Le maître d'équipage répéta la question :

— Comb'en qu'tas ?

L'enfant répondit :

— J'ons dix ans.

Touffet haussa les épaules avec un air de dire :

« Que voulez-vous que nous fassions de ce moutard-là ? »

Mais le maître d'équipage prit le capitaine dans un coin, et, pendant une minute, ils discutèrent.

J'entendis Touffet qui disait :

— Ses papiers sont-ils en règle ?

— Oui, mon cap'taine.

— Il a le consentement de sa mère et de son tuteur ?

— Il l'a.

— Et on n'a pas fait d'observation à l'inscription maritime ?

— On n'en a point fait...

—... Eh bien, gardez-le !

Alors le second fit un signe de tête au petit, qui remit son béret sur sa tête. Et, sans avoir prononcé une parole, il descendit les marches de la passerelle.

— C'est une vraie charité que de se charger de cet enfant-là, me dit le capitaine en rallumant sa pipe ; mais sa famille a eu vraiment du malheur. C'est le fils du patron Soudric qui a sombré dans la dernière bourrasque. Avez-vous entendu parler de cette histoire-là ?

Et comme je faisais non de la tête, Touffet alla chercher dans sa cabine un journal de la semaine précédente.

Il me le tendit, et je lus :

« *Sinistre maritime*. — La pauvre et courageuse population de pêcheurs du cap Antifer vient d'être douloureusement éprouvée.

» Une barque de pêche, montée par le patron Soudric, son fils aîné, âgé de douze

ans, et un vieux matelot infirme d'une jambe, a sombré en pleine mer.

» Soudric laisse sa femme enceinte, avec quatre autres enfants, dont le plus âgé a dix ans.

» Cette famille n'avait d'autre ressource que le travail du père. A force d'économie il avait payé par moitié la masure qu'il habite. La veuve perd son mari, son fils aîné, son bateau, tous ses moyens d'existence. Peut-être sera-t-elle obligée d'abandonner bientôt son abri, faute d'acquitter la fin de sa dette. »

Je rendis le journal au capitaine.

Ainsi ce petit Soudric que je venais de voir, ce petit Soudric qui était « trop petit », c'était l'aîné maintenant, le chef de la famille, le seul protecteur en ce monde des trois autres petits Soudric et de ce cinquième malheureux qui allait venir.

La mère avait essuyé ses larmes. Bien vite dans la vareuse du père — une vieille vareuse encore mouillée, qui séchait sur la

haie devant la maison, — elle avait taillé une veste pour le petit homme qu'elle envoyait à la mer, gagner le pain des autres. C'était tout simple. Il n'avait pas l'air d'un héros, je vous jure, cet enfant, qui, immobile, son béret à la main, attendait le verdict du capitaine.

Je murmurai.

— Pauvres gens !

Touffet hocha la tête :

— Ce n'est pas une histoire unique, allez ! La plupart des mousses sont, comme Soudric, des orphelins qui s'embarquent pour faire vivre la mère et les autres enfants. Visitez le Commissaire de l'Inscription et demandez-lui de vous montrer son livre. Pour dix mousses qui s'engagent sur les navires marchands, il y a huit enfants de veuves. Les autres sont fils de pêcheurs. Ils montent la barque de leurs pères. Si cette chaloupe sombre, on nous envoie les tout petits. Beaucoup d'entre nous ont passé par là. On sait ce que c'est : on accepte

les mousses, même quand on n'a pas besoin d'eux. Et tenez, moi, c'est comme ça que j'ai commencé.

Il s'interrompit pour crier un ordre, jurer, commander une manœuvre, puis il revint s'accouder à côté de moi.

— Mon père est resté sur le banc de Terre-Neuve, avec mon grand-père et mes deux oncles, — un seul coup de mer qui a fait quatre veuves. Nous demeurions un tas d'orphelins dans la famille, car nos mères étaient jeunes, et les marins aiment bien à laisser leurs femmes grosses. C'est pas par défiance, mais ça occupe les ménagères pendant la campagne, et le baptême est une occasion de faire une fête au retour. En attendant, nous restions là, quinze ou seize, affamés comme des cormorans. On m'a tiré de l'école, on m'a embarqué avec mes trois cousins. J'avais bien juste dix ans, — comme cet enfant-là. Et vous pouvez juger que je n'étais pas bon à grand'chose ! On m'occupait tout de même, à la cuisine. Je servais

les marins, je lavais le pont, je grimpais dans les mâts. C'est comme ça que j'ai atteint mes quinze ans, mon noviciat et puis mes dix-huit ans. Ah ! cette fois, j'avais l'âge de l'Inscription définitive. C'était la vraie noce, le mariage avec la mer. Vous ne pouvez pas deviner comme le cœur nous bat, quand nous allons, accompagnés de nos parents, chez le commissaire maritime de notre quartier. Il nous lit — comme fait le maire à un marié — les lois, les règlements qui déterminent les obligations et les droits des marins inscrits. Et on n'y échappe point à ce mariage-là. Il n'y a pas de divorce. On sent bien que la mer vous prend pour toujours, qu'il faudra l'aimer, uniquement, vivre contre elle, comme des amoureux dans le beau temps, comme des amants damnés dans l'orage ; — on sent bien qu'elle sera la maîtresse dans le ménage, qu'il faudra profiter de son sourire et filer doux quand elle sera fâchée ; — on sait bien que, quand on se met avec la mer,

c'est comme si on entrait dans le couvent, qu'elle est cloîtrée, qu'elle laisse les parents, les femmes, sur le seuil, qu'elle vous veut avec votre tête et votre cœur libres, toutes vos forces, pour s'occuper d'elle ; — on sait bien qu'elle s'arrangera pour vous engouffrer dans son lit ; qu'à ce moment-là, elle voudra être toute seule à vous bourdonner aux oreilles, qu'elle ne tolérera ni bras tendus, ni regards autour de votre chevet ; — mais c'est égal ! un garçon qui a tâté d'elle, avec qui elle a causé la nuit, pendant les quarts, dans ce petit clapot qu'elle fait à l'avant du navire, un garçon qu'elle a souffleté de son vent, baisé de son embrun, — ce garçon-là lui appartient. Il l'a dans la chair. Il frissonne rien qu'à s'approcher d'elle. Il souffre comme d'un obstacle, d'un étouffement, des maisons, des murs, des arbres, de tout ce qui l'empêche de contempler devant soi le soleil couchant sur la mer illimitée...

Touffet avait ouvert ses bras d'un geste

qui écartait la cohue des navires, ouvrait la porte des bassins, poussait son navire au large, dans ce cercle d'horizon désert, où le navire vogue isolé, avec le vent dans ses voiles.

Et j'étais tout prêt de songer :

« Ces marins sont heureux », quand mon regard tomba sur le quai, sur le fils de Soudric.

Il descendait la passerelle, portant deux seaux en bois, pliant sous la charge trop lourde.

Et, au milieu de son petit dos, courbé par l'effort, une pièce d'un bleu sombre, — la pièce que sa mère avait cousue la veille du départ — s'étalait, voyante et neuve, sur le fond de la vareuse paternelle.

ARNE

ARNE

Les guirlandes de lierre, les branches de houx chargées de baies rouges tapissent les murs de la maison des marins. Il traîne encore dans les vastes salles obscures comme un sanglot du petit orgue qu'une miss anglaise est venue jouer, le matin. Debout sur quatre rangs, les têtes découvertes, un peu inclinées, les marins ont psalmodié les hymnes de Noël. Dans leurs chants ils ont revu le pays natal, les écoles du dimanche, les vieux et les jeunes filles qui les attendent. Puis le pasteur a parlé sur un verset de la Bible. Il a dit que ceux qui vivent au milieu du péril doivent porter Christ dans leurs cœurs. Il a cité une foule de textes oubliés, mais qui soudain ont apparu dans les mémoires avec l'éclat d'un vol de mouettes.

Du haut en bas de la maison des marins, les paroles de l'Ecriture sont peintes. Les lettres d'or et de carmin étoilent la blancheur de la chaux. Car ceux qui ont ouvert cette maison de refuge pour les matelots débarqués ont voulu les sauver des mains qui les dépouillent, des alcools qui les rendent fous, des baisers qui les pourrissent. Et ce miracle n'est possible qu'avec le secours de Christ.

Le jour de neige qui tombe de haut sur les carreaux verdâtres combat à peine les ténèbres du vaste hall. Dans l'ombre, l'embrasement intermittent des pipes décèle seul la présence des hommes.

Autour des tables, ils boivent du thé avec du citron. Ils jouent aux dames, au trictrac, aux échecs, assis en vis-à-vis, par couples. Ils ne parlent point, ils ne se pressent pas. De temps en temps un geste réfléchi avance une pièce sur les cases noires. L'attaqueur lève les yeux, rapidement, sur son partenaire ; puis dans l'ombre et la fumée

les longues immobilités recommencent.

Près du poêle un violon aux cordes de métal joue des airs de Suède. Deux Norvégiens, Esaïas et Nils, dansent sur ces rondes.

Deux beaux garçons de six pieds, deux poitrines larges dans les tricots bleus où sont écrits en laine rouge les noms différents de leurs navires. Les cous d'Esaïas et de Nils restent blancs sous le hâle. Leurs joues rougissent au feu comme des joues de jeunes filles. Leurs yeux ont la couleur de la mer du Nord où les banquises se reflètent.

Bottés jusqu'aux genoux, l'un vers l'autre, ils avancent, ils reculent, ils se rapprochent, ils se touchent les épaules du bout des doigts. Ils tournent en se tenant par la taille. Ils ont moins l'air de se divertir que d'accomplir un grave devoir.

Au changement de rythme, Esaïas frappe dans ses mains et chante :

> Ma bien-aimée, sur ses patins,
> Est légère comme une flèche.
> Et la flèche était bien tirée,
> Et je l'ai reçue dans le cœur.

La voix d'Esaïas est pure comme la neige, si profonde que, malgré les paroles d'amour, elle semble chanter un cantique. Après le couplet le marin heurte le sol de ses bottes, il scande la ritournelle du violon :

Ma bien-aimée, sur ses patins,
Est légère comme le vadkar.
Mais le vadkar abandonne son nid,
Et ma bien-aimée garde mon amour.

Nils s'est arrêté de danser. Il ne claque plus dans les mains pour accompagner Esaïas. Mais le marin n'y prend pas garde et il continue :

Ma bien-aimée, sur ses patins,
Est blanche comme le brouillard.
Mais le brouillard se déchire sur les sapins,
Et ma bien-aimée s'endort dans mes bras.

A ce mot-là, Nils pose lourdement sa main sur le bras d'Esaïas. Il ne lui laisse pas achever son couplet.

— Ecoute un peu, Esaïas ! Où as-tu entendu pour la première fois cette chanson ?

— A Malmoë, avant mon départ...

— De qui l'as-tu apprise ?

– D'une fille qui m'aime...

— Ta fiancée ?

— Ma maîtresse...

— Est-elle de la même paroisse que toi ?

— Elle est de Lund et moi d'Helsingborg. Mais la Chanson des Patins vient du lan de Landskrona. C'est un garçon de ce pays qui l'a enseignée à la fille. Ils avaient échangé des anneaux ; — mais le matelot est parti pour les mers du Sud... il ne donnait pas de ses nouvelles. Je l'ai remplacé.

Nils est devenu blanc comme un bonhomme en neige. Il prononce entre ses dents :

— La fille dont tu parles n'est-elle pas au service du pasteur Lind ?

— Justement !...

— Elle s'appelle Arne ?

— Tu la connais ?

— Voici sa bague...

Nils murmure ces troits mots à voix basse. Ses yeux sont devenus encore plus clairs. Ils guettent les pensées d'Esaïas derrière les prunelles.

— Veux-tu, dit Nils, que nous sortions pour nous expliquer ?

Le visage du marin est demeuré immobile, figé. C'est une colère pâle, une de ces colères septentrionales qui frappent sans gestes, sans cris, et qui laissent un mort sur la neige.

Esaïas suit Nils hors du cabaret, dans la ruelle.

Elle est déserte, blanche comme les couteaux.

Au moment de frapper, Nils se laisse aller contre la muraille.

Il crie :

— Arrête !... Je ne t'en veux pas, Esaïas... Je ne me battrai pas avec toi... c'est pas de ta faute... tu ne savais pas... tu ne pouvais pas deviner... Deux amis ne doivent pas se tuer pour une fille, une sale fille qui lève ses jupes avec tout le monde et dont je me soucie... tiens... comme de ça.

Il arrache de son doigt la bague d'argent.

Il l'envoie rouler, loin de lui, dans la neige. Puis il éclate en sanglots.

Fraternellement, Esaïas le prend par le coude. Il l'entraîne. Il le conduit vers les maisons d'alcool qui, dans ces ruelles étroites, font les yeux doux aux marins.

... Voilà une grande salle toute pleine de lumière. Les murs sont lambrissés de bouteilles couvertes d'étiquettes vernies, pleines jusqu'au goulot de poisons coloriés. Au fond, des piles de tonnelets s'alignent. Le gin, l'aquavit et le genièvre coulent dans les verres avec un bruit léger de métal. Combien les marins en veulent-ils pour leur belle monnaie ? On ne les vole pas : c'est bien de l'or et de l'argent liquide qu'on leur verse.

Et l'éclat, le reflet tremblant des boissons monte dans les yeux qu'il rend plus clairs; il étouffe dans les gosiers les voix qui demandent à boire, d'heure en heure plus rauques; il alourdit le pas des marins, il fait trébucher ceux que le roulis ne renverse pas...

... De nouveau, Nils et Esaïas sont redescendus dans la rue. La neige tombe sur eux en gros flocons. Ils s'arrêtent à tous les deux pas. Ils haranguent les passants, ils font des gestes devant les maisons.

Et les voici qui se heurtent au seuil d'une porte béante. Ils vacillent sur leurs bottes. Ils pouffent de rire.

— Oh ! oh ! si on entrait là ?... Dis donc, Nils, tu as lu ?

L'inscription, en plusieurs langues, peinte sur le verre dépoli de la lanterne, dit que : « Ici on parle suédois. » Cela les décide.

Le salon est très beau : des glaces, des banquettes rouges. Les femmes sont habillées avec des maillots roses et des velours violets. Oh ! oh ! très jolies les dames... mais où est celle qui parle suédois ?

Oui, elle a bien les cheveux blonds et les yeux bleus du pays.

— Es-tu de Malmoë ?... Tu n'es pas de Malmoë... Ça ne fait rien. Comment t'appelles-tu, la belle ?

— Tu vas monter avec moi !

— Avec moi !

— Hein ?

Nils a remis la main sur son couteau. On dirait qu'il a encore grandi ; ses yeux flambent. La fille lui saisit le bras. Et, d'une voix qui concilie :

— Voyons, je monterai avec vous deux, l'un après l'autre.

Mais Nils n'écoute plus. Il marche sur Esaïas, qui ricane.

— Au secours !

... Les femmes, le garçon, la patronne accourent tous à la fois, — trop tard. Esaïas est tombé à la renverse sur la banquette de velours rouge, avec le couteau de Nils au milieu de sa vareuse...

FIANÇAILLES

FIANÇAILLES

Le concierge de l'hôpital sonna sa cloche à la volée ; il fixa la corde contre le mur ; puis, traversant le passage voûté, il vint crier au seuil de la salle d'attente :

— Les personnes des familles, s'il vous plaît...

A cet appel répondit sur les bancs un mouvement de formes noires. Un homme sortit, robuste, avec un béret sur la tête, un tricot de laine bleue, une barbe blonde, un teint hâlé de matelot. Le nom de son navire, *la Louisiane*, était brodé deux fois en laine rouge, au bord de sa coiffure, au milieu de sa poitrine. Par la main, il tenait deux enfants en bas âge : un garçon, une fillette. Ils étaient obligés de lever le bras au-dessus

de leurs têtes pour atteindre le père. On leur avait noué des fichus noirs autour du cou, en signe de deuil. Ils étaient nu-tête, les joues luisantes de froid, et marchaient, le cou rentré dans les épaules, avec des nez qui coulaient.

Une femme venait à quelques pas derrière. Elle aussi conduisait une fillette par la main. La mère et l'enfant portaient le bonnet blanc, la cape noire des Bretonnes ; des chapelets s'enroulaient aux manches de leurs parapluies.

Obéissant au geste du portier, l'homme, la femme, les enfants suivirent une allée plantée d'arbres, où des convalescents se promenaient en longues robes de chambre, coiffés de bonnets de coton. Au bout du chemin, ils entrèrent dans la chapelle.

Entre deux cierges quatre cercueils s'alignaient sous des draps usés. Un homme, vêtu d'une livrée noire, verdie par les averses, demanda en s'avançant :

— Pour qui venez-vous ?

La Bretonne répondit :

— Pour Yves Kerléadec.

— C'est le premier... là... à côté du cierge... Et vous ?

Le marin avait ôté son béret, découvrant une chevelure épaisse qui lui mangeait le front, descendait sur sa nuque, coupée droit, comme une queue de cheval.

Il prononça respectueusement, à voix basse :

— Je viens pour Méline Lecacheux, qui est défunte en couches...

L'homme noir étendit son bras :

— C'est celle-là... le numéro quatre...

Le prêtre venait d'entrer.

Chacun devant son mort, les deux couples restèrent debout. On ne pleurait pas. Seulement, quand, les prières dites, on vint soulever les bières, la Bretonne poussa un sanglot, et la barbe du marin trembla.

Selon l'usage, les quatre cercueils glissèrent dans le fourgon que traînait un gros cheval de tombereau, tout blanc, avec des pois violets sur l'encolure. L'homme à la

livrée verdâtre se coiffa de son chapeau en cuir bouilli ; une vieille femme se plaça derrière le convoi, avec une chandelle ; le prêtre, par devant, avec un livre. L'homme et la femme suivaient, tenant toujours leurs enfants par la main.

... Au tournant de la côte où la pente est très rude, le cheval ralentit le pas, les deux familles se rapprochèrent, se fondirent.

Le matelot dit : .

— C'est votre homme que vous montez là-haut ?

Les yeux à terre, entre les roues du corbillard, la Bretonne gémit :

— Mon Dieu, oui ! C'est m'n'homme.

— D'quoi qui s'en va ?

— D'eun' fièvr' de pays qu'il a prise en Cochinchine...

Le marin secoua la tête :

— Un matelot, alors ?

— Oui. Et qui naviguait depuis quinze ans... Sans avoir jamais ramassé de mal nulle

part... Jésus mon Dieu !... C'est-t'y possible !... Un garçon qui fendait eun' table rien qu'à taper dessus !... Et doux avec les personnes... même quand il avait son compte... Ah! mon pauvre homme!... mon pauvre homme!...

Un sanglot secoua son châle noir. Elle murmura à voix très basse, comme pour elle-même :

— J'en retrouverai jamais un comme ça...

Il y eut un silence : le matelot respectait cette douleur.

Puis il prononça :

— Moi, c'est pareil. J'ai été avec ma femme huit ans... Trois ans pour voir si on se plaisait... Cinq ans mariés... Et c'était mon amour de jeunesse... celui qu'on n'a qu'une fois... Elle s'en est allée d'un éfant que je lui avais laissé en partant... J'suis rentré juste à temps pour lui dire au revoir... C'est pas gai de trouver ça chez soi quand on débarque... Et puis, qué que j'vais faire des éfants ?... Dans dix jours, on reprend la

mer... Mes parents sont pas d'ici et, noi' femme, elle était éfant trouvée.

Cependant, la côte était finie, le cheval blanc tirait à pas plus allongés, le prêtre recommença de psalmodier tout haut des paroles tristes. En même temps, le vent de mer soulevait les ailes de la cornette blanche. Le matelot tourna les yeux du côté du large. L'horizon de la mer montait plus haut que lés clochers, des bateaux voguaient au-dessus des paratonnerres. Il sembla au marin qu'il était déjà embarqué sur l'un de ces navires, regardant fuir la côte où il laissait une tombe et deux orphelins. Ses rudes mains se serrèrent si fort que les deux petits se mirent à pleurer. Toute sa résignation fondit dans un sanglot :

— Qui que j'vas faire, mon Dieu ?... Qui que j'vas faire ?

Et jusqu'au cimetière il renifla bruyamment, ravalant ses larmes.

Ils s'engagèrent dans une allée d'ifs tandis qu'une cloche tintait. Les roues enfonçaient

jusqu'aux essieux dans la terre détrempée ; les hue !... dia !... du cocher couvraient la psalmodie du prêtre qui, dégoûté de la crotte, retroussait sa robe très haut, sur ses bas noirs.

Tout au bas du cimetière, une douzaine de fosses étaient creusées d'avance, pour les manants. On y arrivait en passant sur des vallonnements légers, où d'autres morts, sans fleurs, sans visites, dormaient jusqu'à la fin du temps qu'on leur donne pour se dissoudre.

L'un après l'autre, les quatre cercueils sortirent du fourgon. Et les simples qui étaient là attendirent la fin des prières, dites pour les leurs, puis pour les deux inconnus, hommes, femmes, — qu'importe ? — que personne n'accompagnait. Ils regardaient, tout saisis, les bras tombés, les bouches ouvertes, debout, jusqu'à la dernière pelletée de terre. Ils ne s'en allèrent qu'après avoir vu planter sur les tas les petites croix de sapin.

Au moment de franchir la grille, le matelot déclara :

— On n'peut pas s'quitter comme ça. Vous ne me refuserez pas d'prendre quéqu' chose.

La Bretonne accepta par politesse. D'ailleurs, le cœur lui manquait.

Quand ils furent assis avec du vin dans leurs verres, l'homme demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— J'vas sur trente-trois ans.

Son visage crevé de fatigue en disait davantage.

Mais son corps était demeuré alerte et souple.

L'homme demanda encore :

— Vous n'avez que c'te fille-là ?

— J'ons un aut'e éfant d'deux ans qu'est resté en garde d'une voisine.

Elle avait vidé son verre. Le matelot le remplit une seconde fois. Puis, en détournant les yeux pour ne point l'embarrasser, il insinua :

— Ça vous chagrinerait-t'y d'avoir deux éfants d'pus ?

Elle le regarda pour percer sa pensée.

— Comment qu'vous m'proposez ça ?

Il répondit, les yeux toujours détournés :

— Pour sûr, c'est pour vot'bien et pour celui d'nos éfants.

Les yeux de la Bretonne se fixèrent sur la large poitrine, sur l'inscription de la vareuse: *Louisiane*.

Elle demanda :

— Quand qu'vous r'prenez la mer ?

— Sur la fin du mois. On aura tout juste l'temps d'faire venir les papiers.

Il ne voulait pas prononcer le mot de « mariage », par pudeur, et de crainte d'un refus.

Mais c'était une proposition directe. Donc, il releva les yeux sur la Bretonne, la tâta de son regard clair.

Elle ne disait pas non. C'était un arrangement sage. Pourtant les ailes de la cornette tremblaient.

Alors, ému comme elle, par-dessus les verres, il lui tendit sa large main :

— Dites oui, fit-il. Et touchez là. Les deux, là-bas, dormiront pus tranquilles.

LE PÈRE

LE PÈRE

En souvenir de Thord.

Angamarre a une haute mine de matelot normand. Pesamment, le talon de ses bottes goudronnées sonne dans le couloir du presbytère. L'escalier est presque trop étroit pour l'envergure de ses épaules. Au premier, sur le seuil de la bibliothèque, le marin attend l'ouverture de la porte pour ôter sa casquette cirée.

Tout de suite le curé se lève de dessus ses livres. Il remarque que le visage de son visiteur est reluisant comme une pièce d'or. Il dit avec un sourire :

— Vous avez l'air joyeux, maître Angamarre... Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ?

— Not' femme nous ont fait un garçon à nuit. J'venons pour causer du baptême.

— Ah ! ah !... Comment appellerez-vous cet enfant-là ?

— Comm' mé, Aldri !

— Et quels sont les parrain et marraine ?

— L'compère c'est not' syndic, maît' Hamelin. La commère, c'est la dame au premier adjoint.

Ces gens-là sont les plus considérables du pays. Angamarre énonce leurs noms d'un air avantageux.

Le curé dodeline de la tête :

— Quelle classe voulez-vous pour la cérémonie ?

— La première des premières... un' class' quasiment exprès... ainsi que cela se doit.

Le curé est devenu grave :

— C'est bien tout ce que vous désirez, maît' Angamarre ?

— J' véyons point aut' e chose...

Alors le prêtre se lève. Sa main gauche

enfoncée dans sa ceinture tendue sur l'abdomen, il dit avec onction :

— Laissez-moi former un souhait...

Il s'avance. Il prend la main du marin dans sa main droite. Il plonge ses yeux de vieux, ses yeux attristés par l'expérience et par la vie dans les prunelles claires qui ne se détournent pas.

Et il prononce :

— Que Dieu vous bénisse dans cet enfant, maître Angamarre. Voilà mon vœu.

...Dix ans ont passé. De nouveau, Angamarre est assis en face du curé, dans la bibliothèque. Le christ d'ivoire a beaucoup jauni, les vieux fauteuils de cuir laissent percer la bourre. Le curé ne se lève plus si vite qu'autrefois pour saluer ses visiteurs.

Angamarre, lui, est toujours radieux de vie. Pas un poil ne grisonne dans sa barbe de feu.

— Vous vous maintenez bien, mon ami... Mes compliments...

Les coudes en dehors, les mains posées sur ses cuisses, le marin éclate d'un rire énorme :

— C'est que j'nous faisons pas d'bile, non plus !

— Et qu'est-ce qui vous amène cette fois ?

— La communion de not' fils.

— Mais il a été reçu à son examen...

— J' savons ça. Mais où qu'vous l' placerez dans l' cortège ?

— Où je le placerai, maître Angamarre ?

— Faudrait qu'il soye l'premier du côté de l'Evangile et qu'il répète les vœux. Dites que oui, et v'là ma contribution pour vos charités.

Angamarre dépose sur la table quatre pièces d'argent qui sonnent.

Le curé hoche la tête :

— Entendu, maître Angamare; les pauvres auront votre offrande. Mais ne désirez-vous rien de plus ?

Le matelot regarde le plancher et ses bottes. Aurait-il oublié quelque chose ? Non.

— C'est ben tout c'que j' voulions, m'sieu l'Cu'é.

Et il s'en va.

...Encore quinze ans. Le curé semble maintenant couvert de poussière comme toute sa vieille maison qui, au dedans, au dehors, s'effrite. Les rides de son visage sont presque aussi profondes que les lézardes du mur. Devant sa porte, le curé est assis à prendre le soleil, le soleil de février qui réchauffe les membres des vieux.

Soudain, une bande de gens apparaît à la porte du verger. Ils s'avancent avec des exclamations joyeuses. Le prêtre lève les yeux. Il reconnaît Angamarre.

— Tiens, mon ami, dit-il, c'est donc vous ? Et avec une nombreuse compagnie.

— J'venons rapport aux accordailles de mon garçon avec la fille à maît' Houlbreque que v'là.

Le curé sourit :

— C'est la plus jolie fille de la paroisse.

— Et p'is, elle a du bien.

Le curé ne répond pas. Il les regarde tous avec des yeux très profonds, des yeux clairvoyants d'homme qui est déjà de l'autre côté de la tombe. Puis il prend sa canne. Et, en soufflant, à petits pas, il va jusqu'à la sacristie. Tout le monde le suit. Le gravier crie sous les souliers lourds.

Le curé met ses lunettes. Il écrit le nom des promis sur son grand livre. Toujours sans parler, il fait signer les assistants.

Quand le dernier a fait sa croix, maître Angamarre pose deux écus sur le pupitre. Le curé les repousse du bout des doigts.

— Vous vous trompez, mon ami. Il ne me revient que trois francs.

Alors le paysan se rengorge.

— J' savons ben c'que j'aurions pu donner, m'sieu l' Cu'é. Mais j'avons que c't' éfant-là, et j' voulons qu' tout soit fait

grandement. Vous boirez donc l'écu et demi à sa santé ; un' goutt' de quéque chose par-dessus l' café, c'est la santé du corps !

Tout le monde rit. Le curé incline la tête sur son rabat. Il prend les deux pièces d'argent. Il les enferme dans son pupitre.

Sur le seuil de la sacristie, il rappelle Angamarre en arrière de sa compagnie :

— Angamarre, dit-il, c'est la troisième fois que vous venez me voir au sujet de votre fils...

— Et c'est ben aussi la dernière, m' sieur l' Cu' é.

Puis il renoue les cordons de sa bourse, salue et rejoint ses amis.

— ... Qué malheur, mon Dieu ! Qué grand malheur ! dit la servante du curé en portant la main à son bonnet. C'est-t'y Dieu possible ! Un si beau garçon ! Et qu'allait s' marier su' quinze jours !

Elle raconte l'histoire. Le père et le fils

étaient tranquillement sur leurs filets par une mer calme. On venait de manger un morceau. On causait. Tout en parlant, le garçon monte sur le banc. Il se penche pour repêcher une ligne. Un coup de rame du père, une résistance de l'hameçon, un faux pas, le voilà par-dessus le bord. L'eau se ferme. Le père pousse un cri. Il appelle. Il tend son aviron. Il jette une amarre. Mais sur la surface de la mer, rien ne remonte.

— C'est le froid qui l'a saisi sur son déjeuner, m'sieu l' Cu'é. Il aura coulé tout de suite.

Le prêtre joint ses vieilles mains, et il prie. Tous les jours ainsi, pendant des semaines, il priera pour le mort et pour celui qui reste.

... Un soir, on frappe à sa porte. Le coup est si léger, si hésitant qu'il se demande s'il ne s'est point trompé, si ce n'est pas le vent qui a détaché une branche de vigne vierge et qui en bat le volet. Mais il ne faut pas laisser les pauvres languir dehors par ces temps

d'équinoxe. Le curé prend sa lampe. Il va ouvrir.

Un homme est là, très grand, mais qui semble brisé par l'âge et dont les épaules se voûtent. Sa barbe est toute grise, grise aussi la tête qu'il découvre sous sa casquette. Alors seulement le curé voit les yeux de l'homme et il le reconnaît.

— C'est vous, Angamarre. Vous venez tard.

Comme il semble que l'homme n'a point la force de se traîner, le prêtre ne lui fait pas monter les marches. Il le conduit dans la petite salle. Il lui montre un siège. Il s'asseoit devant lui.

Alors le marin répond :

— Oui, m'sieu l' Cu'é, j'venons tard... Malheureusement... j'venons tard...

Ils se taisent. Ils se regardent. Enfin Angamarre prononce :

— J'ons là quéque chose que j'voudrions ben donner aux pauv'es gens de la paroisse. C'est autant dire un' fondation que j'voulons faire pour not' fils.

Lentement, il se lève, il se fouille. Il pose une pile de pièces d'or sur la table.

Le curé compte la somme et dit :

— C'est beaucoup d'argent, Angamarre.

— C'est toute not' barque que j'avons vendue.

— Et que comptez-vous faire maintenant ?

— J'vas m'souvenir.

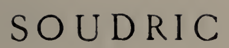
Ils sont toujours assis en face l'un de l'autre. Ils ne parlent pas. Angamarre regarde ses bottes.

Enfin, le prêtre dit tout bas :

— Angamarre, je crois bien que votre fils est devenu pour vous une source de bénédictions.

— Peut-êt' ben, m'sieu l' Cu'é.

Et le père abaisse encore plus son visage, parce que ses larmes coulent.


SOUDRIC

SOUDRIC

La rivalité de Valin et de Soudric avait commencé en classe, oui, sur les bancs de leur pauvre petite école normande.

« Ils s'aiment comme Valin et Soudric. »

Cela était passé en dicton sur les barques des « Islandais » pour dire que des gens se détestaient de tout leur cœur.

C'était Valin le plus acharné des deux ; car pourquoi Soudric aurait-il envié la masure où le père Valin finissait sa vie, aveugle, dans les douleurs ? Soixante années durant, le vieux trancheur de morue avait navigué sous le pavillon des autres. La femme manquait à la maison. On n'avait point songé aux économies. A présent l'aveugle subsistait de la pêche du fils, une

pauvre pêche, dans un canot vermoulu, qui ne quittait pas les côtes.

Au contraire, Soudric logeait dans une grande maison sur le quai. Il avait hérité d'un bateau bien armé qui faisait tous les ans la campagne de Terre-Neuve. Un mariage avec une fille de fermier avait encore augmenté son avoir.

La haine devint mortelle à l'occasion d'une joute de canots. Valin et Soudric couraient ensemble en régate. Il fallait tourner un rocher, assez loin, au large. Valin tenait la tête. Pourtant ce fut Soudric qui, le premier, reparut derrière l'îlot. Il gagna la course. Valin n'arriva que bien plus tard, comme déjà on donnait le prix à son adversaire.

Il cria :

— Arrêtez ! Soudric a mal agi. Il a frappé sur mon aviron. Il l'a fait tomber de mes mains.

Mais on ne l'écouta pas, et il rentra chez soi le cœur gonflé de colère.

Quand le vieux trancheur de morue connut l'injure qu'avait supportée son fils, il vocifćra dans son lit :

— Il y a un de vous deux qui est de trop ! Celui qu'a menti. Battez-vous ! L'couteau l'désignera.

De son côté, Soudric ne dormait pas en repos. Il avait épousé la fille d'un éleveur de poulains très riche. L'orgueil était dans toute la famille, et la femme de Soudric ne cessait de répéter :

— Comment laisses-tu ce manant de Valin parler dans les marchés contre toi ? Il dit que tu as peur ! Si tu ne veux pas agir toi-même, je m'adresserai à mon père. Il lui fera interdire le séjour.

Soudric haussait les épaules. Pourtant, un matin, il ceignit son couteau de pêche, et dit à sa femme :

— Je veux savoir qui qu'a raison de moi ou de Valin.

Aussitôt la femme s'effraya :

— Qui que t'emmènes avec toi ?

Soudric croisa les bras :

— Ah çà ! dit-il, me prends-tu pour un brigand ? Je pars seul...

— Soudric, je te le défends !

Elle lui tenait le bras, mais il la repoussa, et dit d'un ton dédaigneux :

— Serais-tu de ces femmes qu'excitent leurs hommes, et qu'ont pas le cœur de les voir frapper ?

Il trouva Valin qui fumait devant la porte de sa mesure.

— Viens ici, dit-il, que l'aveugle n'entende pas. Aujourd'hui tu te battras avec moi sur la plage.

— C'est convenu, dit Valin. Laisse-moi seulement entrer dans la maison.

Il ressortit au bout d'un instant. Lui aussi avait ceint son couteau. Il tenait à la main un petit pichet d'eau-de-vie. Sans parler, il passa devant Soudric et se dirigea vers la plage. Il allait lourdement, chaussé de sabots. Personne à le voir marcher ne l'aurait deviné si agile.

Au bord du galet, il y avait une flaque de sable, l'emplacement d'un vieux cabestan. Le sol y était bien battu. Valin dit :

— Je serons ben là...

— Tout de même ! fit Soudric.

Ils ôtèrent leurs sabots, se mirent pieds nus pour mieux tenir. Puis ils roulèrent leur vareuse autour de leur bras gauche afin de parer.

— Y sommes-nous ? dit Valin.

Ils s'attaquèrent. Tous deux étaient vigoureux, tous deux connaissaient les parades du couteau et les feintes du corps. Au bout de quelques minutes, d'un même mouvement ils bondirent en arrière. Et Soudric ayant levé la main pour demander la trêve, Valin alla prendre son pichet. Il le déboucha soigneusement, l'approcha de ses lèvres, but un long trait. Puis, se ravisant :

— Et toi, Soudric, dit-il, as-tu soif ?

— Merci, c'est pas de refus...

Valin tendit le pichet, et Soudric but au goulot. Il secouait la tête pour dire que l'eau-

de-vie était bonne. Et Valin, flatté de cette approbation d'homme riche, dit avec fierté :

— J'en avons encore sept pichets pleins. Mon père les a rapportés aut'efois d'un voyage.

— Je crois que j'ons jamais bu de si bonne eau-de-vie, fit Soudric.

Ils ne soufflaient plus. Ils revinrent aux couteaux.

Valin était le plus grand ; mais Soudric se savait mieux nourri. Et il pensait qu'il résisterait plus longtemps que son adversaire.

Soudain comme il sautait en arrière pour engager Valin à se fendre tout découvert, son pied glissa, il tomba sur le dos. Déjà l'autre était sur lui. De la main gauche il tenait le bras droit; du genou droit il pesait sur la poitrine ; au-dessus de la gorge il descendait le couteau.

— Ainsi soit-il ! dit Soudric.

Et il ferma les yeux.

Mais il sentit que la main et le genou se desserraient.

— Lève-toi, dit Valin, et va conter à l'aveugle ce qui est arrivé.

— J'irai, dit Soudric, et je l'appellerai mon père.

— A ta volonté, mais méfie-toi du vieux.

Valin s'assit sur les galets, et Soudric alla vers la masure. Il souleva le loquet, entra sans frapper.

Quand il fut près de l'alcôve, le vieux demanda :

— C'est té, not' fils ?...

— C'est mé, Soudric...

— Et not' garçon ?

— Y a point d'reproche à lui faire.

Le menton du vieux trembla. Enfin il dit :

— Qué qu'tu m' proposes ?

— Qu'tu viennes cheux nous, père Valin. J' te serai un second fils.

Le vieux porta la main à son bonnet de laine :

— Ecoute-moi, Soudric, dit-il. J'connais la vie, j'sais comme vous êtes, vous autres gens riches. Vous prenez un malheureux de bon

cœur, vous lui dites : « Assieds-toi là, t'es chez toi. » Puis l'vieux gémit, il n'oublie pas ses chagrins. Alors il ennuie, et on le traite comme un mendiant. Moi, Soudric, j'ai travaillé tant que j'ai eu ma force ; après, je me suis confié à mon garçon. Je n'ai jamais rien demandé. Jure-moi qu'on ne me fera pas de misères chez toi...

— Je le jure...

— Ni ta femme ni tes enfants ?...

— Pas même eux....

— C'est bien, donne-moi la main, et je te croirai... Oui... ta main... Approche tout près... contre mon lit...

Soudric entra dans l'alcôve et prit la main du vieux. Mais, tout soudain, il poussa un cri et se jeta en arrière :

— Arrête, pauvre père, ne frappe pas...

De dessous le drap, le vieux avait sorti un épissoir.

Le saut avait mis Soudric hors de l'atteinte de l'aveugle. Il cria encore :

— Arrête, pauvre père, ton garçon vit. Je

l'emmène, je lui donne une part dans ma barque. Nous naviguerons ensemble. Tu ne manqueras plus jamais de rien tant que tu vivras.

Et Soudric tint sa promesse jusqu'au bout, jusqu'au delà de la mort du vieux. Il maria Valin avec une de ses cadettes. En prenant de l'âge, il devint tous les jours plus patient et plus doux. Il mettait la paix entre les jeunes cousins. Il écrivit dans son testament que les fils de Valin navigueraient toujours avec les siens par moitié dans les parts. En souvenir du combat de couteaux, il ordonna qu'on sculpterait à la proue des barques un homme qui en tiendrait un autre terrassé. C'est un emblème qu'on voit encore sous le beaupré d'un bateau d'Islande.

L'ÉMIGRANT

L'ÉMIGRANT

Depuis vingt-quatre heures le transatlantique de Hambourg est à quai pour compléter sa cargaison. Par les sabords ouverts les caisses de sapin neuf, les barriques, les sacs, montent, s'élèvent en l'air au bout du bras des grues, puis, avec un tournoiement de corps engloutis, elles descendent dans la nuit des cales. Les poulies grincent, les chaînes de fer râclent les bordages de leurs anneaux, la poussière de charbon craque sous les pas. Et, de temps en temps, la vapeur qui fait mouvoir les treuils jaillit des écoutilles, en fusée, avec un bourdonnement de respiration profonde, monstrueuse.

Au-dessus de la cargaison de marchandise, la *Germania* empile de la chair humaine.

L'entrepont, si bas qu'on n'y peut marcher debout sans se heurter aux poutres de fer, a l'air d'une catacombe où des cercueils sont ouverts. Des cases de bois découpent le parquet en damiers. C'est là que les émigrants couchent, qu'ils gisent dans la souffrance et dans l'ordure pendant les nuits terribles, les longues journées de tangage. Une écœurante odeur habite ces chambrées, où l'air ne circule jamais : c'est l'atmosphère fade, pourrie, des grands paquebots, qui mêlent les senteurs humaines aux relents des cuivres huilés, des graisses chaudes.

Aussi, dès que le coulage de l'ancre a fixé le navire, tous ces hommes parqués se pressent aux sabords comme à la porte d'une étable. Leur flot descend en cohue, il s'éparpille, s'égaille dans la ville. Ils vont par troupes, les bras ballants, avec leurs chapeaux de feutre poilu, leurs vestes de velours, leurs bottes aux tiges hautes. Les femmes marchent nu-tête, la figure plate, les cheveux nattés comme de la paille, des

anneaux d'argent aux oreilles, leurs tailles dégrossies à la hache, emballées dans des percales. Ils sont marrons, jaunes et gris. Ils flânent, embarrassés de leur liberté, à la découverte de tavernes borgnes. Ils piétinent sur place. Ils tournent en rond. Ils n'osent presque pas perdre de vue le pavillon du steamer.

... Dès le matin, les Reichling se sont séparés de leurs camarades. Ils arrivent du fond de la Silésie, d'un village où les ventres jeûnent. Ils sont trois jeunes ménages : les deux frères, la sœur et un gendre, avec neuf petits enfants. Toute la famille est groupée autour du grand-père, le vieux Frantz, un homme ridé, imberbe comme une femme, qui porte son bonnet de peau de lapin enfoncé sur la tête, des sourcils à la nuque.

Le vieux marche, appuyé sur un bâton, un pic de montagnard presque aussi haut que lui-même. En bandoulière il porte une gibecière que les fils ne quittent pas de

l'œil. Là-dedans il y a une poignée d'or, le prix de la maison où Frantz a autrefois amené sa fiancée, où les enfants sont nés, où le vieux croyait bien finir ; — le prix du lit où la femme de Frantz est morte ; — le prix de la vache et des poules qui nourrissaient toute la maisonnée. Les enfants ont tant prêché que le vieux a fini par tout vendre. Il s'est laissé arracher à cette terre de sable où il avait pris racine comme un pin.

Les Reichling ont pris le long du Boulevard Maritime. Ils vont devant eux, aussi vite que le permettent les jambes des enfants et du vieux. Un matelot leur a dit que là-bas, au pied de la falaise, ils trouveraient des guinguettes bien tranquilles, dans des bosquets de tamaris. Ils quêtent, le nez levé, cherchant à lire les enseignes.

Et voilà justement, au tournant de la Route des Phares, qu'une maisonnette cuirassée d'ardoises leur apparaît dans un bouquet d'arbres, rasés par le vent. Sur la planche qui couronne la porte, un plat de

crevettes est peint entre deux chopines.

— Entrons-nous là? dit l'aîné en désignant l'écriteau.

Ils jettent un coup d'œil dans la cour où les poules picorent sous les tonnelles de sureau. La dernière pluie a laissé des flaques d'eau sur les tables. Cet aspect campagnard encourage les émigrants. Ils entrent lentement. Ils attendent, dans la cour, que la cabaretière les aperçoive.

— J'vous donnerons c'que vous voudrez; mais auparavant faut payer votre écot, dit la bonne femme qui se méfie.

Ils montrent une pièce d'argent, ils ne chicaneront pas sur la dépense. Mais ils veulent du vin.

— ... Et aussi du cognac...

La face ridée du vieux Frantz s'égaye devant cette ripaille. L'alcool réchauffe son sang, monte à sa tête, fait pétiller ses yeux. Il branle le menton. Il promène un regard mouillé sur toute sa famille.

Hé! hé! on a eu raison de partir... la

vie est meilleure ici qu'au pays... et comme les fils sont prévenants pour leur père... surtout Karl... l'aîné... celui qui ressemble à sa mère... Il a toujours le coude levé pour remplir le verre du vieux Frantz... C'est une bénédiction pour un vieillard de finir sa vie entre des fils si respectueux.

Tandis que Karl règle la dépense, le vieux sourit à la table, où la rocaille monte en tas. Il a la langue salée. Il viderait bien encore un petit verre de cognac.

— ... Un tout petit verre, Karl, pour boire au succès du voyage...

Vraiment, il n'y a que la joie pour bien disposer l'estomac. Jamais le vieux Frantz n'a bu une lampée qui lui ait fait tant de plaisir. Il se gargarise avec cette dernière rasade, longuement, les joues gonflées, avant de l'avaler tout d'un trait.

Et maintenant un tour de promenade pour hâter la digestion. On descend sur la plage déserte, au bord des vagues. Les enfants voudraient bien demeurer là à jeter

des galets dans la mer; mais leurs parents ont un autre projet dans la cervelle. Ils veulent grimper en haut de la falaise, jusqu'à cette petite chapelle, dont on aperçoit les deux clochers en aiguille, piquant dans les nuages blancs comme dans une pelote.

— La côte est trop rude pour vous, père; attendez-nous là...

— Comme tu voudras, Karl.

— Et j'y pense : nous ne pouvons vous laisser seul, avec tout cet argent sur vous. Prêtez-moi votre gibecière.

Le vieux regarde la sacoche pendue à son côté. Une seconde, il hésite. C'est son amour-propre de rester jusqu'au bout du voyage le gardien de l'argent. Mais Karl a les mains tendues, et on ne peut pas le contrarier... un si bon fils !

— Prends, mon garçon, veille bien et ne t'attarde pas.

Dans les lacets du sentier qui escalade la falaise, le vieux suit longtemps la montée

de ses enfants. Quand ils ont disparu au delà de la crête, il reporte les yeux sur la mer.

Toute verte et vaguée de lames blanches, elle semble monter dans le ciel. Le vieux plisse ses yeux. Il fixe la ligne d'horizon. Là-bas, derrière, dort au bord d'une mer ensoleillée, ce beau pays de mirage vers lequel il tend. Depuis tant de mois qu'on prononce à ses oreilles ce mot mystérieux de Brésil, il s'est forgé un surprenant décor où sa mémoire affaiblie, revenue aux souvenirs d'enfance, loge toutes les étrangetés dont parlent les livres de voyage : ce sont les oiseaux merveilleux, les forêts poussées en un jour, les nègres courbés sous le fouet, l'or qui rampe en lingots à la surface de la terre.

Aux pieds du vieux, les vagues font leur fracas monotone; toutes ces couleurs, tous ces sons deviennent confus. Frantz se laisse glisser sur la banquette de galets, et il s'endort.

... Il dort jusqu'à ce qu'un grand frisson tout d'un coup le secoue et le réveille. Un homme est debout à côté de lui et le pousse du bout de la botte.

— Qui que vous faites à c'te heure? La mè va monter et vous mouiller les jambes?

Le vieux Frantz se frotte les yeux. Il ouvre les mains, il fait signe qu'il ne comprend pas.

Il jette autour de lui un regard d'angoisse. Il ne voit point Karl, ni ses deux autres fils, ni sa fille, ni le gendre, ni les enfants. Le sommet de la falaise par où ils ont disparu est maintenant plongé dans la brume. La brume est aussi sur la mer où des fantômes de navires s'effacent. Le vieux sent son cœur si gros, que des larmes montent dans ses yeux bleus, coulent sur ses joues. Il n'a pas la force de se lever. Il resterait là, mais le douanier qui l'a aperçu de loin est pressé de rentrer en ville. Il prend Frantz sous les épaules, il l'oblige à se lever.

— Véyons, véyons, vous pouvez point espérer là, venez v's en avec mè.

Frantz est éperdu. Il n'a pas la force de résister.

Pourtant que diront les enfants quand ils reviendront, quand ils ne le retrouveront pas ? Toujours pleurant, il marche sans parler, appuyé au bras du douanier. Il longe les grèves. Il monte les escaliers de bois. Le voilà dans une rue populeuse, une rue de faubourg où les boutiques, les becs de gaz s'allument. Ranimé par la marche, le vieux a retrouvé une partie de ses sens : un mot mille fois répété autour de lui revient dans sa mémoire en déroute.

Il arrête le douanier, et, le regardant avec une attention ardente, il prononce :

— *Germania ?*

— Qui que c'est ? l'steamer d'Hambourg ?

— Ya.

— V's' étiez émigrant dessus ?

— Ya.

— Ah ! ben, mon pour'vieux, vous pouvez ben courir après. Le v'là loin à c't'heure... Il est parti.

Et le bras du douanier indique la direction de la mer. La bouche et les yeux de Frantz s'ouvrent démesurément.

— Parti !

Il n'a jamais entendu ce mot-là, mais il comprend. Il comprend surtout le geste terrible, du côté de l'océan, de la mer toute noire. Il allonge les lèvres comme s'il allait parler. Mais ses jambes se dérobent. Il tombe.

... Il y a beaucoup de monde devant la pharmacie des Quatre-Chemins, un rassemblement qui arrête le tramway sur ses rails. Par-dessus la houle des chapeaux, on aperçoit dans la pharmacie le képi du douanier.

Et les gens demandent :

— Quoi que c'est ? quoi que c'est ?

Alors, au premier rang, un bel homme se retourne. Il a l'œil brillant, la moustache relevée, une figure de patriote. Et de sa voix

grasse qui traîne sur le trottoir comme un flot d'eau sale, il envoie :

— Encore quéque saligaud d'Allemand qui s'aura collé une bitûre et qu'on a ramassé dans le ruisseau...



LE CHALUT

LE CHALUT

à Henry Bonnet

Nous étions assis devant le cabaret, avec du calvados dans nos verres, jouissant de la douceur de l'abri, et de ce bien-être que l'alcool coule dans les veines après les besognes rudes.

Un matelot passa, coiffé de toile cirée, guêtré de laine par-dessus ses bottes. Il tourna son visage de notre côté et salua de la tête. Angamarre répondit :

— Bonjour... Bonjour...

Son bonjour n'était pas encourageant, il n'invitait pas à s'arrêter ni à s'asseoir.

Quand l'homme fut loin, je demandai :

— Vous avez eu quelque chose avec ce garçon-là ?

Le pêcheur souleva ses larges épaules :

— Avec Aldric ? Grand Dieu non ! C'est p'utôt lui qu'est gêné avec moi... encore que j'y aie jamais fait de reproche. Chacun a sa conscience, n'est-ce pas ?

Je ne répondis point, sachant de reste que ces gens de mer ne sont pas bavards, qu'ils content à leur heure, qu'ils disent ce qu'ils veulent, et pas plus. Le meilleur moyen de connaître l'histoire, c'était de laisser mon matelot à son monologue.

Il but une lampée d'eau-de-vie, puis après un silence, il continua :

— C'est mon beau-frère... un beau-frère d'occasion... l'homme à ma belle-sœur, quoi !... celle qui l'an dernier vous portait du poisson à la villa.

Je me souvenais de cette grande fille qui, tous les matins, nous tendait, par-dessus la haie de tamaris, sa hotte ruisselante d'eau de mer, et qui traînait après ses jupes courtes trois ou quatre marmots blonds comme elle. Je savais qu'elle avait épousé le frère

aîné d'Angamarre ; et quoique cette année je n'eusse pas vu son homme sur le môle, comme elle ne portait pas la coiffe noire des veuves, je n'avais pas demandé de nouvelles. Je pensais que le marin avait vendu sa part de barque et qu'il naviguait au long cours.

Angamarre fit non de la tête :

— Mon frère s'est noyé. Y aura un an au retour de Toussaint.

Le matelot regardait devant lui la mer vaguée et verte.

— Tenez, fit-il, c'était un jour comme aujourd'hui, une marée de forte houle. Nous naviguions au compte d'un patron de Trouville, sur un joli bateau de douze tonneaux. On remontait jusqu'au delà de Boulogne, en traînant un chalut à vergue, un filet qu'avait bien quatre-vingts pieds de long et cinquante d'ouverture. Vous savez comment que se conduit c'te pêche-là ? On traîne son filet avec une amarre de cent cinquante brasses qu'on file suivant la profondeur de

l'eau, dans le sens du courant; autrement le chalut ne tiendrait pas sur le fond et ne soulèverait pas le poisson de ses cachettes.

» Nous marchions avec une brise très forte, presque sans toile, de crainte de rompre notre amarre dans un accrochage de fond. Au commencement de la nuit, comme le vent fraîchissait toujours, Aldric ordonna au mousse d'aller serrer les bonnettes. Il commandait ce jour-là, à la place du patron, qui était donc resté à terre pour assister à un mariage.

» Il se trouva que le mousse était tout nouveau dans le métier et qu'il n'en finissait pas dans son ouvrage. D'en bas, mon frère lui criait la façon de s'y prendre, mais le vent emportait son commandement, et le mousse avait déjà assez affaire de se cramponner. J'sais pas si vous avez souvenance de mon frère ? On peut pas dire que c'était un garçon glorieux, mais tout de même il s'croyait p'us malin que les autres, à cause qu'il mettait son cœur dans tout ce qu'il fai-

sait. Donc, il cria au mousse de descendre. L'autre qui ne demandait pas mieux se laissa couler.

» Pour dire le vrai, le bateau tanguait dur et la nuit était noire. C'est à croire que mon frère mit le pied à côté de la vergue, ou qu'étant allongé dessus il se laissa décrocher par une lame de fond. Toujours est-il que soudain Aldric, qui se tenait à la barre, l'entendit crier dans son dos. Le temps de relever le feu pour nous faire voir de lui et pour lui jeter une amarre, il était déjà loin. On ne l'entendait plus crier. On l'apercevait seulement quand il se trouvait porté en même temps que nous à la crête d'une lame.

» Avec une mer et un vent pareils il ne pouvait pas tenir longtemps. Je dis à Aldric :

» — Vas-tu pas virer ?

» Lui me fit :

» — Et le chalut ?

On ne pouvait point songer à le remonter : le frère n'aurait pas duré jusque-là. Il fallait prendre une hache, couper la corde au ras

des chandeliers et ne pas perdre de temps. Mais nous menions un chalut neuf, un chalut qui valait quinze cents francs pour le moins, et il ne fallait pas compter qu'on le retrouverait si l'on tranchait l'amarre.

» Aldric demanda :

» — Quoi qu'il faut faire ? J'suis pas le patron.

» Il nous regarda tous les cinq et personne ne répondit.

» Alors moi je dis :

— Aldric, j't'en veux point; à ta place j'ferais peut-être bien de même. Attache-moi à une corde, j'vas tâcher d'me porter à son secours.

» J'suis pas fort nageur, mais j'crois qu'un maître-baigneur n'aurait pas tenu la mer par un vent pareil. Je descendais si bas que, malgré le feu du pont, à des minutes, je ne distinguais plus rien, ni le frère, ni la barque. Le poids de la corde me tirait d'arrière, et quand d'une crête j'apercevais le frère, il me semblait toujours plus loin... plus loin...

» Lui nageait dur, et probable qu'il se soutenait encore quand je perdis le souffle et la connaissance. Les autres qui ne me sentaient plus tirer, me halèrent. J'avais bu un fort coup, car ça leur coûta une bonne heure et un litre de calvados pour me faire revenir. Tout de suite je demandai :

» — Et le frère ?

» Ils ne répondaient pas. Enfin Aldric me fit :

» — Il est péri.

» C'est le dernier mot que j'avons jamais eu ensemble... Faut croire que j'n'avons pas de secret à nous dire...

Angamarre avait baissé la voix, il regardait devant lui, les yeux fixes, trop clairs. Il murmura :

— Ce n'est pas pour le chalut que je lui en veux, c'est pour la noce...

LE MATOU

LE MATOU

— Du chat ? fit Popinel avec une grimace de dégoût, — faudrait qu' j'aie bien faim pour en goûter !... Et encore !... Tiens, non ! J' crois qu' j'aimerais mieux serrer le ceinturon et grignoter mon pain tout sec.

Bœuf haussa les épaules.

— Veux-tu parier, dit-il, qu' t'en as mangé plus de cent fois ! oui, cent fois ! sans t'en douter, sans l' savoir, chez des troquets, chez des amis, dans des noces ?

Et comme le soldat secouait la tête, Bœuf croisa largement ses bras sur sa poitrine d'hercule :

— Plus fort que ça ! J' t'en ferai goûter, et tu lécheras tes ongles.

Des soldats s'étaient groupés autour des

deux camarades. On opinait du képi, on riait au pari de Bœuf. Par plaisir et par courtisanerie. Car l'homme était craint dans la compagnie, pour la pesanteur de son poing, la traîtrise de son coup de soulier.

Son livret militaire portait à la rubrique : *Profession :* Maître nageur.

Une fois qu'un chef lui avait demandé en riant :

— Vous devez avoir bien du chômage dans cette partie-là ? A quoi donc travaillez-vous l'hiver ?

Bœuf avait répondu :

— J'vis l'long d'l'eau...

De fait, il avait gagné deux fois la prime que la Morgue paie aux repêcheurs de noyés. Et ses camarades du Bas-Meudon disaient en confidence que c'était un maigre dédommagement pour la peine que Bœuf avait prise, en personne, de flanquer les deux bonshommes à la rivière.

Donc, le jour même, Bœuf se mit en quête d'un matou à sa convenance.

Il le voulait jeune encore et gras.

Le soir, en rentrant dans sa chambrée, il dit :

— J'ai flairé un gibier, avenue de Paris, de l'autre côté du pont, le premier troquet à droite. On ira demain soir. Y a permission de minuit.

Et il développa son plan d'attaque :

On s'attablerait sur les onze heures, à quatre ou cinq, pour boire un litre. A ce moment-là, la patronne était seule au comptoir, avec son chat, juché à côté d'elle, sur une colonne.

L'homme descendait vers minuit pour prendre la caisse jusqu'à la fermeture de deux heures. On ferait le coup avant sa relevée de garde, dans le petit quart où la patronne commençait à cligner des cils, en prévision de son oreiller.

— Si on t'voit ? dit Popinel.

Bœuf eut un geste d'impatience.

— Pet'ête que j'y opérerai pas sous l'nez ? On la fera descendre à sa cave.

Et, à la pensée de boire du vin de derrière les fagots, le maît' nageur passait déjà le revers de sa main sur ses lèvres.

A l'heure et à l'endroit dits, ils étaient six au rendez-vous : Bœuf, Popinel et quatre de la classe, des pince-sans-rire bronzés aux farces et qui voulaient goûter du matou.

Gravement, on s'assit autour d'une table, les sabres entre les jambes, le litre au milieu des verres

On ne parlait pas. On regardait la patronne s'assoupir.

Sur la colonne nickelée, le chat sommeillait comme elle.

C'était un angora de Portugal, énorme et blanc. Son pelotonnement formait deux boules de grosseurs inégales : la tête, le corps, frileusement tassés sur l'étroit piédestal. Les pattes étaient repliées chaudement sous le ventre, la queue pendait en flocon de soie.

Les regards sournois de Bœuf montaient et descendaient le long de cette échine.

Au taper de onze heures et demie, le loustic se leva. Il s'approcha du comptoir à pas de loup pour réveiller la patronne dans l'ahurissement d'un sursaut, et, de sa voix veule, il lança, tout près de la figure :

— On récidive !

La bonne femme tressaillit sur sa chaise. Son geste habituel allait aux litres alignés d'avance sur le zinc.

Mais Bœuf lui saisit le bras :

— Pas du bleu ! Du blanc !..

Il faisait siffler sa langue :

— ... Du « cacheté », d'la cave.

Et d'un doigt impératif, il indiquait la trappe, dans le plancher.

Sans défiance particulière, pour la bonne règle, la marchande de vins donna un tour de clef au tiroir, puis avec une lenteur ensommeillée, elle croisa son châle sur sa poitrine, alluma un rat de cave, leva le volet, et disparut derrière le zinc.

Aussitôt Bœuf se retourna.

Il avait fermé un œil, pour allumer, par

cette grimace, l'attention de la galerie.

Et déjà sa main d'étrangleur courait au petit galop, le long du comptoir, escaladait la colonne.

En haut, le chat dormait toujours, le ventre soulevé d'une respiration égale, l'œil clos, l'allure bénigne.

Tous les regards suivaient les gestes de Bœuf, amusés.

Déjà les doigts en croc avaient gravi la queue ; ils couraient délicatement sur les poils de l'échine, cherchant l'attache de la nuque.

Et tout d'un coup ils enlevèrent la bête, haut dans l'air, par cette prise de fourrure qui ne blesse point les chats, les suspend inoffensifs aux mains des commères.

Bœuf pivota sur ses talons et fit face aux buveurs. De son poing gauche, le chat dépendait mollement, sans crainte, avec une légère nervosité de réveil, qui détirait tout le corps, allongeait voluptueusement les pattes.

Il n'acheva pas sa détente.

D'une secousse foudroyante, le maître nageur le ramena devant lui, à hauteur de ceinture. Dans sa main droite, il saisit la tête à pleine main ; et, sur l'axe fixe de son poignet, tourna les doigts, comme pour ouvrir une porte.

On entendit le grincement aigre d'un gond mal graissé. L'angora n'eut pas le temps de crisper la défense de ses griffes : il s'allongea, sans crier, avec une pesanteur désossée.

Les bouches s'ouvraient pour un éclat de rire formidable ; mais, d'un mot, Bœuf imposa silence.

— Taisez-vous, tonnerre !

Il venait d'entendre la patronne dans l'escalier.

Avec beaucoup de sang-froid, le soldat suspendit l'angora dans son dos, la tête et les pattes serrées par le ceinturon. Bœuf reçut en souriant la bouteille souillée de poussière ; à reculons, il la porta jusque sur la table.

On s'était levé pour trinquer.

Le « cacheté » ne fit qu'une tournée.

Puis, comme on avait juste le temps de rentrer à la caserne, on prit congé très poliment.

Sur le seuil, Bœuf se retourna, et, par cynisme, comme s'il voulait dire adieu à l'angora, il imita le miaulement d'un chat qu'on pince.

Les yeux de la patronne se levèrent sur la colonne.

Elle vit que la bête n'était plus là, mais elle ne s'inquiéta pas et répondit :

— Allez toujours ! Loulou connaît les soldats ! il ne viendra pas à votre caresse.

... L'angora attendit huit jours dans une marinade les honneurs du civet. Il fut apprêté par une dame de lavoir, une amie de Bœuf.

Et Popinel qui, d'abord, avait rechigné à cette chair blanche, finit par se régaler, en compagnie.

Au retour du banquet, comme on passait

devant l'ancien logis de la bête, le maît' nageur eut une idée perverse :

— Si on allait un peu chez l'ogresse pour lui demander des nouvelles de son chat ? Popinel nous paiera bien encore un tour de « cacheté ».

Ils entrèrent.

La patronne était seule avec la colonne vide à côté d'elle.

Quand elle eut versé, Bœuf demanda :

— Je n'vois pas Loulou, à ce soir ?

Aussitôt les traits de la bonne femme se contractèrent, ses yeux se remplirent de larmes :

— On m'l'a pris... On m'l'a tué... Personne n'l'a vu depuis vous, monsieur Bœuf.

— Ah bah ! dit le maît' nageur avec un étonnement hypocrite... Et qui que vous soupçonnez ?

— Des artilleurs qui sont venus boire après vous. Si jamais j'les revois !...

Et la femme ajouta, fondant en larmes :

— Une bête que j'aimais comme un enfant !

— Y a des gens qui n'ont vraiment pas d'cœur, dit Bœuf.

LE DÉPART DU FILS

LE DÉPART DU FILS

... Mon train était manqué. Je sortis de la gare pour chercher dans les environs un abri plus chaud que la salle d'attente.

De l'autre côté du boulevard, un café populaire m'attirait par les inscriptions peintes sur ses vitres :

Vapeur, Demi-vapeur, Bitter havrais, Cidre pur sang de la vallée d'Auge.

Je poussai la porte. Derrière, un tapage infernal s'élevait.

Une douzaine de soldats, des lignards, sans armes, en tenue de permission, étaient venus échouer là, pleins d'eau-de-vie et de cidre, pour « espérer » jusqu'à l'heure du train.

Ils tournaient autour d'un billard, les

jambes vacillantes, un vague défi dans les yeux.

Le drap vert apparaissait tout étoilé de leurs coups de queue. Des cris sauvages saluaient chaque manque de touche ; ils accroissaient les ivresses.

Ces soldats étaient des garçons de campagne. On les reconnaissait à l'éclat de leurs teints, des peaux normandes, des peaux de filles, colorées jusque sous les cheveux.

Un surtout était rose, comme une demoiselle, avec le nez droit de la côte, ce nez d'Angleterre et de Suède qui marque tous les gens du Nord comme d'un air de famille. Avec des épaules larges, le lignard portait sur la lèvre une petite moustache blonde, à peine visible, qui lui donnait une grâce de délicatesse.

Il me parut que c'était le boute-en-train de la compagnie.

Quand il avait poussé son coup de queue, il suivait, les bras écartés, d'un balancement

de hanches, les circuits de sa bille sur le drap du billard. Il ricochait avec elle d'une bande à l'autre, baissait la tête comme un homme assommé quand les ivoires ne se rencontraient pas.

La répétition de cette plaisanterie n'en épuisait point le succès. Chaque fois elle soulevait des rires énormes.

Le patron s'était levé pour me servir.

Je lui demandai :

— Vous avez des clients bien gais ?

Il répondit :

— Ce sont des jeunes gens de Saint-Romain qui reviennent d'une permission dans leurs foyers. On va les diriger sur Toulon ; ils partent pour le Tonkin, la semaine prochaine. Ça leur fait deuil à ces garçons ! Le paysan n'est pas très voyageur par ici ; puis, on n'est pas sûr de trouver du cidre là-bas, et c'est un crève-cœur pour des Normands.

Le gros homme retourna à son comptoir, roulant son ventre, traînant ses savates sur le carreau sablé.

Sur l'ordre des buveurs, le garçon venait de monter de la cave une bouteille de calvados, un litre de derrière les fagots. On le vida tout entier, en une tournée, dans les tasses de café éparpillées sur les tables. Et sitôt que l'alcool fut passé dans les veines, le tapage reprit, décuplé, si formidable que je me levai pour sortir.

Quelqu'un du côté de la rue tenait le bouton de la porte.

Je soulevai le rideau et vis une femme de campagne qui se tenait sur le seuil, hésitant à l'entrée.

C'était une de ces vieilles en cape noire, à bonnet de veuve, tuyauté en cornette de bonne sœur, comme on en rencontre par centaines dans les marchés de bourgs, aux foires, aux assemblées du pays de Caux.

Elle portait sur ses bras un lourd panier de provisions. Elle s'appuyait de l'autre main à un parapluie de cotonnade.

Le patron vint lui ouvrir.

— Qui qu'c'est, ma bonne mère ? On veut boire un coup de fatigue ?

La vieille femme secoua la tête :

— Nenni ! j'venons querir not' garçon.

Elle s'efforçait de regarder par-dessus l'épaule du gros homme ; dans la salle.

— Parlez-lui donc, s'il est là, dit le cabaretier en effaçant son ventre.

La campagnarde monta craintivement la marche.

Tout de suite, à son entrée, les joueurs s'arrêtèrent de pousser leurs billes, et le loustic se retourna.

Ils se reconnurent. C'était lui qu'on venait chercher.

Une ride de mauvaise humeur lui plissa le front. Il s'approcha, et dit :

— Qui qu'tu veux ?

La vieille le regardait sans un tressaillement de visage.

Elle prononça :

— J'veux t'vouère.

Le soldat frappa le sol d'impatience :

— J't'ons t'y point fait d's adieux à c'matin ?

La mère se taisait sans baisser les yeux.

Elle dit après un silence :

— Ça m' tenait encore de te revouère.

Le garçon fit une mine de dégoût, par respect humain, à cause des camarades, ou par véritable ennui d'être troublé dans son plaisir.

Il questionna :

— Et quand que tu vas rentrer chez nous, à c't-heure ?

La vieille répondit :

— A nuit.

Les joueurs attendaient la fin de l'entrevue sans manifester d'opinions.

Alors le soldat tira du fond de ses godillots un profond soupir, le souffle à l'abattoir, sur la dalle, du bœuf qui voit se lever la massue et qui se résigne :

— Espère-moi un peu, dit-il, d'vant la

gare, su' l' banc. J' vas toujours finir c' te partie-là...

Et, sans plus de façons, il tourna le dos à la vieille, revint au jeu qui le passionnait :

— A qui qu'c'est?

— A toi.

— Passez-moi du blanc. J'ons une série dans la manche.

Deux heures plus tard, je revenais vers la gare, rappelé par l'heure du train. Le jour était tombé, on allumait les réverbères. De loin, sur le débarcadère, j'entendais les chansons des soldats maintenant tout à fait gris, et qui vociféraient pour soutenir leurs cœurs.

A l'écart de ces compagnons bruyants, sur un banc, sous les arbres, deux formes étaient rapprochées.

Je reconnus la vieille campagnarde et son fils. Le soldat avait laissé aller la tête sur l'épaule de sa mère, et de là sur les genoux. La lueur du réverbère l'éclairait en plein ; il dormait, très pâle de son ivresse et des débauches de la journée.

Comme une nourrice qui ne veut point troubler le sommeil d'un nouveau-né, la vieille ne bougeait pas. Sa face muette était penchée sur cet autre visage. Elle ne pleurait point ; elle regardait.

Et, de temps en temps, avec un mouchoir à carreaux, légèrement, ainsi que pour un malade, elle essuyait le front du soldat, la sueur sur ses tempes.

Lui dormait sans rêve, paisible contre le cœur maternel, comme autrefois quand il était petit et qu'elle pouvait le soulever dans ses bras.

Comme le vent fraîchissait, la mère ramena un pan de la cape sur les épaules du dormeur. Et, dans cette demi-ombre, elle le contemplait, obstinément, pour bien mettre cette figure dans son souvenir. On voyait que jamais il n'avait été si fort à elle, non, pas même lorsque dans sa ceinture, il l'arrêtait au milieu du travail par ses tressaillements.

... Des jours sont écoulés depuis cette

rencontre : le soldat doit avoir passé la mer. Il marche maintenant dans les rizières, dans la buée de ces marais d'Asie qui nous ont dévoré tant d'hommes... Pourtant il n'est pas prêt de sortir de ma mémoire le groupe silencieux, nocturne, de cette humble qui m'est apparue avec un conscrit endormi sur elle, comme la Mère du Calvaire, Celle qui pleure, dans la divine histoire, son Crucifié sur les genoux.

JEUX DE PRINCES

JEUX DE PRINCES

Moi, je ne vous garantis pas que l'aventure soit vraie ; même, depuis que j'ai l'âge de raison, souvent j'ai pensé que ce devait être un apologue, rien qu'un apologue. Mais qu'importe la vérité aux bonnes histoires ? Puis, mon vieil ami Lamballe contait celle-là avec une conviction si profonde, des gestes si pittoresques !

Au bout du parc il habitait une maisonnette de chasse, astiquée comme un navire. Des branches d'arbres chargées de nids accrochaient les fusils du vieux garde au-dessus de la cheminée. Il y avait longtemps que Lamballe ne les dépendait plus lui-même, perclus de rhumatismes, torturé par un tas de blessures qui continuaient de saigner en

dedans, sous les cicatrices. Mais tout de même l'esprit du bonhomme était resté en guerre, toujours en marche, baïonnette au canon, sur les grandes routes d'Europe. Sûrement, la nuit, son Empereur passait dans ses rêves. Il en parlait si souvent, avec une si grande ardeur d'amour, comme d'une personne si présente, que moi, petit garçon, quand je quittais le château pour venir voir Lamballe et ses chiens, je courais tout le long de la sapinière le cœur serré d'angoisse. Je craignais obscurément d'y rencontrer le revenant, l'HOMME, celui qui continuait de fréquenter chez Lamballe, tandis que des troupeaux d'Anglais visitaient son cénotaphe aux Invalides.

Le bonhomme était toujours assis au premier étage, sur un grand fauteuil de paille, devant la fenêtre ouverte. Jusqu'à l'horizon, on voyait des champs, des ondulations de collines. C'était par là que la pensée du vieux soldat s'en allait, brusquement, au milieu de ses histoires. Parfois elle errait

longtemps avant de revenir. Et moi, assis sur ma chaise, je n'osais remuer, emporté dans cet inconnu de passé et de distance, comme un petit enfant qu'un bon soldat ramasserait sur sa route, ramènerait au camp sur ses épaules.

Donc Lamballe contait :

— Cette année-là, IL avait tout conquis. Nous étions au bout de l'Europe, et comme IL désirait voir une bonne fois, de tout près, les empereurs et les rois qui ne lui avaient jamais montré que leur dos, IL les convia pour déjeuner, entre amis, à Tilsitt. J'ai connu des garçons qu'il avait chargés de porter ses invitations. Ah ! ils en contaient de belles sur la façon dont on les avait accueillis. Les rois, tu comprends, tremblaient dans leurs culottes. Ils craignaient une mauvaise farce au dessert ! Pour faire court, il ne s'en trouva que deux qui eurent le courage de venir goûter de notre cuisine : le roi de Prusse, et Alexandre, l'empereur de Russie.

Naturellement, ils arrivèrent avec beaucoup de flafla, des escortes, des cavaliers, des drapeaux, des canons derrière. Tout le monde s'était mis sur son trente-et-un. LUI tout seul n'avait rien changé à sa toilette : sa redingote grise et son chapeau. Il n'avait pas besoin de dorer ses habits pour avoir meilleure mine que les autres.

Le déjeuner était servi dans un palais — j'ai oublié le nom, un nom allemand — au cinquième étage. Probablement que les trois clients avaient préféré ça pour voir de loin et nous apercevoir nous autres, leurs soldats, qui fraternisions tout à l'entour. On s'était tant battus les uns contre les autres, qu'on n'était pas fâché de se connaître et de trinquer, une fois par hasard, avant que de recharger ses fusils.

Là-haut, à la table de l'Empereur, c'était de nous autres qu'on parlait. Et dame! chacun vantait ses hommes. Si jamais tu es colonel, petit, tu comprendras ce sentiment-là. On aime son régiment, mieux qu'une

femme. On pense à lui comme à une maîtresse adorée. On a souci de ses pensées, de sa fidélité, comme si vraiment il portait de l'honneur dans les plis de son drapeau. Tous les chefs d'armée ont cette inquiétude dans le cœur; mais je crois vraiment que personne n'en a jamais été si travaillé que LUI, et c'est pour ça que nous l'avons aimé plus que notre part de soleil.

Je ne sais plus au juste lequel de nos chefs souleva la question de savoir qui d'eux trois pouvait le mieux compter sur le dévouement de ses hommes.

— Je suis sûr des miens ! dit Alexandre.

IL répondit :

— Tous mes soldats sont prêts à mourir pour ma personne.

Alors le roi de Prusse lança :

— Tentons une épreuve...

— A l'instant même ! fit l'Empereur.

Et, dans la chaleur du vin, il dit à un laquais :

— Faites-moi monter Moreau, de la Garde.

Le silence succéda à ces paroles. Il pesait d'une façon terrible quand Moreau entra. C'était un voltigeur dont la bravoure était légendaire entre les braves, — autant de blessures que de chevrons. La mort avait peur de lui, l'ayant souvent rencontré face à face et, toujours, ayant eu le dessous.

Introduit par les laquais, il s'arrêta un instant au seuil de la porte, faisant le salut militaire, la main à sa tempe.

— Moreau, dit l'Empereur, es-tu disposé à m'obéir ?

— Oui, mon Empereur.

— Sans discussion ?

L'Empereur l'avait regardé, en parlant, avec un éclair dans les yeux.

— Sans discussion, répondit Moreau que ça ne troublait pas.

— Eh bien ! va te jeter par cette fenêtre.

A ces paroles, le voltigeur eut un petit haut-de-corps ; presque rien, le frisson de la surprise. Mais il se remit tout de suite et prononça :

— Mon Empereur... vous le savez... j'ai une femme et deux enfants... Je vous les recommande.

— C'est entendu... Saute.

Moreau salua encore une fois, s'approcha du balcon et sauta.

— A mon tour ! dit Alexandre.

Il semblait fort impatient d'essayer son autorité et il ordonna aux valets :

— Faites-moi monter un homme de la Garde. Le premier venu...

Sur ce mot-là le roi de Prusse devint tout pâle. Il ne savait plus comment s'y prendre pour égaler les autres.

Un grenadier parut...

(J'ouvre une parenthèse pour vous dire que mon ami Lamballe, lorsqu'il contait cette histoire, décrivait chaque fois avec des mots techniques, l'uniforme du soldat ; mais ces détails sont un peu confus dans mon souvenir, et je ne veux pas me donner le ridicule de les répéter de travers.)

Un grenadier parut. Alexandre lui cria :

— Comment t'appelles-tu?

— Ivan Ivanowitch.

— Eh bien! Ivan Ivanowitch, jette-toi par la fenêtre.

— Oui, mon Empereur.

Il ne dit ni ah! ni ouf! mais répondit son oui tranquillement, sans observation, comme s'il avait reçu l'ordre de relever une garde.

Et, une, deux, trois... en six enjambées, la poitrine bombée, les coudes au corps, il monta sur la fenêtre, piqua sa tête dans l'éternité.

Le roi de Prusse était mal à son aise. Il dit au domestique :

— Faites demander, de la part du roi, le plus brave soldat de l'armée.

Ce fut un lancier qui monta : un homme superbe, six pieds cinq pouces, bâti en cerf volant, un tas de croix sur la poitrine, une grande balafre au travers du front.

— Mon ami, dit le roi, sur l'ordre de leurs empereurs et pour prouver leur obéissance, un voltigeur français et un grenadier russe

viennent de sauter par cette fenêtre. As-tu le courage d'en faire autant?

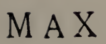
Le Prussien demanda d'une voix calme :

— Est-ce pour la patrie?

— Non, dit le roi d'une voix qui tremblait.

Alors le lancier répondit simplement :

— Je refuse.


MAX

MAX

Ses parrain et marraine, éclairés de quelque prescience d'en haut, l'avaient appelé Max. Et vraiment il n'y avait pas dans tout le calendrier un nom qui convînt mieux que ce monosyllabe élégant et moderne au personnage qu'il jouait dans le monde, vers sa trentième année. Il avait été créé pour devenir lieutenant de chasseurs à cheval, pour se sangler dans un dolman bleu pâle, qui mettait à l'effet sa moustache blonde, très mousseuse; pour porter des culottes collantes aux cuisses, comme des gants, et, ainsi campé, pour tourner la tête aux femmes.

Ses camarades appréciaient en lui des qualités non moins solides.

D'abord son flegme anglais. Il racontait,

avec un sérieux glacial, des histoires irrésistibles, rasait de près avec une audace cynique les personnages fâcheux qui se risquaient à l'approcher. Et quand tout l'auditoire riait autour de lui jusqu'à verser des larmes, les traits de son visage aristocratique demeuraient aussi immobiles que les plis de ses bottes à l'écuyère, entre la tige et le cou-de-pied. De mémoire d'homme, on n'avait vu un moment de surprise, un sursaut de cheval faire tomber de son œil le monocle carré, sans cordon, qui semblait enchâssé là comme dans du granit. Et c'était la première raison qui faisait dire dans le dos de l'élégant officier :

— En voilà un qui est fort !

La seconde vertu de Max, c'était sa jument New-Star.

Il avait accompli avec elle ces prouesses dont on parle dans les journaux, traversé la France, en long, en large, en diagonale, sans descendre de selle. Avec elle il avait gagné une foule de prix dans les stee-

ples et de médailles dans les concours.

D'ailleurs, bête et cavalier se ressemblaient : New-Star était bâtie pour plaire, avec un port de tête impertinent et une correction d'allure qui séduisaient les connaisseurs aussi bien que la foule.

La troisième perfection du lieutenant, c'était sa maîtresse, Rosa Clarence, une Lorraine, malgré son nom anglais, une de ces jolies Nancéennes que la renommée de la Pucelle n'empêche pas de dormir et qui viennent nous troubler de leurs chevelures rousses, de leurs yeux pers et de leurs épaules d'ivoire. Rosa était aussi démonstrative que Max était réservé. Elle tendait gentiment aux camarades sa main potelée et nue. Elle était l'éclat de rire des soupers, la gaieté de toutes les fêtes. Mais elle prenait les galanteries en badinage, fidèle sans effort, par idolâtrie et par amour-propre. Et quand Max la promenait sur le Cours, dans sa charrette anglaise, au milieu de l'admiration à la fois respectueuse et scandalisée de

la population civile, la jolie fille s'essayait à une gravité de reine qui la faisait plus délicieuse encore.

La lézarde de cette vie brillante, c'était le manque d'argent. Max avait mangé en dix ans son patrimoine et deux héritages. Il jouait ses derniers billets de mille francs avec une audace heureuse. Là encore, son flegme le servait à souhait ; il le préservait des emballements où l'on se casse les reins ; il ne fatiguait point la chance, la tenait en haleine.

Pourtant, un soir qu'il s'était attardé à jouer, après un souper, avec un camarade aussi affolé de cartes que lui-même, tout d'un coup il se leva; et comme on lui proposait sa revanche, il dit avec sa tranquillité habituelle :

— C'est fini, je viens de jeter mes derniers louis sur la table, il ne me reste plus comme capital que ma solde, dont mes créanciers touchent une partie, ma charrette anglaise, New-Star et cette bonne Rosa. Demain, à

pareille heure, je les vendrai ici même aux enchères.

On crut qu'il plaisantait, et l'on commençait à rire. Mais il coupa brusquement cette gaieté et continua:

— Je compte sur votre bonne camaraderie pour avertir vos connaissances et m'amener des amateurs.

Là-dessus, il se leva, décrocha son sabre du mur, le sangla sur ses hanches avec lenteur, et sortit sans embarras dans le silence de l'assemblée.

Il s'agissait d'annoncer sa décision à Rosa Clarence.

Au premier mot qu'il prononça, elle poussa des cris avec un torrent de larmes. Mais quand il eut expliqué son projet d'enchères, elle s'arrêta court de pleurer et le considéra avec stupeur.

— Comment! dit-elle, toi, Max, tu feras une chose pareille! Tu me vendras, pour de l'argent, à un de tes amis!

Il ne put réprimer une petite grimace

d'agacement, par ennui d'être si mal compris.

— Mets-toi donc dans la tête, ma chère, fit-il avec une nuance de sécheresse, que ce n'est pas toi que je vends, mais mes droits sur toi. Figure-toi que dans huit jours je te rencontre au bras d'un camarade — si, si, ne dis pas non, il faut vivre — je serai obligé, pour la forme, de lui donner un coup d'épée. Il est d'une bien meilleure diplomatie de vendre mes droits au moment où je les perds. Les Anglais n'ont jamais eu d'autre politique coloniale et elle leur a réussi.

L'aventure tourna comme Max l'avait préparée. L'enchère de la charrette monta jusqu'à douze cents francs, un gentilhomme campagnard acquit New-Star pour quatre mille, et un adorateur de Rosa Clarence acheta six mille francs des droits éventuels sur sa tendresse.

Quant à Max, il offrit à ses camarades un punch d'adieu, et partit pour une colonie où l'on se battait.

...Je l'ai rencontré par hasard, au printemps dernier, sur le port d'Ajaccio, en débarquant. Bien qu'il ait changé d'uniforme et qu'il porte maintenant les couleurs foncées de l'infanterie, il a toujours fière tournure ; son sabre et ses éperons de capitaine sonnent haut sur le pavé. Un secret instinct m'avertit cependant que, pour se résigner à une garnison aussi insulaire, Max devait avoir eu de sérieux motifs ; — comme de mettre un peu d'eau entre ses créanciers et sa personne.

Max me fit le plus gracieux accueil du monde.

— Enchanté, me dit-il, de vous revoir, dans ce coin perdu... Nous déjeunons ensemble... et, si vous voulez, pas à l'hôtel anglais, français..., je ne sais quoi... une contrefaçon de cuisine parisienne... pour faire lever des estomacs un peu délicats. Je vous conduirai dans un coin que j'ai découvert beaucoup plus couleur locale.

J'acceptai avec empressement, flairant

à ce goût nouveau chez lui, du pittoresque en cuisine, que ses finances ne s'étaient guère relevées.

Il me conduisit au-dessus de la ville, dans un endroit vraiment délicieux, un extraordinaire buisson de fleurs accroché dans la rade. On n'y pouvait avancer d'un pas dans les étroites allées sans faire saigner, neiger les roses. Au-dessus de ces églantines, des orangers portaient tout ensemble des fruits et des fleurs, et par les percées des berceaux qu'ils formaient, appuyés à des lauriers, sous l'escalade des vignes, on voyait la Méditerranée jusqu'à l'horizon bleue, confondue avec le ciel, où rayonnaient, dans l'éclat de midi, des neiges de montagnes.

Là, Max nous fit servir par des pêcheurs un repas italien où la rocaille, les tomates, le fromage et le macaroni paraissaient sous toutes les formes.

Étendu sur le gazon, enivré de ces parfums de fleurs et de cette beauté de lumière, je dis à mon amphitryon :

— Savez-vous, Max, que vous n'êtes pas malheureux ?

Il ne fit ni oui, ni non, et son visage correct resta silencieux comme sa bouche.

Il y eut un silence qui me donna le temps de mesurer l'étourderie de mon enthousiasme.

Comme Max se taisait toujours, je repris :

— Il faudrait vous marier.

Il tourna vers moi son monocle et demanda avec lenteur :

— Vous avez un parti à me proposer ?

— Justement ! Avant de quitter Paris, on m'a parlé d'une jeune fille qui voudrait épouser un officier avec un beau nom... six cent mille francs de dot...

Max regardait au loin, vers le bleu de la rade.

Il prononça :

— Quel monde ?

— Des gens parfaitement honorables, des commerçants.

Mais mon compagnon regarda encore

plus loin, et, d'un ton sec qui brisait l'entretien, il répondit :

— Impossible, mon cher. J'ai des préjugés.

LE MARABOUT

LE MARABOUT

Le couple de voyageurs qui déjeunait dans la salle à manger de l'hôtel du Sahara, à l'abri des mouches et de la terrible chaleur d'août, se leva avec fracas.

Cette émotion était causée par une musique bizarre de cymbales et de crécelles, rythmées sur un pas de marche. Les deux époux avaient jeté leur serviette, dans l'espoir d'assister à une fête indigène, à quelque spectacle pittoresque.

Seuls, les officiers attablés dans la salle commune continuèrent leur repas. Ils étaient quatre : capitaine, lieutenant et sous-lieutenants de spahis, blasés sur toutes ces fantasmagories arabes.

Une voix nonchalante demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage, monsieur Bron ?

Le lieutenant répondit :

— Ça doit être le lion marabout qui arrive de Tlemcen. Je l'ai rencontré ce matin sur la place du marché. On l'a déjà promené dans tout le vieux Biskra, il est en train de faire le tour des quartiers neufs.

Dehors, la curiosité des voyageurs, arrêtés sous les arcades de l'hôtel, était vivement excitée. A travers les jardins du square, une procession venait, de gens en guenilles couleur de muraille, noblement drapés dans ces défroques comme des statues en marche. Devant le cortège un nègre frappait sur un large tambour une cadence sourde, monotone ; un autre Soudanien secouait une paire de castagnettes en bronze, larges comme des balances à peser le pain.

Arrivé au milieu du square, tout d'un coup le cercle s'ouvrit, et l'on aperçut l'ob-

jet sacré que la foule suivait avec des murmures de prières. C'était un lion lamentable et pelé, retenu par une forte chaîne de fer dont le poids paraissait accabler sa faiblesse.

A cette vue, les deux voyageurs battirent en retraite, sous la voûte de l'hôtel ; mais le patron les rassura :

— Il n'y a rien à craindre !... Cet animal-là n'a plus ni dents ni griffes, et vous voyez bien qu'il est aveugle.

De fait, quoique le fauve fût de grande taille, il avait un air débonnaire, bonhomme, une marche ouatée, sur pantoufles. Et il portait la tête haute, avec cette crainte des Bélisaires qui se redressent pour ne pas heurter du front les obstacles de la route.

Les deux nègres continuaient leur musique assourdissante, et soudain l'homme qui tenait le marabout par la chaîne toucha l'animal sur la tête du bout de son bâton.

Aussitôt, avec la résignation d'une descente de lit qui se déploie, le lion se coucha sur le sable. Il posa lourdement son museau sur ses pattes allongées, et, dans cette posture de sommeil, demeura immobile.

Alors le conducteur prononça quelques paroles en arabe. Il avait l'air de prêcher. Les assistants l'écoutaient, la tête inclinée. Quand il eut fini son discours, un Arabe se détacha du groupe. Sur un mouchoir étalé devant les pieds de l'orateur il jeta une menue pièce d'argent ; puis, s'approchant respectueusement, il leva la jambe et la passa, comme au « cheval fondu », par-dessus la tête du lion. Un autre lui succéda, imita tous ses mouvements, puis un troisième, puis la foule.

Cette familiarité excita la gaieté du ménage.

— Ah çà ! qu'est-ce qu'ils font donc ? demanda le mari d'une voix joyeuse.

L'hôtelier répondit :

— C'est pour obtenir la fécondité virile...

Le touriste éclata d'un gros rire ; et, brusquement tournant le dos, il rentra dans la salle à manger pour achever son repas.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, singulièrement replet. Il avait cette mine fatiguée des farceurs qui ont abusé de la vie et qui se rangent tout d'un coup dans la gourmandise et dans le mariage.

Mais la jeune femme demeura sous la porte. Elle regardait devant elle d'un air rêveur.

— Mon Dieu ! madame, dit-elle à la femme de l'hôte qui était venue s'asseoir sur le banc, avec un bébé dans les bras, que vous êtes donc heureuse d'avoir un enfant !

Elle prononça ces paroles avec un profond soupir, comme quelqu'un qui ouvre tout à coup son âme, livre le secret de sa mélancolie.

L'hôtesse répondit en souriant :

— Vous avez le temps, madame.

Elle riposta :

— Voilà quatre ans que je suis mariée. Et Dieu sait pourtant que j'ai tout essayé pour en avoir : régimes de médecins, neuvaines, pèlerinages. Mon mari m'a conduite partout. Tenez, c'est encore pour cela que nous sommes venus ici, en plein été. Nous avons fait l'hiver dernier, à Nice, la connaissance d'un médecin russe. Il nous a recommandé, dans mon cas, les eaux de la Fontaine-Chaude.

Le lieutenant Bron, ayant fini son déjeuner, était venu s'installer pour boire le café à la fraîcheur des arcades. Tout en fumant, il entendait la conversation des deux femmes.

— Voilà, se dit-il, un mari qui me paraît doué d'une fière outrecuidance ! Il trompe sa femme, il l'humilie. Ce serait une bonne œuvre que de lui donner une leçon.

Il s'avança et, saluant avec galanterie :

— Madame Lambert, fit-il, il viendra probablement aujourd'hui un voyageur qui

vous demandera mon logis. Vous me l'enverrez, s'il vous plaît. Vous savez où je demeure? En face de la grande poste, la porte brune.

Il lança à la jolie voyageuse un coup d'œil qui signifiait :

— Maintenant que vous savez mon adresse, si vous ne guérissez pas, ce sera bien de votre faute.

Et il s'en alla la jambe raide, serré dans son élégant dolman de flanelle blanche, cinglant avec une badine ses bottes de cuir rouge.

Quandil se fut éloigné, la jeune femme demanda :

— Comment s'appelle donc ce monsieur ?

— Le lieutenant Bron.

— Il a une façon bien impertinente de regarder les gens.

Mais l'hôtesse protesta :

— Excusez-le, madame. Ces messieurs ne sont pas gâtés : les jolies femmes sont rares à Biskra en cette saison.

Sûrement le lieutenant Bron avait un plan, car bien qu'il eût d'ordinaire une morgue de spahis, une façon soldatesque d'entrer dans la salle à manger, son képi sur la tête, comme au corps de garde, il trouva moyen, le soir même, d'entrer en relations avec ses voisins. Il se montra fort prévenant, indiqua des buts de promenade, conduisit la jeune femme jusqu'au parc des Gazelles pour distribuer du pain. Profitant de ce tête-à-tête, il risqua quelques galanteries.

Sa compagne les accueillit en rougissant d'un air d'honnêteté gênée. Elle paraissait si sincère dans son embarras que le lieutenant Bron, bien qu'il eût une haute dose d'amour-propre et une confiance presque illimitée dans ses avantages personnels, songeait le soir en rentrant du cercle :

— Ça n'a pas l'air de prendre. Est-ce que j'aurais fait pour rien la connaissance de ce mari imbécile ?

Le lendemain, après les manœuvres du

matin, l'officier était rentré chez lui pour passer à la douche, et, vêtu de blanc, de la tête aux pieds, il se disposait à sortir pour aller prendre, avec ses camarades, l'apéritif de midi, quand son brosseur vint l'avertir qu'une dame le demandait :

— Fais entrer.

C'était elle.

Il lui dit avec impertinence :

— Chère madame, je vous attendais.

Mais la visiteuse semblait trop décidée pour se choquer de cet accueil.

— Monsieur, supplia-t-elle, ne me jugez point mal. J'ai été fidèle à mon mari jusqu'à ce jour, et je serais demeurée honnête, oui, malgré tout, s'il avait été franc avec moi... Mais je n'aime pas les menteurs !

Le lieutenant prononça avec une indignation hypocrite :

— Comment ! madame, votre mari vous a menti ? C'est bien mal...

— Et ce n'est pas tout, monsieur !... Si vous saviez comme il m'a humiliée... de-

puis quatre ans... parce que nous n'avions pas d'enfants... Il disait que c'était de ma faute !

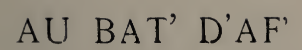
L'officier avait pris un air grave. Il déclara :

— C'est très indélicat de sa part.

— Et croiriez-vous, monsieur, qu'à certains jours, pour me donner le change, il allait jusqu'à me raconter qu'il avait eu des enfants de ses maîtresses? Je le croyais, et je pleurais dans des coins. Jamais je ne l'aurais soupçonné! Et voilà que tout à l'heure... en revenant de la Fontaine-Chaude... comme je passais par le vieux Biskra..., j'ai aperçu de loin... Non, vraiment, c'est trop drôle !...

Elle éclata d'un rire nerveux, et tordit ses mains, veinées du bleu, chargées de bagues.

— ... J'ai vu mon mari, monsieur, sur une place : il donnait cinquante centimes pour passer la jambe par-dessus la tête du lion!


AU BAT' D'AF'

AU BAT' D'AF'

Le capitaine Maurice m'avait invité à passer la matinée au bordj pour assister à l'interrogatoire des délinquants. L'un après l'autre, le garde champêtre les introduisait dans le bureau. Ce fonctionnaire était un Chaambi couleur de botte, ceint d'un sabre d'ordonnance. Il portait sur son burnous — comme un commissionnaire du boulevard — une belle plaque dorée, ornée de caractères arabes, qui annonçaient sa dignité. Il poussait les prévenus par l'épaule, dans le bureau, rudement.

C'était un compagnon qui avait pénétré dès l'aurore dans le logis d'une femme pour déclarer sa passion, et en donner la preuve. L'intervention d'une voisine l'ayant troublé

dans sa profession de foi, il s'était enfui emportant un burnous et un tapis de prière.

Un autre avait joué du couteau dans une querelle politique. Aucun d'eux n'avait fourni ses prestations. Ils se tenaient debout le long du mur, les bras ballants, l'air tout ensemble ahuri et roublard, feignant de ne point comprendre l'arabe, pataugeant dans le patois, fixant leurs yeux interrogateurs sur l'interprète.

Soudain la porte s'ouvrit et l'ordonnance de l'officier entra.

— Qu'est-ce que c'est, Galland ?

— Sauf excuses, mon cap'taine, c'est Kerleadec, l'Breton d'l'infirmerie, qui vous demande.

L'officier fronça le sourcil. Nous projetions, après la séance de justice, de pousser à cheval jusqu'au bout de l'oasis, avant que le soleil fût trop haut.

Il dit donc avec humeur :

— C'est bon, j'irai en sortant du bureau,

Mais Galland insista :

— Sauf excuses, mon cap'taine, mais l'Breton est en train de passer.

L'officier fit un geste qui congédiait l'audience.

— Allons ! dit-il, j'y vais.

Puis se tournant vers moi :

— Vous savez, mon ami, je ne crois pas que ce Kerleadec et moi nous en ayons bien long à nous dire. Si vous m'accompagnez à l'hôpital, nous pourrons toujours après pousser jusqu'à la Pépinière.

Le Breton était couché dans une salle du rez-de-chaussée. Il grelottait sous des couvertures malgré la chaleur accablante. Au bruit de notre entrée, il tourna les yeux du côté de la porte.

L'ordonnance n'avait point menti : il était sur sa fin ; la face décharnée, les joues si creuses qu'elles semblaient se toucher à l'intérieur du palais, par le dedans. Et les yeux cernés jusqu'aux pommetes brillaient avec ce sursaut d'ardeur des lumières qui vont s'éteindre.

J'interrogeai tout bas mon compagnon :

— De quoi meurt-il ?

— Comme les autres, du paludisme.

Et, s'approchant du lit, le capitaine demanda :

— Eh bien ! mon garçon, ça ne va donc pas ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Le mourant nous regarda fixement.

Dans ses yeux se lisait l'obsession d'une dernière pensée.

Il articula :

— J'veux m'confesser.

Le capitaine eut un léger sursaut :

— Diable, mon ami, ça ne va pas être commode !

Mais l'homme répéta sur le même ton :

— J'veux m'confesser, j'vais mourir.

Il y eut un silence. Puis le capitaine dit :

— Voyons, mon garçon, il faut vous faire une raison. Vous savez bien que nous n'avons pas de prêtre ici. Je suppose que j'envoie à

Ghardaia un cavalier en méhari pour demander un des Pères blancs, voudront-ils se déranger, entrer dans le désert en pleine canicule ? Et puis, tant pour aller que pour venir, c'est une dizaine de jours de route.

Il n'y avait pas autre chose à répondre. Au point où le malade en était, on ne pouvait songer à déranger un religieux.

Mais le Breton, qui sentait la vie lui échapper, ne voulait pas se rendre à cette sagesse. Et, dans un cri où il mit ses dernières forces, il gémit encore une fois :

— J'veux m'confesser !

Alors, pour l'apaiser, l'officier prononça :

— C'est bon. Ne vous tourmentez pas. Je vais envoyer un exprès aux Pères.

Notre promenade à la Pépinière s'étant prolongée plus que de raison, nous rentrâmes à la Kasbah, en plein soleil, juste pour l'heure du déjeuner.

Dans la cour, Galland était en train de verser du cognac dans la pastèque que l'on faisait rafraîchir à l'ombre, depuis le matin.

— Eh bien ? demanda le capitaine.

L'ordonnance salua, puis, avec une ombre de tristesse, cette commisération que les petites gens ont entre soi pour les malheurs, il prononça :

— L'Breton est mort juste dans votre dos, mon capitaine. Il a encore une fois demandé l'curé et après il s'est raidi.

L'officier fit alors un geste qui voulait dire :

— Qu'est-ce que vous voulez ? C'était prévu !

Et ayant pénétré dans la salle à manger, il consulta le thermomètre.

Le mercure marquait quarante-huit degrés à l'échelle.

Le capitaine ordonna :

— Faudra enterrer ce garçon-là, à la fraîche après le coucher du soleil. Est-ce qu'il reste des planches au magasin ?

Galland secoua la tête :

— Le major a réquisitionné les dernières pour installer la pharmacie.

Le capitaine fit claquer sa langue contre ses dents, d'un air mécontent :

— Alors, dit-il, arrangez-vous comme vous pourrez. Il faudrait pourtant tâcher de lui fabriquer un cercueil.

Des camarades du défunt se mirent en quête. Ce n'est pas une petite affaire dans ces postes du Sud de se procurer une planche de bois. Le palmier est le seul arbre qui pousse. Quand il est mort de soif, on le scie en deux dans la longueur, on se sert de ces moitiés d'arbre comme de poutres pour construire des portes, soutenir les terrasses des maisons. La plantation de l'oasis fournit à peine autant de sujets qu'il en faut pour relever les demeures écroulées.

Pourtant, sur le coup de cinq heures, quand nous entrâmes dans la cour de l'hôpital, un cercueil de sapin était posé sur deux tréteaux. C'était l'œuvre d'un menuisier des compagnies de discipline. Il s'était procuré chez l'unique cabaretier de la ville les vieilles caisses qui servaient à voiturer, à dos de

chameau, les liqueurs fines pour les officiers. Patiemment, le soldat avait ajusté bout à bout les débris de planchettes : cela formait une boîte oblongue, à peu près rectangulaire, où le mort était cloué avec son secret douloureux, cette angoisse qui, dans l'agonie, avait gonflé sa poitrine. Par les jointures bâillantes des planches sortaient les touffes d'alfa qui avaient servi à caler le corps dans la boîte. Il était emballé sommairement, à claire-voie, comme une machine, pour un trajet en chemin de fer. Et, en long, en travers, sur toutes les coutures du cercueil, s'étalait en lettres noires, peinturlurées sur le bois, le certificat d'origine : *Pernod, Pernod, Absinthe Pernod.*

Le capitaine considéra gravement cette menuiserie ; puis s'étant découvert, il donna l'ordre de marcher vers le cimetière.

On avait creusé la fosse très profonde, à cause des hyènes et des chacals. Quand les honneurs militaires eurent été rendus par la

compagnie, Galland s'approcha de l'officier, et prononça :

— Mon cap'taine, les camarades vous demandent si vous permettez qu'on défile pour jeter l'eau bénite ?

— L'eau bénite ? Galland ! où en avez-vous pris ?

— C'est pas tout à fait de l'eau bénite, mon cap'taine, mais le pharmacien nous a donné de l'eau distillée.

L'officier mordit sa moustache pour ne pas rire.

— Avec quoi la jetterez-vous ?

Le soldat montra un bâton coiffé, au bout, d'une antique touffe de poils.

— Mais, dit le capitaine, c'est un pinceau que les badigeonneurs ont oublié quand ils sont venus travailler au bordj !

Galland eut un geste d'ignorance :

— Sauf excuses, mon cap'taine, l'infirmier dit que c'est un goupillon.

— Eh bien ! allez-y.

Un à un les soldats défilèrent. Arrivés au

bord de la fosse, ils faisaient un grand signe de croix dans l'air, aspergeaient gravement le cercueil. Nous passâmes au goupillon comme les autres. Rafraîchie par cette éclaboussure, l'inscription : « *Pernod* » était plus lisible que jamais.

Au moment où je me retournais pour passer le pinceau, je me trouvai en face du docteur et je l'entendis qui murmurait :

— Sacré Kerleadec ! si seulement de son vivant il avait mis autant d'eau dans ses absinthes !

CHARLES

CHARLES

... Cheikh-Ben-Bou-Djemaa avait une mine déconfite :

— Mon lieutenant, dit-il... (Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu faire comprendre à ce guide que je n'appartenais pas à l'armée.) — Mon lieutenant, dit-il, votre méhari ne pourra plus vous porter.

Je regardai la bête. Elle avait l'épaule tout enflée, et le coup de couteau en croix qui fendait sa chair ne semblait point l'avoir soulagée. De Touggourt à Biskra, il court dans les deux cents kilomètres de route. Je n'avais pas envie d'acheter un nouveau chameau, et je dis à Cheikh :

— C'est bien, je prendrai la voiture de Charles.

Je prie ceux qui liront ces lignes de se débarrasser immédiatement de toutes les images que ce mot « voiture » fait surgir dans leur esprit. Ils ne pourraient se former autrement une exacte idée du véhicule qui sert dans l'Oued-Rihr aux transports de la poste.

Représentez-vous les deux roues d'un *diable* — ces roues gigantesques qui charrient des poutres en équilibre. — Sur l'essieu est installée une petite caisse sans dossiers et sans garde-crotte. Il y a place là-dessus pour un voyageur qui s'y trouverait mal à l'aise. On s'y tasse à trois. L'équipage est attelé d'une mule, si basse d'échine que l'on descend en pente vers son garrot. Selon l'état de l'écurie, on met sur cette voiture trois bêtes ou une seule.

— Quand il n'y en a qu'une, déclare Charles avec philosophie, on va trois fois moins vite.

Pour dire le vrai, lorsque, à cinq heures du soir, je m'assis sur la voiture, au moment

où l'on chargeait le « courrier », je constatai avec stupeur qu'en réalité, nous serions traînés par la moitié d'une mule.

Le collier trop large avait emporté toute l'épaule droite de la bête ; les mouches s'y étaient mises ; elles avaient continué de manger la chair vers la sellette. Je savais que cette mule devait nous conduire jusqu'à M'rayer, c'est-à-dire qu'elle tirerait vingt-quatre heures d'affilée avec une petite pause, le matin, à Ourlana. Je n'avais pas envie de demeurer en panne dans le sable entre deux oasis. Je communiquai mon inquiétude à Charles.

Il me répondit avec assurance :

— Rien à craindre. Si la mule est disposée, nous ne traînerons pas en route.

— Et comment saurons-nous si elle est disposée, Charles ?

— On verra ça à Sidi-Rached, vers le Chott.

J'étais prévenu que, pour commencer le voyage, je devrais pousser à la roue, jus-

qu'à la sortie de la dune. Nous avions encore dans les quarante degrés de chaleur, et j'étais mouillé aux os, lorsque, en haut de la côte de sable, Charles me donna la permission de monter sur le siège. Avant de m'y rejoindre, il s'étendit entre les roues, tout de son long, sous la carriole. D'abord, je crus qu'il revissait un écrou. Mais comme il s'attardait dans cette position horizontale, je me penchai pour l'interpeller :

— Ohé ! Charles ! que faites-vous donc ?

Il reparut, et, s'essuyant les lèvres d'un revers de paume, il m'expliqua :

— J'ai là-dessous un bidon entouré de linge mouillé, qui se balance... cinq ou six litres d'eau dégourdie avec de l'absinthe... A la disposition de votre soif.

Là-dessus, le voiturier ramassa ses guides et la mule prit un train qui pouvait ressembler au trot.

Charles l'encourageait de la voix :

— Oh hue, Jolie !... Hue ha ! Allez donc, Pensée ! Ah hi ! Bon courage, Fatma !

La mule secouait les oreilles, appuyait au collier son épaule sanglante. Et pendant les premières heures de la route, j'éprouvai la gêne d'un célibataire qui tombe en tiers dans un ménage d'amoureux.

... Cela commença de se gâter au début de la nuit. La bête s'arrêta court. Charles déclara :

— C'est le Chott.

Et, sans doute pour alléger la charge, il disparut une seconde fois sous sa carriole.

Décidément, la mule était « mal disposée ». Je crus qu'elle avait résolu de nous faire coucher dans le Chott. En vain Charles récapitula tout le dictionnaire de ses épithètes louangeuses. J'allais lui conseiller d'user du fouet quand il eut spontanément l'idée de s'en servir. Et de quelle façon, mes amis ! On a raison de dire que dans les ménages d'amants, il y a toujours une matraque cachée sous la paillasse.

Les injures grêlaient avec les coups.

Dans tous les pays du monde, les voituriers en sont riches. En Algérie, le flot en est plus large, car il jaillit de diverses sources. Il fait des emprunts à l'arabe, au sabir, au maltais, à l'italien.

Charles faisait tournoyer le manche de son fouet. La mule levait le derrière. Mais nous avancions.

Dans ce déluge d'invectives, plusieurs sonorités connues avaient frappé mon oreille. Et je demandai à Charles :

— Seriez-vous, Breton ?

— ... De Saint-Malo. Vous en êtes ?

La Normandie est bien voisine de la Bretagne. Tout de suite nous fûmes amis.

Et Charles me conta sa vie.

Il était venu en Algérie pour conduire des diligences.

— ... A six chevaux, sur la grande route, avec des grelots jusque sur la croupière...

Mais les locomotives l'avaient repoussé, d'année en année, plus avant, dans le Sud. Et, maintenant, il en était réduit là, à cette

mule et à cette trique, roulant jour et nuit pour le compte d'un autre, à travers ces régions désolées, sans routes, marchant sur le soleil et sur les étoiles. Ni la chaleur, ni l'ivrognerie n'avaient pu venir à bout de sa quarantaine robuste. Dans ce pays où les Européens meurent pour avoir traversé une place au soleil sans ombrelle, lui, il avait gardé son gilet de Bretagne, sa veste et son pantalon de gros velours à côtes, son cache-nez de laine et son petit chapeau de feutre dont il se contentait, aux alentours de midi, de rabattre les bords sur sa nuque. Revoir son pays, — son cher pays gris bleu, son pays de coups de vent et brume, — il ne l'espérait plus désormais. Et quand je lui parlai des pommiers, une seconde, sa grossièreté fondit dans un silence voisin des larmes, un attendrissement dont l'absinthe ne faisait pas tous les frais.

Il déclara :

— C'est fini de la Bretagne !... Je vais me marier avec une cousine de mon patron.

Vous ne l'avez pas vue au moment de monter en voiture ? C'est elle qui m'a apporté mon bidon...

Je me souvenais d'une bonne femme, presque une vieille, avec des mains de laveuse; et je dis timidement :

— Mais, Charles, votre promise est bien plus âgée que vous ?

— Dix ans pour le moins, monsieur, pas le sou et cinq enfants d'un premier lit. Mais ça ne m'a pas arrêté, car, voyez-vous, c'est une rude femme, madame Hélène !

Il fouetta sa mule et reprit :

— Voilà comme ça s'est fait. Je venais d'être malade, pour la première fois de ma vie : des douleurs à la fuite des reins. La vieille m'avait soigné comme son enfant. C'est ce qui m'a donné l'idée. Un matin, je lui dis avant de partir : « Madame Hélène, je viendrai vous parler demain soir. — Venez », qu'elle me dit. Je vins et je ne lui dis rien. Elle a tout de suite compris. Aussi le lendemain, comme j'attelais ma

mule, elle s'approche de moi et elle me dit : « — Monsieur Charles, pourquoi que vous ne m'avez rien dit ? » Moi je lui réponds : « — A quoi ça sert-il de jaser quand on sait ce qu'on a à se dire ? Ça vous va-t-il ? C'est oui ou non. » Elle me répond : « — Monsieur Charles, ça demande réflexion. Je vous répondrai à votre retour. » C'était juste. Je lui donne son temps. Le surlendemain, elle vient me trouver à mon écurie, et elle me dit :— « Monsieur Charles, c'est oui ; mais il faut que vous alliez à Biskra demander la permission au patron. — Bon ». Je fais savoir à M'rayer qu'on me prépare un relais de chevaux et je monte jusqu'à Biskra. Quand je reviens, la vieille me demande : « — Qu'est-ce que le patron a dit ? — Je lui en ai point parlé. » Alors madame Hélène me dit sans se fâcher : « — Monsieur Charles, si vous ne voulez pas parler au patron, il ne fallait pas me parler à moi non plus. » Nous sommes restés comme ça deux mois. Au bout ce de temps-là le patron est des-

cendu à Touggourt pour visiter son écurie. Je lui ai dit la chose. Il a ri. Alors on a fait venir les papiers. Nous devons monter jusqu'à Biskra la vieille et moi, ces jours-ci, pour le mariage.

... Je m'attardais à Biskra depuis une semaine, avec la paresse de prendre le chemin de fer et de rentrer en pays civilisé, quand, un matin, le garçon d'hôtel vint m'avertir qu'une cérémonie imposante se préparait sous les jujubiers, dans le jardin public.

— C'est le chef du bureau arabe qui va marier Charles, le postier de Touggourt...

En ces territoires militaires, le pouvoir civil est aux mains des officiers. Ils marient en grand uniforme, et, — comme on dit là-bas — « au sabre ».

Je m'habillai à la hâte pour assister à la lecture du code.

Tout venait de finir quand j'arrivai dans le jardin. Mais Charles était encore là avec « sa vieille » et toute sa noce.

Il me parut encore plus attendri que dans

cette nuit de l'Oued-Rihr où je lui avais parlé de la Bretagne. Il me reconnut pourtant et vint à moi traînant sa femme par le bras.

— Ah! monsieur, me dit-il en s'épongeant le front, quel dommage que vous soyez arrivé en retard. Si vous aviez vu ça!.. le capitaine portait toutes ses décorations... Je n'en menais pas large... la ménagère non plus. N'est-ce pas, madame Hélène ?

Et madame Hélène répondit d'une voix lointaine de vieille, une voix humble, qui n'avait pas fini de trembler :

— Sûrement, ça m'a fait encore plus d'effet que la première fois.

JALOUSIES MALES

JALOUSIES MALES

Nous finissions de dîner sur la terrasse du bordj, nus sous la toile, buvant l'heure fraîche. Soudain, le commandant de Ratelles jeta sa serviette, au milieu de la table, puis, sans dire bonsoir à la compagnie, sur un léger mouvement de tête, il tourna les talons. Au clair de lune, je le vis monter à cheval, s'éloigner dans la direction de l'oasis.

Alors le chef du bureau arabe vint s'accouder à côté de moi à la balustrade du bordj.

C'était un grand garçon de six pieds, l'air anglais, la poitrine pleine, les membres superbes, si flegmatique qu'une indéfinissable ironie semblait se cacher sous toutes ses paroles.

Il demanda :

— Comment trouvez-vous notre commandant supérieur ?

— Taciturne, s'il ne souffrait pas d'une vieille blessure ou d'une rage de dents...

Le beau colosse souffla sa fumée, puis prononça :

— Non, il est toujours ainsi. Je crois qu'il a désappris de parler et qu'il n'a plus dans le gosier que des commandements militaires. En été, quand tout le monde part en congé de convalescence, lui s'enfonce plus avant dans le sud de la province. Il va chasser la gazelle autour des oueds. Il étonne les Chaâmba eux-mêmes. C'est le type du vieil officier d'Afrique. Il mourra au désert. En tout cas, voilà vingt-cinq ans qu'il n'a passé la mer, — depuis son aventure...

Le commandant n'était plus qu'un point blanc qui glissait le long des palmiers. Soudain il franchit la porte de la kasbah et disparut. Je demandai :

— Quelle aventure ?

L'officier leva les sourcils d'un air étonné.

— Comment ! depuis deux jours que vous êtes ici, personne ne vous a encore conté le duel du commandant de Ratelles ?... Bon ? Voilà :

« Cet homme que vous voyez si cassé, si blanc, qu'on lui donnerait soixante-dix ans sur sa mine, en a bien juste cinquante. Ç'a été, à ce qu'il paraît, un des beaux garçons de l'armée, quand il était jeune capitaine aux spahis. Il tenait garnison du côté de Laghouat, dans un ksour berbère, avec une soixantaine de cavaliers. Le lieutenant était de ses amis, un nommé Fortier, de bonne famille tourangelle. Avec le personnel de l'administration, le médecin et l'interprète, cela faisait une dizaine de jeunes gens pleins d'entrain, enchantés d'être en avant-garde pour recevoir les premiers coups de feu qui se tireraient. Par exemple, cela manquait de femmes. A cinquante lieues à la ronde, il n'y avait pas un officier marié, pas une robe d'Européenne ou d'Algérienne. Vous l'avez

déjà remarqué depuis que vous êtes chez nous, cette absence de femmes met les hommes dans un état d'exaspération permanent. C'est le hasard et non le choix qui les a assemblés. Ils vivent dans une intimité forcée avec des gens qui souvent leur déplaisent. Tous les mouvements de la politesse sont réglés par l'échelle des grades. Rien de spontané. On campe sur une poudrière, et tout le monde fume, et tout le monde jette ses allumettes au diable, sans les éteindre.

» Pour passer le temps, de Ratelles et ses officiers couraient la gazelle et les Ouleds-Naïd. On en avait découvert une nichée dans le ksour, que les nomades n'avaient pas trop avariée. Chaque officier les visitait à tour de rôle. Il y avait une feuille de roulement affichée dans la salle du mess. Les préférences n'étaient pas tolérées, les inclinations particulières ne devaient point empêcher le bon fonctionnement du service.

» Or, un beau matin, le lieutenant Fortier manqua au rendez-vous du mess. On se

souvint qu'il avait disparu mystérieusement après l'exercice. A six heures, quand il vint pour l'apéritif, on le plaisanta.

— Parions, cria de Ratelles, que ce sournois-là a découvert une donzelle qu'il garde pour lui tout seul ?

» C'était la vérité.

» Le lieutenant Fortier aurait bien voulu mettre sa trouvaille à l'abri de la communauté ; mais les cachotteries étaient impossibles, dans ce ksour, grand comme un burnous déployé. Donc il fit contre mauvaise fortune bon cœur ; et, le soir, il conduisit tout l'état-major chez la nouvelle arrivante.

» Dans la demi-clarté d'une petite chambre, basse comme une étable, ils trouvèrent la jeune femme, presque une enfant, assise sur une natte. Un turban de soie noire descendait jusque sur ses sourcils. Il était recouvert d'un voile de gaze bleue avec un semis d'étoiles que soulevait un petit hennin doré. Le corps était habillé dans une espèce de surplis d'enfant de chœur, sous lequel appa-

raissait une tunique de couleur changeante, qui crevait cette chemise de mousseline aux manches, aux épaules. Une large ceinture soutenait le ventre, très bas, rallongeait le buste. Une profusion de sequins, de chaînettes, d'amulettes, de bijoux d'argent et de corail, de pièces et de serrures enfilés pendait sur toutes ces étoffes flottantes. Le front, le menton, le nez, les pommettes étaient peints de fleurs et d'étoiles bleues. Le kohl agrandissait les yeux, le souak rougissait les dents et les gencives, des mitaines de tatouage serraient ses poignets, descendaient jusque sur ses mains, délicates comme de la dentelle.

» Elle regarda ses visiteurs avec un visage d'une immobilité atone, qui, à la première parole, se détendit brusquement dans un éclat de rire.

— Je vous présente mon amie Noura, dit le lieutenant Fortier en soulevant la jeune femme, par sa main tatouée.

» On rit, on plaisanta. On loua les yeux

bleus de la petite berbère, clairs comme des prunelles normandes. Puis, de Ratelles dit :

— Eh bien ! on va ajouter Noura à la bonne liste. Messieurs, écrivez vos noms sur une feuille de papier et jetez-les dans mon képi. Nous allons tirer au sort l'ordre des présentations.

» Le lieutenant Fortier rit sans gaieté avec les autres. Quand il voulut mettre son nom dans le képi, de Ratelles le rejeta :

— Un instant, dit-il, tu as déjà éclairé la route ; cette fois-ci tu fermeras la marche.

» On servit le café. On fuma des cigarettes. Sur le coup de minuit on se leva. Il était convenu qu'on laisserait Noura avec l'enfant gâté du sort. On se dispersa donc sur la porte ; de Ratelles et Fortier partirent ensemble.

» Que se passa-t-il entre eux ?

» Le lendemain matin, au jour levant, à cent mètres du ksour, dans une grande clairière de palmiers, les deux amis tiraient l'un sur l'autre.

» Le revolver d'ordonnance est une arme

terrible. A la première balle, le lieutenant Fortier tomba sans faire ouf ! Il était touché au-dessous du sourcil droit.

» De Ratelles est toujours resté muet sur les motifs de la rencontre. Mais son brosseur a parlé. Le lieutenant avait accompagné le capitaine jusqu'à son logis, le brosseur avait été reveillé par des voix d'hommes qui se querellaient.

» Le lieutenant disait :

— Je t'en prie, de Ratelles, ne va pas chez Noura !

— Mais, mon cher garçon, tu es stupide ! Tous les camarades...

— Les autres, cela m'est égal... Toi, tu es mon ami.

— Voyons ! tu ne l'aimes pas ?

— Ça ne fait rien... Je t'en prie...

— Laisse-moi tranquille.

— Tu vois bien que ça me fait souffrir...

— Allons, Fortier, tu as mal aux nerfs !

— Peut-être. Mais je te supplie.

» Sur ces paroles, il y avait eu un instant

de silence. Puis le capitaine avait éclaté de rire. Et il avait dit :

— J'irai demain.

— Je te le défends !

— Comment ?

» Là-dessus, le brosseur avait entendu un bruit sec, comme d'un soufflet sur un visage, puis un grand cri, des pas précipités, et le choc de la porte qui retombait sur la sortie éperdue du lieutenant. ?

... Je demandai :

— Vous dites que le capitaine et ce pauvre Fortier étaient des amis ? Comment des témoins ont-ils consenti à les placer en face l'un de l'autre ?

L'officier répondit en jetant son cigare :

— Pour les empêcher de s'assassiner.

LE BIRIBI

LE BIRIBI

Nous descendions l'Oued-Zergoun sur Metlili des Chaâmba.

Huit jours de sable, d'horizon géométrique. Au centre de cette circonférence qui se déplace, on est pris du vertige. C'est la sensation de la terre s'abîmant sous les pieds, comme un cratère de volcan. La crête de l'horizon est haute sur le ciel. Il faut lever le visage pour l'apercevoir. Si l'on s'obstine à la fixer, la tête tourne. Aussi ce n'est pas seulement l'homme, mais toutes les bêtes : chevaux, chèvres, dromadaires, qui, dans cette zone saharienne, vont les prunelles presque cachées sous l'épaisseur des cils.

Depuis trois jours nous forcions les étapes pour atteindre l'oasis avant la quatrième

aurore. Un puits nous avait manqué sur la route. Quelques rebelles y avaient jeté un âne mort. Une demi-journée de suite nos méhara avaient rugi devant l'abreuvoir de cailloux et de sable où le seau de cuir aurait dû leur verser la fraîcheur de l'eau. Ils tournaient autour des deux colonnes de boue avec des tangages désespérés de barques qui ont manqué le port.

Ce fut donc un violent sursaut de joie, lorsque, à sept heures du matin, au moment où nous allions faire coucher nos bêtes, Cheikh-ben-Boudjemâa qui avait pris les devants revint sur nous en agitant son manteau :

Il criait :

— Des tentes ! des tentes !

Comme par enchantement les chameaux se relevèrent. Et tous, les djémels avec leur charge de cantine, les méhara avec leurs panaches, leurs selles, les sacs de cuir touareg qui battaient sur leurs flancs, ils prirent l'amble, comme s'ils eussent compris

ce mot magique. Sur leur dos les cavaliers riaient. De joie un chaâmbi déchargea les deux coups de son fusil.

— Vous tombez bien mal, nous dit d'un air chagrin l'officier qui commandait le détachement ; je suis ici depuis huit jours avec une vingtaine d'hommes pour jeter les fondations d'un bordj. Nous vivons d'un seul puits. La nappe d'eau est à près de cent pieds de profondeur. Au moment même où les sentinelles signalaient votre approche, l'arbre de notre treuil s'est brisé en deux. Toute la machine est détraquée. Il faudra que vous vous contentiez de l'eau des tonnelets.

Ces barils étaient soigneusement abrités dans une tente et recouverts de drine. Pourtant l'eau y était douceâtre et tiède, peut-être encore plus écœurante que dans les peaux de bouc.

— J'aurais voulu, dit le lieutenant, vous faire plus de largesses et vous donner de quoi vous laver ; mais tout le monde est mis à la ration par l'accident du treuil.

C'était le petit modèle que l'on appelle « chinois » ; l'arbre était cassé en deux endroits, au milieu de son axe et près d'un coussinet. Il fallait remettre toute la pièce au feu, forger un tourillon.

Les hommes étaient assemblés autour du puits. Ils discutaient.

— Voyons, dit le lieutenant, y a-t-il ici un garçon qui soit capable de nous réparer ça avec une forge de campagne et avec les outils que nous avons sous la main ?

Personne ne répondit. On se regardait. Et ce n'était pas seulement la difficulté du travail qui décourageait cet instinct d'émulation par où les hommes sont portés à s'élever au-dessus des autres... Mais, avec ces quarante-cinq degrés de chaleur, le soldat qui aurait pris le marteau de forgeron et penché la figure sur le feu avait toutes les chances du monde de mourir à la tâche.

— Et c'est pour cela que je ne puis pas insister, dit le lieutenant en se retournant vers nous.

Il nous conduisit jusqu'à sa tente. Il dit comme nous entrions :

— Nous n'avons plus qu'à abandonner nos travaux et à nous rabattre le plus vite possible sur Metlili.

A ce moment l'ombre d'un homme entra dans la tente.

En même temps, du dehors, une voix disait :

— Mon lieutenant...

— Qu'est-ce que c'est ?

Un Biribi s'avança. Il portait la main à son képi.

— Mon lieutenant, je viens vous proposer d' faire le travail.

L'officier eut un geste de surprise :

— Vous êtes mécanicien ?

Le soldat fit la moue. Nous le regardâmes : c'était un garçon d'une taille moyenne, maigre, très nerveux, avec des yeux clairs, des pommettes saillantes, une bouche ironique. Il dit entre ses dents :

— J'ai fait un peu tous les métiers.

L'officier reprit :

— Combien de temps vous faut-il pour remettre la machine en route ?

— Trente-six heures, en travaillant de jour et de nuit.

— Vous vous y engagez ?

— Je m'y engage.

Il dit cela comme un homme sûr de soi-même. Il nous regardait tous les trois avec ses yeux clairs qui semblaient vouloir peser l'effet de sa démarche.

Le lieutenant prononça :

— Vous savez que ce sera dur ?

Le Biribi répondit :

— C'est mon affaire.

Alors l'officier conclut :

— C'est bien. Il va falloir vous soutenir dans votre travail, je vous ferai servir à part.

Le Biribi dit d'un ton tranquille :

— J'allais vous le demander, mon lieutenant.

Lorsque l'homme fut sorti, l'officier déclara :

— Je ne m'attendais pas à voir ce garçon-là se proposer pour une pareille besogne.

Nous demandâmes :

— D'où sort-il ?

Le lieutenant répondit :

— C'est un Parisien du boulevard Clichy. Il a été condamné plusieurs fois comme souteneur, et, je le sais, il a encore, là-bas, sur le trottoir, une maîtresse qui de temps en temps lui envoie une pièce blanche...

...Nous étions harassés de notre étape de la nuit,et nous nous étendîmes sur des nattes pour dormir.

Il faut avoir porté sur ses membres en sueur le poids de la canicule saharienne pour savoir quel formidable silence pèse sur le sable pendant les heures chaudes du jour. Pas un frémissement de feuilles, pas un cri d'oiseau, pas un bourdonnement d'insectes.

Il m'arriva donc aux oreilles comme une surprise dans la pesanteur de la sieste,

le refrain sur lequel le Biribi rythmait la chanson de son enclume :

Do, do,
L'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Je me traînai sur la natte jusqu'au seuil de la tente, et par l'entre-bâillement de la toile, je regardai dehors.

Les tentes se dressaient blanches sur le sol blanc. Au milieu du campement désert, nos méhara accroupis, le cou rampant, la tête étalée, semblaient des monticules de sable. Nul mouvement, nulle vie : le Biribi était seul éveillé, là-bas, avec sa chanson et son enclume :

Do, do,
L'enfant do...

J'allai le visiter vers cinq heures. Il s'était installé dans un pavillon de toile cuirassé avec des couvertures en poil de chameau. A côté de lui gisait une boîte de petits pois — sa fantaisie du déjeuner. — Un tas de sable

mouillé enterrait jusqu'au goulot une bouteille de cognac. Le Biribi martelait à tour de bras une barre de fer chauffée au rouge-cerise dont jaillissaient des étincelles. La sueur découlait de ses membres nus comme au sortir d'un bain. Ses traits étaient tendus en cordes à violon. Ses yeux sortaient des orbites.

A ma vue, il arrêta son marteau.

— Monsieur, dit-il, vous retournez à Paris ?

— J'y serai avant deux mois.

Il hésita une seconde, puis, prenant son parti :

— Voudriez-vous pas vous charger d'une lettre ?

Il avait parlé sans me regarder, peut-être craignant un refus.

Je me hâtai de répondre :

— Avec plaisir...

Alors il déposa son marteau, fit quelques pas vers le tas de ses vêtements jetés à terre. Il ramassa sa veste de treillis et, ayant quelque temps fouillé dans la poche, il en sortit

une lettre. L'adresse était déjà écrite. Il la lut à haute voix :

Mademoiselle Angèle le Prieur,
5, rue Germain-Pilon,
Au 3e étage, la 4e porte.

Et il ajouta :

— C'est à Montmartre.

A ce moment Cheikh-ben-Boudjemâa m'avertit que nos dromadaires étaient sellés. On m'attendait pour partir.

Je dis au Biribi :

— Donnez-moi une poignée de main. Votre commission sera faite.

... Jusqu'à la fin du mois, nous descendîmes sur le Sud. Ce fut seulement trois semaines plus tard, en remontant l'Oued-Rihr, que j'entendis parler du détachement de Metlili.

Un cavalier de Maghzèn me conta que le Biribi avait raccommodé le treuil en quatre jours.

D'abord, on avait cru qu'il supporterait

cet excès de travail pendant les heures chaudes. Même, il avait repris du service. Mais, tout d'un coup, la fièvre l'avait jeté par terre. Il était mort pendant la route, en évacuation sur Ghardaïa.

...Et depuis longtemps, les chacals de l'Oued Zergoun avaient dispersé ses pauvres os au soleil, quand je remis la lettre rue Germain-Pilon, au troisième, la quatrième porte...

UN DIMANCHE

UN DIMANCHE

Mécrant avait toujours dit aux Joyeux :

— Quand ce sera mon tour de régaler, on en parlera. Mais, pour bien faire, faut d'l'argent, et les autres là-bas, j'sais vraiment pas à quoi qu'ils pensent ?

Les « autres » c'étaient la maîtresse qu'il avait laissée sur le boulevard Rochechouart et le p'tit « homme » qui « marchait » derrière elle :

Une bonne fille et un bon garçon.

Elle, travailleuse, sans vice, sans mauvaises amitiés, tout à sa clientèle. Lui, raisonnable, ayant compris ses devoirs envers le camarade qui lui cédait sa place toute chaude, pour aller cuire la « boule de son » au soleil d'Afrique.

En timbres-poste, toutes les quatre semaines, le ménage envoyait quelque secours à l'exilé. Mécrant pensait tout le mois à cette aubaine. Il formait des projets, tout haut, devant ses amis. Il contait les noces précédentes, dans leurs détails. C'était son calendrier, les jalons de son temps.

Mais, cette fois, l'argent n'arrivait pas, et Mécrant se demandait avec inquiétude :

— Est-ce qu'ils auraient envoyé la fillette à sa « campagne » ?

C'est-à-dire : à Saint-Lazare.

Il désespérait, quand, un samedi, au retour de l'exercice, le sergent de semaine cria en entrant dans la baraque :

— Il n'y a qu'une lettre... pour Mécrant !

C'était bien celle qu'il attendait. Sans l'ouvrir il la glissa dans la poche de son bourgeron, à cause des timbres qu'il espérait trouver dans l'enveloppe, et qu'on ne devait point voir.

Le boulevard Rochechouart avait bien fait les choses : il envoyait deux francs et des paroles d'amitié.

« ... P'têt'e ben — disait la lettre — que tu t'es fait d'la bile, mon camaro, en n'voyant rien venir. C'est pas ma faute à moi, ni la faute à Marie. On rafle su' l'Boul' et faut s'terrer. On t'envoie c' qu'on peut, et c'est d'bon cœur. J'ai lu ta lettre à Marie, ça l'a toute chavirée, car all' n't'oublie pas. Tu sais d'ailleurs que je l'souffrirais point : entre nous, c'est à la vie, à la mort ! Quand tu s'ras tiré d'Biribi, si c'est mon tour d'y aller, tu f'ras de même. Faudrait vraiment qu'on ait pas d'cœur, pour se soûler quand on a un ami qu'est dans la soif. J'ai dit l'bonjour à tous ceux qu'tu l'envoies, et on te l'retourne. T'ennuies pas trop. C'est Marie qu'a fait la croix, à côté d'ton camaro, qui signe

» P'TIT CHARLES. »

Le soir, après les corvées, Mécrant alla trouver ses amis. Ils s'appelaient Tual,

Avisse et Lucas. Tual était Breton, haut comme un mât, avec des épaules en vergue. Avisse et Lucas sortaient des faubourgs de Paris comme Mécrant. Ils étaient tous les deux malins et chapardeurs. Tual, très borné, servait au trio de tête de Turc. Mais, tout de même, il était considéré pour son aisance à porter la boisson.

Mécrant leur dit avec mystère :

— C'est pour demain.

Déjà, il avait changé ses timbres et, dans le creux de sa main, il leur montra une pile de sous avec une pièce blanche.

Toute la nuit, les quatre hommes rêvèrent à l'orgie projetée...

A la diane, ils sautèrent du lit sans s'étirer. Ils sortirent dès dix heures, après la « petite soupe ».

Ils marchaient tous les quatre dans la grande flaque de soleil, les yeux clignotants, sur un rang, par habitude. A droite de la voie, les maisons sans étage formaient une bordure d'ombre; des Arabes étaient accrou-

pis par file dans cette bande violette. L'un d'eux versait l'eau d'une peau de bouc, dans une coupe de cuivre, qui passait de main en main.

Les soldats regardèrent ces « bicots » avec mépris. Même, par plaisanterie, Mécrant leur récita toutes les injures de son vocabulaire arabe. Mais il ne réussit point à les émouvoir. Ils demeurèrent silencieux, sans un geste, sans un frisson de leur burnous.

— Des chiens qui boivent de l'eau... commença Lucas.

— Ça ne peut pas avoir du cœur ! acheva Tual.

Et Avisse haussa les épaules.

Ils se dirigeaient vers le bazar de Ben-Titi.

Ce Mozabite renégat vendait pêle-mêle des ceintures, des tapis, des cornes, de la poudre, des haïks, des conserves dans des boîtes de fer-blanc, du champagne fabriqué dans la banlieue d'Alger, des liqueurs dans des bouteilles de forme et de couleurs mer-

veilleuses, surchargées de rutilantes étiquettes, — la civilisation et le désert.

Bien qu'il fût universellement méprisé, par les uns pour sa trahison et par les autres pour sa rapacité d'hyène, il était dans la ville un personnage. On n'entendait que son nom : « Vous trouverez cela chez Ben-Titi... Ben-Titi en a peut-être. » Et cet « en », c'étaient tous les désirs qui surgissent impérieux comme des caprices d'enfant dans les imaginations surchauffées des exilés du Sud.

En entrant dans le bazar, les soldats portèrent la main à leur képi. C'était l'effet d'une émotion dont ils ne pouvaient se défendre, et qui allait autant à cette boutique mystérieuse, où tant de jouissances étaient accumulées, qu'au mozabite dont ils avaient si souvent contemplé du dehors la figure impassible et le burnous irisé par les rayons du soleil qui filtraient entre les bouteilles.

Mécrant prononça :

— C'est pour avoir un litre d'absinthe.

Ben-Titi répondit avec un accent très pur :

— De quelle marque ?

— Faites voir les bouteilles.

Il choisit la plus grande, et demanda à emprunter une gamelle, « qu'on rapporterait bien fidèlement ».

— Soit ! dit le mozabite ; mais si je ne l'ai pas ce soir, j'irai vous la réclamer au camp.

Ils sortirent enchantés, et descendirent vers le cimetière.

Mécrant avait remarqué par là une maison que construisaient des maçons espagnols et des marocains. Il savait que, le dimanche, on la trouverait déserte. Déjà, les quatre murs étaient assez élevés pour abriter leur sieste. Ils se glissèrent entre les échelles et les plâtras. Pour s'asseoir, ils étendirent des sacs sur des tonnelets de ciment. On dessangla les ceinturons, et l'on déposa en un seul tas les képis et les tuniques.

La gamelle avait été placée sur une caisse

au milieu du cercle. Alors Mécrant commença de gratter la cire. Il l'écaillait à petits coups peureux. Les hommes suivaient son manège avec recueillement.

Quand le bouchon fut sauté, il demanda :

— Tout le monde a son pain ?

Les soldats l'avaient coupé en mouillettes. Mécrant se leva, et, les sourcils contractés, d'une main sûre, il emplit la gamelle, jusqu'au bord.

Aussitôt un arome frais se répandit dans l'air.

— Nom de nom ! dit Tual.

Tout le monde s'exclama. Et Mécrant cria, dominant les voix :

— Perroquet aux croûtons !

Puis le silence s'établit, et dans la liqueur pure tous les quatre trempèrent leur pain. Ils attendaient que la mie fût gonflée de poison. Alors, au signal de Mécrant, les visages se rapprochaient. Et ils avalaient leur pâtée avec des sucements de langues jouisseuses, un gloussement de basse-cour.

Quand la gamelle fut vide, Mécrant l'emplit une seconde fois. On le regarda faire sans rien dire, car l'émotion croissait, à l'approche de l'ivresse.

Le pain ne manquait pas. Ils épongèrent la seconde gamelle, avec de savantes lenteurs. A la dernière goutte, Mécrant, subitement très gai, donna un coup de pied dans la caisse.

En même temps, il hurlait :

— Place à la danse !

Les trois hommes s'étaient levés. On cria :

— Vas-y !

Et malgré la chaleur accablante, sur les plâtras et les débris de lattes, il dansa son cavalier seul, comme là-bas, autrefois au Moulin de la Galette, quand les femmes faisaient cercle pour l'applaudir et que ses rivaux pâlissaient de jalousie. Lucas et Avisse, très gris, battaient la caisse sur les tonnelets vides, et Tual chantait à tue-tête une complainte bretonne. Ils allèrent ainsi jusqu'à bout d'haleine. Alors, Mécrant se

laissa tomber sur la terre, et l'orchestre s'éteignit. Après cet étourdissement de cris et de gambades, ils restèrent quelques secondes dans une prostration atone.

Mais, soudain, Mécrant releva le doigt :

— Ecoutez !...

Au dehors, une voix nasillarde psalmodiait le nom d'Allah dans une mélopée sans fin :

— Allâhïallâhallâaaâh...

Avisse demanda :

— Qui qu'c'est encore que ce blanc-là ?

Et Tual répondit :

— J'parions qu'c'est Baba...

Mécrant sortit et ramena l'homme, harponné à la nuque, dans sa poigne solide.

C'était un vieux nègre à moitié fou.

Une calotte rouge coiffait son crâne rasé. Il avait les narines fendues à la mode soudanienne. De haute taille, il marchait toujours les jarrets pliés dans un demi-agenouillement qui implorait l'aumône. Et ses longues jambes noires étaient si maigres, qu'on se demandait comment elles avaient la force

de porter ce grand corps enveloppé de haillons.

Aussitôt les soldats entourèrent le mendiant, et, malgré lui, ils le firent asseoir sur la caisse. Le nègre roulait ses yeux énormes de batracien. Et, comme ils criaient tous à la fois, il les regardait avec inquiétude.

— Donne-lui du pain ! ordonna Mécrant.

Baba se confondit en marmottements qui bénissaient, et tout de suite il mit dans le pain ses dents blanches.

Mais tandis qu'il grignotait, Mécrant eut une autre idée. Du faîte intérieur de la maison, une corde terminée par un croc descendait d'une poulie. Mécrant en noua soigneusement les deux bouts, puis saisissant Baba sous les bras, il lui cria dans l'oreille :

— A présent tu vas faire une partie de balançoire, comme à l'Ile d'Amour !

Une explosion de rires accueillit ce projet, et les trois hommes se jetèrent sur le nègre. Baba ne comprenait rien à ce qu'on

lui voulait. Il prit peur ; il commença de se débattre. Avisse reçut un coup de poing dans la figure et Tual une ruade en pleine poitrine. Alors on se fâcha pour de bon.

— Ah ! canaille ! c'est comme ça que tu le prends !

— Liez-le !

— Les pieds et les mains !...

Malgré sa résistance et ses vociférations, Baba fut ficelé à la crapaudine. Puis on le suspendit à la balançoire. Tual et Mécrant prirent par les deux extrémités ce paquet humain et vivement le firent tourner.

Jusqu'à la poulie la corde se tordit, puis les deux soldats ayant lâché le fou, le chanvre se déroula de lui-même.

— Garde à vous ! cria Tual.

Il était temps. Avec une vitesse vertigineuse, le corps redescendait, tournant si vite que la calotte rouge, le visage d'ébène, le paquet de vêtements blancs, formaient comme les trois cercles superposés d'une toupie.

Au bas de sa détente par son seul élan, le câble remonta.

Alors, sur le seuil, les soldats, abominablement gris, s'esclaffèrent aux larmes. Et Mécrant, qui se tapait les cuisses, envoya comme adieu :

— Dis donc, Baba, quand t'auras fini ta partie de balançoire, tu s'ras ben gentil d'rapporter la gamelle chez Ben-Titi ? J'te laisse le litron pour ta peine !

LA TROIKA

LA TROIKA

Nous dînions tranquillement, en face l'un de l'autre, à la terrasse d'un restaurant d'huîtres, devant la baie de Monte-Carlo.

Serge regardait avec extase une jeune dame anglaise qui avait sur ses cheveux tout l'or d'une table de baccara.

Moi, j'admirais la façon dont, toutes les trois bouchées, mon ami vidait sa coupe de champagne.

Un homme en paletot marron avec un petit col de fourrure, crasseux comme une toison de bouc, déjeunait seul, à quelques tables de nous.

Un grand fracas de grelots qui passaient sur la route lui fit soudain tourner la tête.

Serge le reconnut.

Il frappa si fort sur la table volante que le champagne déborda des coupes et tout le monde nous regarda.

— Parbleu, mon cher, dit Serge, la bouche encore pleine, dans une indignation superficielle et retentissante, — parbleu, mon cher, ce qui me gâte ce pays-ci, ce sont les contacts qu'il impose. Passe encore pour la maison de jeu ! On sait qu'on est là sur un champ de bataille et l'on ne s'étonne pas de voir des corbeaux à l'affût des blessés. Mais ici ! devant ces huîtres excellentes, devant cette mer radieuse...

Serge était parti pour une strophe lyrique. Il s'arrêta net. Ses sourcils se hérissèrent et, par-dessus son épaule, il me désigna l'homme au paletot brun :

— Connaissez-vous ce vampire ? C'est un abominable usurier, mon cher. On perd toujours l'argent qu'on lui emprunte. Il y a un sort dessus ! Et Dieu sait le prix qu'il vous vend son aide ! Ah ! si seulement nous étions en Russie, la Russie d'autrefois... la

Russie de ma jeunesse... car, même chez nous, la sensiblerie a gagné tout le monde, et les honnêtes gens n'ont plus les coudées aussi franches qu'il faudrait... Enfin !

Là-dessus, Serge avala une huître de façon si féroce, que l'homme au paletot brun se hâta de détourner la tête.

Mais il aurait fallu qu'il eût les oreilles bouchées avec de la cire pour ne pas entendre l'historiette que Serge nous conta avec de grands coups de serviette dans sa moustache, et un tel acharnement après ses huîtres que la jolie dame anglaise — la dame aux cheveux d'or — en était toute scandalisée :

— Voilà, dit Serge, en laissant errer ses yeux bleus, vers le lointain de la mer et de ses souvenirs. — Voilà comme nous traitions ces gredins d'usuriers dans le temps où je servais. L'histoire que je vais vous conter avait bien amusé mon régiment. On en avait ri jusque chez l'Empereur...

Serge jeta un coup d'œil dans la direction

du paletot marron pour voir s'il s'intéressait à notre causerie. Et, satisfait du recueillement de notre voisin, il continua :

— Donc, j'étais lieutenant dans les hussards de Grodno et caserné à Lazienki, près de Varsovie. Les femmes trouvaient que j'avais bonne tournure dans mon uniforme vert à brandebourgs d'argent, le pantalon rouge très collant enfoncé dans la botte hongroise.

» Je les aimais, après boire, moins pourtant que mes chevaux.

» Au fond, ce qu'on demande aux femmes, c'est une ivresse de mouvement, une violence qui vous emporte hors de vous-même.

» Cette volupté-là, un cheval qui a du sang et qui va vite, vous la procure plus complète, plus folle qu'une belle fille qui sait rouler des hanches.

» Moi qui vous parle, je n'ai jamais aimé aucune maîtresse aussi fort qu'un orloff dont mon grand-père m'avait fait présent le jour de ma naissance.

» Il s'appelait le Sage. C'était un animal unique. Il mangeait les verstes comme de l'avoine. En rase campagne, c'était la sensation de la pleine mer, d'une barque enlevée par des rameurs. Il s'appuyait sur la main comme un ami qui a confiance, et lorsqu'il se sentait là, dans mon gant, j'aurais pu le lancer sur un mur, dans un précipice : il m'aurait obéi sans seulement secouer sa crinière. »

Le souvenir de cette bête admirable avait si fort attendri Serge qu'il but coup sur coup deux coupes de champagne et fit servir une troisième bouteille.

Il reprit :

— Je rêvais de me composer avec lui un attelage de troïka. Il aurait si bien fait en limonier, dans les brancards ! J'étais sûr de sa tête. Je savais que je pouvais compter sur lui comme sur un frère de lait, et que ses camarades de trait ne réussiraient jamais à lui faire prendre le mors aux dents.

» Mais où trouver des chevaux de volée

dignes d'être attachés avec une bête pareille ?

» J'en connaissais bien deux qui auraient fait mon affaire. On les appelait Le Coquet et Le Furieux. Ils galopaient, l'un le museau entre les jambes, l'autre la tête rejetée en dehors. Mais ils mangeaient l'avoine dans l'écurie de mon colonel qui y tenait comme à ses galons.

» Et je ne me voyais pas, moi, petit lieutenant, venant trouver cet homme terrible et lui demandant :

» — Mon colonel, vous ne voudriez pas me vendre le Coquet et le Furieux ?

» Le hasard vint à mon secours.

» Une nuit, au lieu de se soûler comme un homme raisonnable et d'aller ensuite ronfler jusqu'au matin, le colonel se laissa attirer dans un tripot. Il joua sur parole et perdit une année de ses appointements.

» J'appris la chose le lendemain par un usurier qui venait me vendre des bottes, un affreux Polonais que nous appelions le père Abraham.

» En me quittant, le bonhomme allait trouver le colonel pour offrir ses services.

» — Parbleu, dis-je, demande-lui s'il veut te vendre ses chevaux de troïka. On les lui paiera comptant.

» — Comptant ! fit le bonhomme en me fixant de ses yeux de bouc. Où trouverez-vous donc la somme, endetté comme vous êtes ?

» — Tu me la prêteras.

» Il poussa de hauts cris. Il déclara que mon crédit était depuis longtemps épuisé. Mais, le soir même, il revint en m'amenant les deux chevaux pour lesquels je m'engageai à lui payer... je ne sais plus combien... une somme énorme.

» Et vraiment ce n'était pas de cela que je m'inquiétais, le lendemain, quand, avec ma troïka complète, je filai dans la plaine de Mokotovo, jusqu'au bout du champ de courses. Le Sage était aussi fier que moi ; Il laissait ses deux compagnons fumer, cavalcader, bondir. Il allongeait entre eux sans

secousse, sans un sursaut de son échine, comme une yole enlevée à tire d'aviron.

» Nous étions tous les quatre si contents de marcher ensemble que nous ne nous apercevions pas de la fatigue et que nous fîmes une superbe rentrée aux casernes de Lazienki qui sont bâties au bas du parc des anciens rois de Pologne.

» Le salaire de mon plaisir, c'était, tous les matins, dans mon antichambre, la lamentation de cette vieille canaille d'Abraham.

» Je dois dire en bonne justice que je ne lui avais pas donné un sou depuis six mois. Mais ce n'était pas une raison pour pleurer comme un veau sur le seuil de ma porte, et pour ameuter les oisifs, afin de leur conter que je le ruinais.

» Un matin qu'il avait crié encore plus haut que de coutume, je finis par donner l'ordre qu'on l'introduisît.

» Je le reçus sur mon divan, en fumant une cigarette.

» — Qu'est-ce que tu veux, vieille canaille?

» — Mon argent !

» — Je t'en donnerai quand ça me plaira.

» — Serge Ivanowitch, vous ne voudriez pas faire tort à un pauvre homme !

» Le soir, quand je rentrai pour me coucher à moitié gris et d'une humeur exécrable, à la suite d'une querelle avec ma maîtresse, je trouvai Abraham assis dans l'antichambre.

» Il ne se lamentait plus, le coquin ! il m'injuriait.

» — J'irai trouver le colonel... je lui raconterai toute l'affaire et l'on verra... !

» Je fronçai les sourcils, et, sans prendre la peine de lui répondre, je fis appeler mon cocher :

» — Prends cet homme-là par la barbe, lui dis-je, et attelle-le à la place de l'orloff, entre le Coquet et le Furieux.

» Abraham croyait à une plaisanterie. Pourtant, il s'était arrêté coi.

» Les domestiques, qui me voyaient dans le vin, hésitaient.

» Mais je frappai le sol de ma botte avec colère :

» — Avez-vous entendu ?

» Et ils empoignèrent mon usurier, qui criait maintenant comme un porc qu'on égorge.

» Quand il fut attaché entre les brancards, à la place du Sage, je sautai sur le siège, saisis mes guides, et houp ! Au galop ! Ventre à terre !

» Nous nous élançâmes dans la nuit.

» J'allai comme cela jusqu'au champ de Mokotovo, sans reprendre haleine.

» Peut-être bien, s'il avait fait jour, que je n'aurais pas poussé la farce jusqu'au bout. Mais, ma foi ! dans l'obscurité !...

» Quand je rentrai à l'écurie, la place du Sage était vide. J'avais émietté mon usurier sur la route.

» Je mentirais si je vous disais que mon vin passé, quand je m'éveillai, le souvenir de ma sortie nocturne ne me causa pas quelque embarras.

» Evidemment j'avais dépassé les bornes d'une bonne farce. La chose ne pouvait manquer de s'ébruiter. Et j'avais des inquiétudes sur la façon dont mon colonel pourrait bien l'accueillir. C'était un homme d'humeur difficile, et les difficultés d'argent où je le savais englué l'avaient rendu plus que jamais prompt à la colère.

» J'étais donc mal à l'aise dans mes bottes, lorsque, après l'exercice, on m'avertit que le colonel me faisait appeler.

» Je vins, sanglé à l'ordonnance. Ce n'était pas le jour des tenues de fantaisie.

» De la porte, le colonel m'interpella :

» — Qu'est-ce que ça signifie, monsieur ? J'en apprends de belles sur votre compte ! Ça ne se fait pas ! monsieur ! ça ne se fait pas !

Et comme je balbutiais :

— Mon Dieu, mon colonel...

» Il ferma les poings, les éleva au-dessus de ma tête.

» Et, la face rouge comme une tomate, il vociféra :

» — Atteler cette canaille d'Abraham avec mes chevaux !

LES RIVAUX

LES RIVAUX

Elle était venue passer l'été à Cauville dans la ferme de ses maîtres, pour soigner les enfants, pour les accompagner à la promenade.

Elle était jolie, le nez un peu en l'air, la peau blanche, les yeux marrons, avec une taille souple et une jeune gorge fière, qui tendait à les faire craquer ses corsets de coutil. Ses tabliers blancs lui éclairaient la figure comme d'un reflet de neige.

Cela mettait à l'effet ses yeux effrontés, ses cheveux noirs. Sa bouche fraîche riait volontiers sur des dents de Bourguignonne.

Les gens de la ferme avaient dit le jour de son arrivée :

— All'est b'en jolie la servante à Maît'Le Pilleux ! C'est-y qu'i'la r'garde ?

Et sûrement le riche notaire avait parfois vers la fille des regards de côté, à l'abri de son binocle.

Le matin, quand la Louise sortait avec les enfants, pour aller flâner au bord des trèfles, elle croisait Hauchecorne, le garçon de ferme. Il revenait de porter le lait au Havre, dans sa maringotte.

Le gars arrêtait son cheval tout court pour causer. Il disait des phrases oiseuses. Il s'informait des santés de Me Le Pilleux et de madame, puis des enfants, enfin de Louise.

Debout sur le fossé, une main sur ses yeux, à cause du soleil, elle répondait en riant.

Invariablement il finissait par proposer « un tour de promenade ». Alors Louise et les enfants montaient dans la maringotte. Les petits s'asseyaient dans la paille, parmi les tintements de « moques » heurtées.

Louise s'emparait du fouet. Elle cinglait le vieux cheval ardoisé, qui, dans le chemin plein d'ornières, prenait un galop lourd, avec des sursauts fous de sa tête échevelée. Le gars se cramponnait aux guides. La Louise criait :

— Plus vite, Hauchecorne! plus vite!

Lui, répondait:

— C'est-y qu'vous mèneriez les gens de c'train-là ?

Et c'était sa façon de faire sa cour.

Après déjeuner, la Louise descendait sur la plage avec les enfants. Ils creusaient le sable avec leurs pelles de bois. Elle s'asseyait au pied de la falaise, dans la flaque d'ombre, tout près d'une source qui tombait en cascade.

A côté, une barque de pêche était à sec sur le galet. Deux hommes la radoubaient sans cesse avec de l'étoupe et du goudron : le père et le fils.

Le vieux ne desserrait pas les dents, absorbé dans son ouvrage. Mais, de temps

en temps, le fils venait causer à la Louise.

Très grand, la poitrine large, sa vareuse de flanelle attachée avec une ceinture rouge, son pantalon enfoncé dans ses bottes goudronnées, il se tenait debout devant elle, les mains sur les hanches.

Elle aimait à lui parler, parce qu'il était si haut, si fort. Elle aurait souhaité qu'il la prît dans ses bras, pour le plaisir de se sentir enlevée.

Une fois, elle dit, pour le défier :

— M'sieur Martin, vous m'porteriez seulement pas jusqu'à votre barque ?

Il rit. Il se baissa, il la saisit malgré sa feinte résistance. Il descendit le galet et entra dans la mer.

La Louise se débattait. Mais quand Martin eut de l'eau au-dessus des genoux, elle prit peur, et doucement elle commença de pleurer. Alors le pêcheur s'arrêta :

— Vous n'voulez point qu'on vous baigne? Ça s'ra donc pour une aut' fouès...

Il revint vers la plage ; il monta, sans se

presser, la pente du galet, et, avant de déposer la fille près de la cascade, il l'embrassa sur les deux joues.

La Louise était fâchée, elle dit :

— Non ! laissez-moi...

Elle appela les enfants, elle partit plus tôt que d'habitude. Mais toute la nuit elle songea à sa peur, à son plaisir. Elle voyait Martin devant elle. Elle regrettait sa bouderie :

— Mon Dieu ! s'il s'était vexé ?

Elle aurait voulu aller le trouver tout de suite et lui dire :

— Faut pas m'en vouloir !...

Elle le revit le lendemain, et tout de suite fut rassurée. Il ne lui tenait pas rancune de son humeur. Même il se montra plus causeur que la veille. Il demanda :

— Vous verra-t-on point dimanche, à Octeville, au bal d'assemblée ?

Elle n'eut plus qu'une pensée : se faire libre pour danser entre les bras de Martin.

Elle conta un mensonge à madame Le

Pilleux. Une de ses sœurs, en nourriture au Havre, lui demandait de venir pour un baptême. Elle rentrerait le lendemain de bonne heure par la voiture d'Etretat. On la laissa partir.

Tout de suite, Hauchecorne avait offert de conduire la Louise dans sa maringotte. Mais elle lui rit au nez et dit :

— Êtes-vous jabôdeux ? Non... Eh ben, c'est à l'assemblée d'Octeville que je vas.

Il répondit :

— J'irons itou.

Il fit grande toilette, dans l'espoir de la séduire. Sa casquette de soie lui écartait les oreilles, une blouse d'un bleu sombre et raide comme une crinoline tombait sur un pantalon gris, et, en travers du gilet noir qu'on voyait dans l'ouverture de la blouse, la chaîne d'argent ballottait, ornée de trois agates. Il s'était rasé de si près que sa peau rose et fraîche se marbrait par endroits de taches rouges.

Et Martin, lui aussi, s'était mis sur son

dimanche. Sa large carrure emplissait un tricot bleu, tout neuf, avec une ancre de laine rouge brodée au milieu de la poitrine.

Hauchecorne le rencontra à la porte d'Octeville, au coin d'un champ de colza. Il parlait avec la Louise. Les deux jeunes gens étaient debout, l'un devant l'autre. Ils causaient, leurs figures toutes proches, sans se toucher.

A la vue d'Hauchecorne, ils se détournèrent, et Martin regarda le garçon de ferme en ricanant :

— Où qu'tu vas ?

Le paysan vexé riposta :

— J'vas d'où qu'tu viens.

Puis, s'adressant à la Louise :

— C'est-y promis qu'j'ouvrirons ensemble l'bal ?

La fille répondit :

— J'ai déjà mon engagement.

Mais il insista :

— Ça s'ra donc pour la contredanse.

La Louise regarda Martin. Elle songeait :

— Si j'lui r'fuse tout, i'va s'fâcher ; i'bavardera ; mes maîtres sauront que j' n'ai point été au Havre.

Mais le marin envoya :

— Mon garçon, cherche ta vie ailleurs ! La Louise est pourvue.

Puis, gouailleur :

— Ciré comm'te v'là, tu trouv'ras bien quéqu' Babette pour te consoler.

— C'est pas ça qui manque, dit Hauchecorne.

Et ayant haussé les épaules avec dédain, pour la dignité, il continua sa route.

Les couples dansaient sous une tente, et, en plein air, sous les pommiers. Autour d'eux, beaucoup de gens faisaient cercle, des vieilles sans dents, avec un fichu en croix sur la poitrine, des cultivateurs éméchés par l'eau de-vie, des gars trop niais pour inviter des danseuses.

La Louise tournait avec Martin, les mains en l'air sur ses épaules, la gorge écrasée contre sa vareuse. Lui la tenait à la taille par

ses doigts joints, et la fille se sentait brisée en deux par leur poids.

Parfois les violons s'arrêtaient de jouer ; alors les couples, bras dessus bras dessous, marchaient comme une noce dans le cercle. A ces moments-là, la Louise tenait ses paupières baissées, pour éviter les regards d'Hauchecorne.

Il était debout derrière les autres. Il la fixait constamment avec ses yeux tristes. Soudain, Martin l'aperçut, et, ivre de sa bonne fortune, il apostropha le paysan :

— Qui qu'c'est, joli cœur ? Tu n'danses point ?

Le gars répondit d'une voix un peu étranglée :

— J'voudrions t'causer une minute, Martin.

— A ton aise.

Il sortit de la foule, en traînant la Louise par le bras. Tous trois s'éloignèrent sous les pommiers. La Louise regardait les deux hommes avec inquiétude. Est-ce qu'ils allaient se battre pour elle ? Sûrement Mar-

tin serait le plus fort. Mais on accourrait au secours d'Hauchecorne : peut-être on arrêterait le marin.

Et, dans l'angoisse de cette pensée, elle regardait le garçon de ferme avec une espèce de haine. Enfin Martin dit :

— Jusqu'où qu'tu nous mènes ?

Hauchecorne répondit :

— C'est ben ici... Tu parles à la Louise, Martin ?

— Ça te r'garde-t-y ?

— J'lui parle aussi.

La fille lança :

— Oui, mais moi j'réponds pas.

Hauchecorne la contempla sans colère :

— C'est pas à vous qu' j'en ai, c'est à Martin.

Sa voix était très calme. Il s'arrêta, comme pour prendre haleine. Puis, s'adressant au pêcheur :

— Voyons, Martin, t'es garçon de parole, pourquoi qu' tu la r'cherches ? Mè c'est en mariage.

Mais Martin rit aux éclats.

— Pourquoi que j' la r' cherche ? Tiens, pour ça, joli cœur !

A deux mains, il prit la fille par les joues et lui renversant la tête en arrière, il se pencha vite sur elle, colla ses lèvres à ses lèvres.

Elle se sentit défaillir dans ce baiser, le premier qu'il lui donnait. Martin dut la rattraper par la taille.

Alors, il cria :

— As-tu vu ?

Hauchecorne avait tressailli.

— C'est bien ! dit-il tout pâle, retournez donc danser... Jusqu'au revoir.

Et à grandes enjambées, il traversa la ferme, sauta le fossé, s'éloigna dans la campagne.

... Il faisait grand jour, quand Martin descendit sur la plage de Cauville.

De loin son père le héla.

— Qui qu' c'est donc, feignant ! Vas-tu point laisser passer la marée quand y a tout justement un banc qui donne ?

Sans perdre une seconde, ils poussèrent leur barque dans la mer.

La matinée était superbe, l'horizon chargé d'une brume d'or. Au loin, du côté d'Octeville, le banc de poissons faisait comme une grande tache de varech étalé, l'ombre d'un nuage passant sur le sourire de la mer. Le vent ne donnait point, les deux hommes se mirent aux avirons. Ils ramèrent ainsi pendant une demi-heure, sans parler, les yeux fixés sur le sillage de leur filet. Ils suivaient le pied de la falaise, serrant la côte au plus près pour gagner du temps. Soudain, les avirons leur pesèrent brutalement sur les bras.

Le vieux dit :

— Qui qu' c'est ? Le filet s'aurait-y pris sur un fond ?

Martin se leva de son banc et, se penchant à l'arrière de la barque, il commença de tirer sur le filet.

Non, la corde n'était pas prise ; mais à pleins bras, il avait sa charge.

Il dit :

— Qui qu'on a pu prendre par ici ? Ohé, l' pè, un coup d'main !

Le vieux rangea ses rames et vint à l'aide. Ils halaient ensemble, et le filet était si lourd que la barque enfonçait à chaque effort. Enfin quelque chose surnagea. Un paquet mouillé, informe.

Et le vieux cria :

— Nom de nom ! C'est un noyé ! Eh ben ! qui que c'est, Martin, qui que c'est ? Tu lâches...

Remonté du fond, le corps venait soudain de tourner sur lui-même. Une seconde, la figure apparut à la surface de l'eau ; puis de nouveau, elle plongea sous des algues.

Mais Martin avait eu le temps de recon naître ce visage. Et la sueur coulant du front, les jambes flageolantes, il murmura :

— Hauchecorne !

L'ENTERREMENT
DE SAILLANT

L'ENTERREMENT

DE SAILLANT

Tout le monde l'aimait : ses hommes, ses camarades, ses chefs, encore qu'il fût un peu mauvaise tête et prompt aux coups « quand il avait bu trop vert ».

On disait que ses parents étaient, dans leur pays des gens très bien, parce qu'il avait toujours de l'argent dans ses poches et qu'il régalait sans compter. En trois ans, il avait conquis son galon de brigadier aux spahis. Et, le dimanche, il faisait de la fantaisie dans les bazars, chez les Ouled-Naïls.

Elles aimaient ses cheveux blonds, son œil bleu, un peu stupéfié, vide à de certaines heures, comme si la pensée tout à coup s'éteignait.

Ce soir-là, il avait gaiement dîné au mess,

avec ses camarades. On devait monter à cheval le lendemain, à l'aurore, pour aller camper, dans les plaines, au bas des Plateaux. Dans l'ennui morne du Sud, ces mouvements de troupes étaient une occasion de fête. Donc, il avait fait déboucher du champagne pour arroser le départ. Et l'on était resté très tard à causer, les coudes sur la table, entre les bouteilles vides.

Ce fut donc une stupeur, à la pointe de l'aurore, lorsqu'on apprit que le brigadier Saillant était mort, tout d'un coup, dans la nuit.

Il avait été pris d'un frisson, en rentrant au bordj. Tout de suite la fièvre s'était déclarée : un accès pernicieux qui l'avait enlevé, en deux heures.

Et il ne fallait point tarder à l'enterrer avant le lever du soleil.

Le lieutenant qui porta la nouvelle au commandant des Ratelles fut reçu par une bordée d'injures. Le commandant, tout nu, faisait ses ablutions. C'était un vieux soldat

sur la limite d'âge. Ses vingt années d'Afrique et des insolations successives l'avaient exaspéré jusqu'à la monomanie.

Il hurla :

— Nom d'un tonnerre ! C'est un fait exprès !... Ce garçon-là a toujours été indiscipliné... C'est parce que je voulais partir de bonne heure... Pourquoi le major l'a-t-il laissé mourir ?... Il n'en fait pas d'autres !... Je le flanquerai aux arrêts !...

Il tempêtait. Il éclaboussa toute la chambre, en piaffant, dans son baquet.

Il fallait pourtant s'occuper de l'enterrement de Saillant.

Le lieutenant demanda :

— Mon commandant, quels ordres porterai-je de votre part ?

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures du matin, et la lune baisse.

— Nom de nom! Nom de nom !... Enfin... Enterrez, mais que ça ne traîne pas !

A ce moment, le brosseur frappa un coup

léger à la porte. Mais le commandant cria : « Entrez ! » d'une voix si formidable, que le soldat resta quelques minutes hésitant sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est ? Nom d'un tonnerre! Qu'est-ce que c'est ?

— Mon commandant, un Père Blanc qui demande à vous voir — et un autre monsieur qu'est curé aussi, mais habillé en homme.

— Un curé, en homme ? Qu'est-ce que c'est ? Nom de nom ! j'veux pas qu'on m'embête !...

Et, toujours nu, sa culotte à la main, le commandant courut à la porte.

Dans l'ombre, il aperçut deux hommes qui se tenaient debout. L'un d'eux était, comme un Arabe, tout vêtu de blanc. C'était un Père de Ghardaïa. Il entra sans s'émouvoir, salua respectueusement et dit d'une voix bien timbrée :

— Mon commandant, je viens vous demander la permission de célébrer un office

religieux, pour le brigadier qui est mort.

Sans répondre, le commandant se tourna vers l'autre personnage qui lui aussi était entré dans la chambre.

Celui-là était tout habillé de noir, avec un col blanc qui cerclait son cou. Et, à cette question bourrue :

— Et l'autre, qu'est-ce qu'il me veut ?

Il répondit avec un accent étranger :

— Je viens aussi offrir mes services pour l'enterrement.

Mais le commandant croisa les bras. Il était cramoisi de fureur. Il lança :

— ... N'manquait plus qu'ça ! Va falloir que je vous le coupe en deux ? Qu'est-ce qu'il était seulement cet homme-là ? Protestant ? Catholique ?

Le lieutenant répondit :

— On n'en sait rien.

Cette ignorance poussa le commandant au paroxysme de la colère.

Il bégaya :

— Faut savoir... nom de nom !... C'est

votre affaire... faut que j'choisisse à présent ?... Et qui qu'ça m'fait à moi ?... Qui qu'ça m'fait... qu'il soit catholique ou huguenot ?... Qui qu'ça m'fait !...

— Mon Dieu, dit le Père Blanc, il y a de grandes chances que le brigadier soit un des nôtres...

Le pasteur interrompit avec aigreur.

— Vous n'en savez rien.

— C'est la religion de la majorité.

Mais le mot de « majorité » fit bondir le commandant.

— Majorité ?... mon Père... On ne vote pas ici !... on ne vote pas ! on obéit... J'veux d' la discipline... D'ailleurs, c'est pas tout ça : combien d' temps que vous allez me prendre pour enterrer cet animal-là ?

Le Père eut un geste noble et vague, qui souleva ses bras blancs.

— Vous me laisserez bien dire une messe basse...

— C'est ça !... c'est ça !... Vous allez vous promener de long en large, tourner autour...

jeter de l'eau bénite !... ça n'en finira pas... J' les connais, nom de nom, les messes basses !... j' les connais !...

— Moi, fit le pasteur, quand vous aurez rendu les honneurs militaires, je dirai seulement deux mots sur la tombe.

— C'est ça !... c'est ça !... J'aime mieux ça... Vous me regarderez, j' vous ferai signe de vous taire quand il y en aura assez... C'est pas que vous me plaisiez... j'aime pas les curés mariés... mais j'suis pressé et je connais les Pères, ils n'en finissent pas...

Le Père Blanc voulut protester, mais le commandant des Ratelles, qui déjà avait enfilé une jambe de son pantalon, s'arrêta pour crier avec colère :

— Taisez-vous, nom d'un tonnerre ! pas d'observations ! J'vous l'ai déjà dit... pas d'majorité... C'est la discipline...

. . On resta quinze jours en déplacement et les camarades du brigadier ne remarquèrent pas trop sa disparition.

Mais au retour, lorsqu'on se retrouva à

l'heure de l'apéritif assis autour de la même table, on s'aperçut que le boute-en-train manquait. Et un grand garçon du faubourg Saint-Denis, dont Saillant avait fait son ami intime, ayant proposé d'aller boire l'absinthe sur sa tombe, on accueillit l'idée avec des applaudissements.

Par hasard, ce cimetière était un endroit assez abrité. Quelques arbres y poussaient, protégés de la sécheresse par le voisinage des montagnes. La tombe de Saillant était là, à côté des autres. C'étaient des ondulations de sables et de cailloux avec des croix de bois.

Ils dormaient dans ce pli de terrain, un tas d'enfants perdus, des disciplinaires, des soldats de la légion, tous des garçons qui avaient fait pleurer leurs mères et gâché leur vie.

Comme la place était fraîche, on y vint régulièrement pendant un mois.

C'était une bonne plaisanterie d'appeler Saillant par son nom, de lui raconter les histoires de la journée.

— Dis donc, Saillant ! Tu ne sais pas ce qu'il a fait, le Vieux Turc ?

C'était le sobriquet du commandant des Ratelles, et il y en avait tous les jours « une bien bonne » à conter dont le vieux militaire était le héros.

Même, parfois, quand les bourses étaient garnies et qu'on pouvait rassasier sa soif, des sous-officiers allaient jusqu'à l'ivresse. Et le garçon du faubourg Saint-Denis criait :

— Faut qu'Saillant ait sa purée, comme les autres !

Alors, ils mouillaient gravement une absinthe qu'ils versaient sur la terre aride.

Les camarades se tordaient de rire, et le faubourien, bel esprit, disait d'une voix goguenarde :

— En v'là un biberon ! Tu ne peux pas dire que tu as assez bu ?

...Un matin, la nouvelle se répandit que la mère de Saillant était arrivée.

Elle venait chercher le corps de son enfant

unique. C'était une grande dame blonde. Ses cheveux commençaient de grisonner. Et, blanche comme une morte, elle avait haute mine dans ses voiles noirs.

L'un après l'autre, elle demanda à voir tous les camarades de son fils. Elle les questionnait doucement d'une voix brisée. Elle voulait des détails sur sa vie. Eux ne savaient que répondre, embarrassés, n'ayant dans la tête que des histoires d'orgie qu'ils n'osaient conter.

La mère recueillit pieusement ces bribes de souvenirs. Elle avait amené un prêtre avec elle pour faire cortège au corps.

Avant de partir elle alla trouver le commandant des Ratelles :

— Monsieur, dit-elle, je sais que mon fils a été enterré avec les prières d'un pasteur; je ne doute point qu'elles n'aient recommandé son âme à Dieu. Mais je l'ai élevé dans la religion catholique, et je serais heureuse si vous permettiez que l'on célébrât une messe sur son cercueil.

Le commandant sortait de table, où il s'était mis en fureur pour une question de subsistances. Il frappa un grand coup de poing sur son bureau et répondit très congestionné :

— Qui qu' c'est ?... On ne dérange pas le service ! Et puis pourquoi faire ? Vot' fils est entré dans l' ciel comme protestant : on n'peut pas changer ça !

TABLE

Poitiers. — Typographie Oudin et Cie.

